

SAS [034] – Kill Henry Kissenger

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KILL HENRY KISSINGER !

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-34

Kill
Henry Kissinger

CHAPITRE I

Le prince Saïd Hadj Al Fujailah plongeait la main dans la vasque contenant une trentaine de montres Piaget toutes en or massif, en prit une au hasard, vérifia qu'elle marchait et la mit à son poignet.

Les premiers temps de sa fortune, il avait l'habitude de les jeter quand elles s'arrêtaient. Maintenant, il les conservait dans cette vasque où son serviteur, Jafar, les remontait au fur et à mesure.

Le prince contourna la selle de chameau ancienne à laquelle il aimait s'appuyer pour lire le Coran, et souleva un rideau de velours noir pour pénétrer dans la pièce voisine.

Son « cabinet à boissons », comme il en existait chez tous les riches Koweïtis. La consommation des boissons alcoolisées ayant été interdite trois ans plus tôt, tous ceux qui en avaient les moyens avaient installé dans leur demeure une pièce toujours fermée à clef où ils stockaient le scotch acheté au marché noir, à 4 dinars⁽¹⁾ la bouteille, et le consommaient loin des regards de leurs serviteurs.

Saïd Hadj Al Fujailah avait ajouté à son antre un immense lit très bas afin de combiner l'ivresse de la chair à celle de l'alcool.

Une imposte diffusait une faible lueur, découpant une masse de cheveux blonds étalés sur le lit. Bien qu'il fasse plutôt frais en cette fin décembre, la fille blonde dormait nue, étendue sur le ventre, une main effleurant le tapis de laine beige, don de l'émir de Dhofar au prince Saïd ; les murs de marbre rose luisaient doucement dans la pénombre. Celui-ci se pencha sur le lit, posa ses doigts maigres au creux des reins de la fille et suivit doucement la ligne séparant les fesses agressivement rondes, achevant son périple entre les cuisses fuselées. La blonde remua sans se réveiller. Le visage d'aigle fatigué du prince Saïd se crispa imperceptiblement de désir. Il se raisonna, sachant qu'il aurait tout le temps d'en profiter à nouveau lorsqu'il reviendrait. Elle s'appelait Marietta, était Anglaise, et il l'avait louée pour une semaine à une des meilleures agences de call-girls d'Europe. Elle repartait le lendemain par le Boeing « 707 » des Koweit Airways. Le prince Saïd la contempla. Marietta était exactement comme il les aimait : blonde, des seins lourds et fermes, des hanches et des cuisses plutôt grasses, élastiques, confortables. Comme les Égyptiennes. Mais le prince Saïd était snob : il estimait que son rang de cousin de l'émir de Koweït lui imposait de se distraire avec des Européennes. Même si cela coûtait

dix fois le prix d'une Égyptienne. Évidemment, cela lui posait certains problèmes car sa liste civile généreusement allouée par l'émir n'était pas inépuisable... Pourtant ce dernier était loin d'être pingre avec sa famille, partant du principe que quand on dépense on n'assassine pas.

La méthode habituelle pour monter sur un trône dans le golfe Persique étant de couper la gorge du tenant du titre...

Heureusement que le prince Saïd n'était ni ambitieux ni fanatique, se contentant de cultiver les trois mamelles du bonheur selon lui : l'arrogance, la prodigalité et la vénalité.

Se piquant, en plus, de modernisme en achetant, chaque fois qu'il allait en Europe, une trentaine de costumes qu'il jetait après les avoir mis une fois. Comme des Kleenex.

Un autre de ses cousins éloignés, l'émir du Dhofar, s'était déjà acquis la réputation d'un souverain éclairé en remplaçant la lapidation des femmes adultères par leur mise à mort à coups de bâton dans un sac.

Toujours vêtu de sa seule Piaget, le prince Saïd s'éloigna du lit à regret. Il ne comprenait pas la génération précédente. Son père lui avait avoué qu'il n'avait jamais vu une femme manger et boire, même pas sa mère. Il ne s'était même pas toujours donné la peine de soulever le voile de toutes ses épouses, en leur rendant hommage.

Ce qui valait peut-être mieux car elles ne ressemblaient pas toutes à l'éblouissante Marietta... Si son visage avait été un tout petit peu moins anguleux et son menton un peu moins volontaire, elle aurait été parfaite...

Le prince Saïd ramassa par terre une dichdacha⁽²⁾ de soie grège et l'enfila, dissimulant son corps d'une maigreur squelettique. Il dévorait pourtant comme un Biafraï affamé, soutenant sa boulimie sexuelle. Sous le vêtement, il fixa à même la peau une ceinture où était accroché un holster contenant un revolver Smith et Wesson calibre 38 au canon de 2 pouces. Un petit obusier.

Puis il se coiffa d'un kouffieh blanc retenu par un hagala tressé de fils d'or.

Avant de partir, il s'accroupit devant un coffre de bois d'ébène, l'ouvrit et y remit la bouteille de J & B entamée. Le meuble était plein d'alcools de grandes marques, du J & B au Dom Pérignon en passant par le cognac Gaston de Lagrange, du Moët et Chandon millésimé, de la vodka Laika et, même, une bouteille de Château-Margaux 1945 !

Le prince Saïd referma à double tour. Inutile de donner de mauvaises idées aux serviteurs.

Marietta dormait toujours. Le Koweïti mit ses lunettes noires, prit son fume-cigarette d'or et jeta sur sa dichdacha une grande cape de soie noire.

Sous les arcades du patio intérieur, il frissonna. Une pluie fine et

glaciale lui fouetta le visage. L'été, quand le chammal – le vent du désert – soufflait, il faisait 55° ! Mais une semaine par an, le thermomètre descendait près de zéro... comme ce matin.

Le prince Saïd, frigorifié, contempla d'un œil torve la douzaine de Cadillac de toutes les couleurs alignées dans le garage.

Trente ans plus tôt, il n'y avait que des Bédouins et des pêcheurs de perles au Koweït.

Maintenant, tous les matins, tourné vers la Mecque, à l'heure de la prière, l'émir du Koweït demandait :

« Seigneur, dites-moi ce que je dois faire de tout cet argent ! »

Problème que ne se posait pas son cousin Saïd Hadj Al Fujailah. Ce dernier connaissait des tas de façons agréables de transformer le pétrole en joies extrêmement terrestres et s'était installé avec une tranquille impudeur dans la richesse.

Après avoir hésité quelques secondes, il se lança vers une Cadillac Eldorado jaune canari et poussa un appel strident :

— Jafar !

Le domestique palestinien surgit de la maison en courant et s'inclina profondément devant son maître.

— Mahrabah, Jalatah !^{3}

Titre auquel Saïd n'avait aucun droit... Mais il était snob, et Jafar le savait.

C'était un Palestinien réfugié au Koweït comme deux cent cinquante mille de ses compatriotes, farouchement anti-juif, bâti en athlète et fanatique. Le prince Saïd, ainsi que la plupart des Koweïtis, était complexé par ces jeunes loups qui semblaient prêts à dévorer non seulement Israël, mais aussi des fromages aussi succulents que le richissime et minuscule Koweït... Alternant l'arrogance et le paternalisme, ils tentaient de les amadouer en leur donnant du travail et en leur permettant de vivre à l'ombre de leur luxe. Bien sûr, on en bastonnait quelques-uns de temps en temps par inadvertance, mais cela n'allait pas plus loin...

Le prince Saïd monta dans l'Eldorado, dont Jafar lui tenait la portière. Silencieux et impénétrable. Brusquement il se sentit gêné : le Palestinien servait l'étrangère blonde depuis une semaine, comme un robot, du mépris plein les yeux.

Le prince Saïd, dans un brusque accès de générosité lui jeta :

— Ce soir, quand j'en aurai fini, tu pourras avoir la fille.

C'était un cadeau royal pour un type qui couchait dans une cabane dans le jardin et gagnait soixante dinars par mois. Mais les yeux noirs de Jafar ne changèrent pas d'expression. Il ne remercia

même pas. Comme s'il n'avait pas entendu.

Blessé de ce refus muet, le prince embraya brutalement et jaillit sur le freeway bordé de lauriers-roses. Jafar resta quelques secondes immobile, puis cracha et referma la grille.

Le freeway montait vers le nord, parallèle à la côte. Koweit City était à une dizaine de kilomètres. Les maisons des Koweitis riches, comme le prince Saïd, se trouvaient entre le ruban goudronné et la mer, afin de profiter de la faible brise du golfe, l'été.

Trois kilomètres plus loin, le prince passa devant l'épave d'une Buick bleue, gisant sur le bas-côté du freeway. Quelques mois plus tôt, son propriétaire, ayant coulé une bielle, avait préféré en acheter une neuve plutôt que de s'infliger le tracas d'une réparation. Au Koweit, il y avait une voiture pour trois habitants, vieillards, nouveau-nés, demeurés et ivrognes compris. À côté, la Californie était un État de piétons... Il fallait bien dépenser les royalties de la Koweit Oil Company. Minuscule éponge gorgée de pétrole, coincée entre l'Irak inhospitalier et l'immense Arabie Saoudite, le Koweit était le pays le plus riche du monde...

Tout en conduisant, le prince Saïd décrocha le téléphone de son tableau de bord et tapa rapidement un numéro... Presque toutes les voitures des Koweitis étaient équipées d'un téléphone ultramoderne, à touches, dont l'usage était d'ailleurs gratuit. À sa gauche, le désert défilait, monotone et jaunâtre... D'énormes camions arrivaient d'Irak et descendaient vers l'Arabie Saoudite sur l'autre piste du freeway.

Une voix de femme parla dans l'écouteur. Le Koweiti sourit tout seul de satisfaction et dit aussitôt.

— Ici, le prince Saïd Al Fujailah. Je vous attendrai dans une demi-heure au souk aux femmes.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda la femme.

Elle avait une voix agréable, basse et chaleureuse, qui chatouillait agréablement les terminaisons nerveuses du prince.

— Bien sûr, dit-il, sinon, je ne vous donnerais pas rendez-vous.

Ce qui était honteusement faux : il l'aurait vue pour une autre raison très précise.

Il raccrocha, faisant un brusque écart pour éviter un chameau qui traversait le freeway et jura contre le saint nom d'Allah.

Les buildings du centre de Koweit City se découpaient dans le lointain, auréolés de fumée. On polluait déjà comme dans un pays occidental. L'agglomération, en forme de croissant immense, cernée par la mer à l'ouest et au nord, était un magma de terrains vagues, de cubes de béton baptisés pompeusement villas par les architectes

égyptiens, de buildings modernes déjà décrépis, de cahutes ocre. Les bulldozers de l'émir avaient rageusement rasé les ruelles de la vieille ville pour effacer le souvenir honteux de la pauvreté.

Çà et là se dressaient d'étranges constructions dues au caprice d'un émir milliardaire : la copie du château de Versailles ou celle de la Maison-Blanche...

En approchant du centre de Koweït, la circulation devenait plus intense. Le prince Saïd coupa successivement le quatrième, le troisième et le second ring, puis tourna à gauche, dans le premier, allant vers l'ouest. Les « rings » étaient de larges boulevards enserrant la ville concentriquement, le premier marquant la limite du centre, leurs deux extrémités se perdaient dans des faubourgs populeux, à l'est et à l'ouest, les Koweïtis s'étant regroupés entre le second et le troisième ring, à mi-chemin du port et du centre.

Bien entendu il n'y avait jamais eu aucun plan d'urbanisation : les maisons poussaient au petit bonheur la chance.

Le prince Saïd tourna à droite dans Cairo Street, salué respectueusement par un policier en uniforme noir... La ville était semée de grands ronds-points à l'anglaise, merveilleux générateurs d'embouteillages. Mais le prince conduisait toujours ses voitures lui-même comme la plupart des Koweïtis. C'était bon pour les Libanais d'avoir des chauffeurs. Ou pour les femmes. Même le tout-puissant émire conduisait lui-même.

L'énorme et hideuse tour des télécommunications marquant le centre de la ville se dressait au-dessus des buildings. Avancant à 10 à l'heure dans Mubarrak Al Kabber Street, le prince Saïd finit par déboucher sur Sofat Square, un océan de voitures, bordé de petites maisons ocre, serrées les unes contre les autres. Le cœur du vieux Koweït percé de souks sombres, odorants et animés. La ville s'était couverte de boutiques modernes, mais c'était là que les Koweïtis préféraient faire leurs achats...

Le prince Saïd Al Fujairah jura entre ses dents. Les voitures étaient immobilisées pare-choc contre pare-choc, dans un concert d'avertisseurs qui couvrait les hurlements des haut-parleurs du muezzin de la mosquée Fahd Al Sahim.

Horrible sacrilège. Les Saoudiens de passage, à la prudence sinistre, n'en revenaient pas. Dans leur pays, on se ruait cinq fois par jour à la prière, sous peine de châtiement exemplaire.

Excédé et en retard, le prince Saïd donna un brusque coup de volant, et la Cadillac finalement monta sur le trottoir. Personne n'irait lui mettre une contravention. Il ferma la portière à clef. Il y avait peu de voleurs au Koweït. La salubre habitude de leur couper les mains avait longtemps tenu la morale à un niveau élevé. Et, avec le pétrole, la ville ruisselait de richesses : pour les Koweïtis, pratiquement tout

était gratuit : le téléphone, les soins médicaux, l'essence, les impôts absents. Évidemment, les quatre cent mille étrangers ne bénéficiaient pas de ces avantages, mais les salaires étaient assez hauts pour que tout le monde vive. Et beaucoup, parmi les Palestiniens qui sanglotaient sur leur patrie perdue, n'avaient pas la moindre envie de quitter un pays aussi accueillant...

Le prince Saïd frissonna sous sa dichdacha de soie, et se mêla à la foule. Le sol était transformé par la pluie en un vrai cloaque. Quatre ou cinq immeubles ultramodernes cernaient les ruelles du souk : des banques.

Le prince hésita, il était un peu en avance. Pour tuer le temps, il se glissa dans le souk aux bijoutiers, entre de minuscules échoppes ruisselantes de bracelets, de colliers tarabiscotés, de pendentifs lourdauds. Quatre ans plus tôt, il n'y avait pas une bijouterie au Koweït. Puis, les Hindous, attirés par la bonne odeur du pétrole, s'étaient rués à l'assaut. Des femmes enveloppées dans leurs abayas noires se pressaient dans les boutiques, discutant âprement pour un ou deux dinars. Les bijoux étaient leur seule récompense. Le MLF n'avait pas encore droit de cité dans les pays arabes. Au pire, putain, au mieux, lapine, la femme n'existait pas socialement.

Une Égyptienne aux cheveux teints de henné rougeâtre essayait un pendentif couvrant la naissance de ses seins généreux. À travers la vitrine, son regard croisa celui du prince Saïd Hadj Al Fujailah. Elle avait un visage lourd, très maquillé, vulgaire. Une esquisse de sourire montra des dents éblouissantes. Elle prit le pendentif dans sa main, le soupesa. Le prince Saïd hésita une fraction de seconde. Si Marietta n'avait pas été dans son lit, il serait entré dans la boutique et aurait acheté le bijou. Le reste n'aurait plus été qu'une formalité... Il allait souvent se promener dans le souk aux bijoux. Il se dit que, comme beaucoup d'Égyptiennes, elle devait avoir le corps couvert de poils noirs et continua son chemin. Dépitée, l'acheteuse posa le bijou sur le comptoir et jeta au marchand :

— Tu veux me voler, ce n'est pas de l'or...

Au souk aux femmes on ne vendait, hélas, plus de femmes depuis longtemps. Des créatures d'âge indéfinissable, le visage voilé jusqu'aux yeux, accroupies sur des piles de tissus et de vêtements, occupaient tout le centre d'une galerie marchande couverte, bordée d'échoppes misérables des deux côtés...

Le prince Saïd Al Fujailah essaya de fermer ses oreilles aux criaileries des vendeuses. Sa somptueuse dichdacha, son kouffieh doré, son long fume-cigarette, attiraient les regards. L'une des

marchandes le tira par un pan de son vêtement. Pour se donner une contenance, il prit un gilet brodé maladroitement et l'examina. Aussitôt sa propriétaire commença à lui vanter les mérites de son choix, avec des dithyrambes inouïs. C'était une pièce unique, incroyablement belle, digne d'un prince comme lui.

— Soixante-dix dinars seulement, plaida-t-elle.

— Je t'en donne vingt, dit le prince pour s'amuser.

Le vêtement en valait trente. Mais si la marchande céda, il le donnerait à Marietta.

Cela sentait les épices, la sueur et la saleté. De son pied nu, un mediant écrasa un gros cancrelat.

Le prince Saïd Al Fujailah leva les yeux et vit trois jeunes gens qui s'avançaient d'un pas nonchalant vers lui. Identiques avec leurs cheveux courts, leurs vêtements européens étriés et leurs visages durs. Ce n'étaient pas des Koweïtis, sinon ils auraient porté des dichdacha. Le prince lâcha le tissu brodé et les fixa, subitement inquiet. L'un des jeunes gens s'arrêta près de lui et dit :

— Allah Amrack !⁽⁴⁾

Maintenant, les trois jeunes gens l'entouraient, souriants, presque goguenards. Le prince Saïd machinalement répondit :

— Allah Amrack ! Que me voulez-vous ?

— Te tuer, fit celui qui avait parlé.

Le prince Saïd Hadj Al Fujailah vit la large lame du poignard avant qu'elle ne s'enfonce dans son estomac. La douleur fulgurante lui coupa le souffle. Maladroitement il chercha à sortir son arme. Un des jeunes gens se colla à lui par-derrière, et il ressentit une brûlure atroce : la lame d'un second poignard venait de s'enfoncer horizontalement entre ses côtes, coupant les chairs, perforant le cœur.

Le hurlement des marchandes voilées parvint aux oreilles du prince, venant de très loin.

Les trois tueurs lardaient sans se presser, de coups de poignards, le corps étendu. C'étaient des armes terribles, des poignards de commando longs de trente centimètres, aux tranchants effilés comme des rasoirs.

La dichdacha claire n'était plus qu'une énorme tache de sang. Les femmes s'enfuyaient de tous les côtés. Les boutiquiers terrifiés regardaient sans vouloir intervenir. Deux des tueurs se redressèrent, leur poignard dégoulinant de sang au poing. Le troisième tenant de la main gauche le corps du prince Saïd encore agité de soubresauts, fouaillait sa poitrine comme un boucher en train de découper la carcasse d'un animal. Coupant, tournant sa lame, renfonçant dans le

flot de sang des artères sectionnées. Il arracha enfin une masse sanglante et informe, grosse comme les deux poings, qu'il brandit vers ses compagnons. Le cœur du prince Saïd Hadj Al Fujailah.

Il le jeta sur le sol boueux, et d'un ultime coup de poignard, le fendit en deux, puis se releva, du sang jusqu'aux coudes.

Alors, dans le silence, éclata un bruit incongru : les jeunes tueurs riaient de bon cœur !

Ils entamèrent une sorte de gigue funèbre et gaie autour du cadavre, le bourrant de coups de pied, écrasant les débris du cœur, en faisant de la bouillie.

Le plus jeune se pencha, trempa ses doigts dans le sang répandu et s'en barbouilla le visage. Puis, les trois jeunes gens s'éloignèrent après un dernier coup de pied, vers l'entrée donnant dans Safat Square. Au même moment, apparut à l'entrée de la galerie, un policier en noir qui accourait, attiré par les cris des vendeuses.

Les trois tueurs ne modifièrent pas leur allure, sans même chercher à cacher leurs armes.

Le policier les aperçut, ralentit, et comprit immédiatement.

Lorsqu'il les croisa, il s'efforça de toutes ses forces de fixer son attention sur une vieille femme pétrifiée de terreur. Un des jeunes gens tourna la tête vers lui et cria d'une voix pleine de défi :

— El Fath vaincra !

Le policier continua à marcher la tête droite, laissant les trois jeunes gens se perdre dans la foule de Safat Square. Puis il se mit à courir vers le petit groupe qui entourait la dépouille du prince Saïd Hadj Al Fujailah.

Une grosse mouche s'était posée au bord de la belle bouche sensuelle du mort étalé au milieu d'un cercle de badauds terrorisés et amorphes... Le policier en noir était parti en courant téléphoner, dépassé par ce meurtre sanglant.

Une femme enveloppée dans les plis d'une abaya noire fendit la foule et s'approcha du mort.

Il y eut une bousculade, et l'abaya s'écarta, découvrant les traits fins d'une Noire aux yeux de gazelle, pleins d'horreur.

Elle recula, luttant des coudes contre la foule qui l'enserrait accrocha son voile noir qui glissa complètement découvrant un pull-over blanc très ajusté, une minijupe de cuir boutonnée sur le devant, de fines bottes blanches.

Les badauds la fixèrent avec stupéfaction. Déjà elle s'éloignait ramenant son abaya autour d'elle. Terrifiée, la tête en feu. Éléonor Ricord, officiellement vice-consul des États-Unis au Koweït sous-chef

de station de la Central Intelligence Agency, n'avait pas réussi à conserver son plus précieux informateur, qui devait lui livrer les noms de ceux qui se préparaient à commettre un attentat dont la seule idée empêchait de dormir tous les responsables de la CIA.

Ils allaient assassiner le secrétaire d'État Henry Kissinger qui arrivait trois semaines plus tard au Koweït, en visite officielle, invité par l'émir.

Une invitation qu'il ne pouvait pas refuser.

CHAPITRE II

Seul à sa table, au milieu des brouhahas, des rires et des conversations, des serpentins et des crécelles, Malko commençait à trouver le temps long. Les guirlandes de la décoration du réveillon n'arrivaient pas à empêcher la salle à manger du *Koweit-Sheraton* de ressembler à une piscine avec ses panneaux de mosaïque bleue, et ses vitres assorties.

Une piscine où s'ébattaient joyeusement deux ou trois cents hôtes à quinze dinars la place.

Pour tromper son impatience, Malko se remit à guetter la porte. Justement un jeune Koweïti de haute taille venait d'entrer, drapé dans une *dichdacha* noire, il s'arrêta près de la porte et, d'un signe, appela le garçon. Sans ostentation, mais sans se cacher, il extirpa successivement de sa *dichdacha* une bouteille de J & B et une de cognac Gaston de Lagrange.

Le garçon prit respectueusement les bouteilles, s'approcha d'une desserte, y prit une grande théière et une immense cafetière. Puis, il déboucha les bouteilles, remplit les récipients avec leur contenu et vint les déposer sur la table où se trouvait Malko. Le jeune Koweïti s'approcha, souriant, et tendit la main à Malko.

— Je m'appelle Mahmoud Ramah, dit-il. Je suppose que vous êtes le Prince Malko Linge ?

Il parlait un anglais parfait. Avec son grand nez pointu et ses yeux rieurs, il fut tout de suite sympathique à Malko. Ce dernier demanda, un peu surpris quand même.

— Si je comprends bien, c'est votre table ?

Mahmoud Ramah s'assit et sourit.

— Exact. Il était très difficile de trouver des places pour le réveillon ce soir. Je suis très heureux de vous accueillir au Koweit. La personne que vous attendez sera là bientôt.

Il prit la théière et versa de larges rasades de J & B dans les verres. Puis il leva le sien.

— Bienvenue au Koweit.

L'alcool fit du bien à Malko. Il dormait littéralement debout. Le Boeing de Air India qui l'avait amené de New York n'avait eu que neuf heures de retard. Mais il n'avait pas eu le choix. Les Koweit Airways n'allaient pas jusqu'à New York. Elles avaient du pétrole, des avions,

mais pas assez de pilotes... La CIA avait envoyé un télex à Malko qui se trouvait à New York en train de négocier l'achat de kilomètres de moquette pour son château, lui enjoignant de gagner le Koweït et de s'installer au *Sheraton*. Sans préciser pourquoi. C'était la deuxième mauvaise nouvelle de la journée. En téléphonant à Liezen, Alexandra lui avait appris une catastrophe : durant son absence, Krisantem, croyant bien faire, et en bon musulman ignorant en vins, avait offert à l'équipe de couvreurs qui refaisaient l'aile nord, une bouteille de Château-Margaux 1937 ! Un nectar, une merveille, que ces rustres avaient trouvé « pas mal ». Malko avait mis deux heures à récupérer. Son Château-Margaux était ce qu'il avait de plus précieux, dans sa cave. La perte était irremplaçable. Krisantem avait proposé d'étrangler les couvreurs, mais, en plus, il n'aurait pas eu de toit.

Arrivé au Koweït le 31 au matin, il avait trouvé dans une enveloppe à son nom une invitation pour le réveillon à la table 23. Avec la carte de visite de Richard Green, chef de station de la « Company » au Koweït. L'ambassade était fermée et la ligne directe de l'Américain ne répondait pas...

Malko avait fait repasser son smoking et attendu le soir. Il regarda autour de lui. Curieux réveillon...

— C'est la prohibition, remarqua-t-il. Si on nous voit boire de l'alcool, nous risquons d'être lapidés.

Mahmoud Ramah eut un gloussement joyeux.

— Pas ici. En Arabie Saoudite peut-être... Ou au Yémen. Regardez, autour de vous.

Effectivement, le réveillon du *Sheraton* ne respirait pas la bigoterie sinistre de l'Arabie Saoudite... Certes on ne voyait sur les tables que des bouteilles de Perrier, de Vichy St Yorre ou de Gini. Et des cafetières d'argent à l'infini... Ou des théières, comme celle posée sur la table de Malko... Mais la franche et bruyante gaieté qui régnait au *Sheraton* ne venait pas que de la chaleur communicative des banquets ! La moitié des assistants étaient déjà saouls comme des cailles. Sur une estrade un orchestre massacrait allègrement de la musique pop moderne. La salle était bourrée. Des étrangers et aussi beaucoup d'Arabes. Les femmes croulaient sous les bijoux et les brocats. De vrais arbres de Noël.

Malko n'avait pas faim. Le grand buffet froid était superbe, mais l'anxiété lui serrait l'estomac. Il avait horreur de perdre son temps à banqueter.

En plus, une soirée de réveillon n'était pas la circonstance idéale pour rencontrer discrètement le chef de station de la CIA au Koweït. Même si les barbouzes locales étaient passablement éméchées...

Tout à coup, les lumières s'éteignirent complètement. Dans un concert de cris chatouillés, l'obscurité demeura totale quelques

secondes puis un projecteur se braqua sur une scène où se trouvait l'orchestre.

« Nous sommes bons pour la danse du ventre », pensa Malko.

Il ne pensa pas longtemps. Une sculpturale silhouette vert lézard surgit dans la lueur du projecteur. Une Noire au visage harmonieux, moulée dans un long fourreau de paillettes vertes qui semblait cousu sur elle. Une longue fente découvrant des jambes fuselées, jusqu'en haut des cuisses, à la limite de l'indécence. Derrière Malko, une grosse Libanaise grinça distinctement des dents tandis que son mari avalait d'un coup le tiers d'une « théière ».

Déjà la Noire commençait à chanter : *Killing me softly*. En fermant les yeux, on aurait dit Roberta Flack... La voix chaude couvrit les grincements de dents. Les paillettes ondulaient dans la lumière comme un long serpent vert, avec parfois l'éclair noir, fulgurant et provoquant des longues jambes.

Mahmoud Ramah se pencha vers Malko.

— Elle est belle, non ?

Difficile de le contredire. La Noire acheva sa chanson dans un tonnerre d'applaudissements, Malko consulta discrètement sa montre ; minuit moins trois... Des cris de joie commençaient à fuser un peu partout. La chanteuse salua et, du podium, plongea dans la foule, se dirigeant droit vers la table de Malko. Les lumières s'éteignirent. Aussitôt le barman derrière Malko vociféra :

— *Happy New Year !*

Dans le noir, les gens s'embrassaient, essayant parfois de se tromper de voisine. Toutes les lumières se rallumèrent d'un coup. La Noire se tenait debout devant Malko. Elle souriait. Encore plus belle de près que de loin.

Elle plongea ses yeux dans les siens :

— *Happy New Year !* dit-elle d'une voix mélodieuse.

Elle s'assit avec grâce sur la chaise voisine, avança le visage et l'embrassa légèrement sur la bouche. Il entendit dans un murmure :

— C'est avec moi que vous avez rendez-vous.

Déjà, elle se tournait vers Mahmoud Ramah. Leur baiser fin nettement plus consistant. À la limite de l'attentat à la pudeur. La longue main fine du jeune Koweïti avait trouvé l'ouverture des paillettes et en profitait largement.

Derrière, le Libanais troublé renversa une cafetière. La bonne odeur du cognac Gaston de Lagrange s'éleva aussitôt de la nappe.

À bout de souffle, Mahmoud Ramah et la Noire se séparèrent enfin. Le Koweïti se tourna vers Malko :

— Je vous présente Éléonor Ricord, la vice-consul des États-Unis à Koweït.

Malko ne put retenir un sourire surpris. Le corps diplomatique

prenait une forme inattendue.

L'ambassadeur devait faire des claquettes...

— Vous chantez toujours seule, demanda Malko, ou vous faites des duos avec l'ambassadeur.

Éléonor Ricord éclata de rire.

— La chanson, c'est mon hobby ! Mais je ne me produis jamais en public. Ce soir, c'est exceptionnel. À cause du réveillon.

Malko admirait pensivement le visage fin et sensuel. En plus, c'était une barbouze... Pour peu qu'elle sache faire la cuisine, elle était complète...

Le baiser-ventouse avait rendu Mahmoud Ramah nerveux. Il remua, mal à l'aise sur sa chaise.

— Ce n'est pas très drôle, ici, dit-il. Si nous allions chez moi ?

C'était aussi l'avis de Malko. Il se leva. Mahmoud Ramah appela le garçon d'un geste impérieux. Aussitôt, ce dernier ramena les bouteilles vides de J & B et de cognac Gaston de Lagrange et versa dedans le contenu de la cafetière et de la théière... Un peu partout, ceux qui partaient l'imitaient.

— Vous avez une voiture ? demanda Éléonor Ricord à Malko.

— Avec un chauffeur, précisa Malko.

Le tout fourni par le *Sheraton*.

— La maison se trouve dans l'avenue Istiqual, numéro 132, expliqua la Noire. Juste en face d'une autre qui a une immense antenne de télévision. C'est un Iranien fou... Ou un espion, je ne sais pas.

La conversation ne manquait pas de sel... Mahmoud enfourna ses bouteilles dans sa dichdacha et ils sortirent. Laissant Mahmoud et Eleonore disparaître la main dans la main, Malko traversa le hall désert du *Sheraton* et réveilla son chauffeur qui dormait dans la Chevrolet bleue. La nuit était fraîche, presque froide. Il donna l'adresse et se laissa aller sur les coussins, perplexe.

Des confettis étaient encore accrochés à son smoking. Il avait encore dans les oreilles le joyeux tintamarre du réveillon et à la bouche le goût suave des lèvres de la belle vice-consul... Pourtant la CIA ne l'avait pas envoyé à Koweït pour jouer les fêtards. Le réveil risquait d'être douloureux.

Il aurait fallu être sourd, muet et aveugle pour rater l'antenne de télé : elle devait mesurer le tiers de la Tour Eiffel ! Si l'Iranien était un espion, la discrétion n'était pas sa qualité première... L'avenue Istiqual, ressemblait à Park Avenue, avec les buildings en moins. Mais une bonne vingtaine d'ambassades jalonnaient les cinq kilomètres. En

venant du *Sheraton*, Malko n'avait pas vu un seul piéton.

C'était la Californie arabe.

Au moment où il descendit de la Chevrolet, la porte de la maison s'ouvrit sur la silhouette verte d'Eleonore Ricord.

— Entrez vite, dit-elle.

La pièce immense, toute en longueur, disparaissait sous les coussins, les tapis profonds, les amoncellements de poufs. Au fond, il y avait un petit bar où Mahmoud officiait. La Noire s'excusa d'un sourire.

— Il faut que je me change. Ces paillettes me grattent.

Tournant le dos à Malko, elle se tortilla, ouvrit sa fermeture Éclair et se retrouva vêtue d'un minuscule slip de dentelles blanches, un petit tas vert à ses pieds. Mahmoud en avala un glaçon. Mais déjà, Eleonore Ricord enfilait une jupe de cuir et un pull Courrèges blanc, très moulant. Elle avait un corps musclé de sportive, à la poitrine haute, plutôt petite. La Noire se laissa tomber sur un pouf. Malko s'assit à côté d'elle. Mahmoud avait mis de la musique arabe et continuait à farfouiller dans le bar.

— Je suis contente que vous soyez arrivé, dit Eleonore, d'une voix soudain grave.

Malko était encore sur le coup de sa surprise.

— Je m'attendais à trouver Richard Green, remarqua-t-il.

Eleonore Ricord hocha la tête.

— Richard est à Dubaï jusqu'à demain. Il essaie d'empêcher l'émir d'acheter des Mirages aux Français... Nous n'avons qu'une seule ambassade pour les six émirats du golfe. Cela fait beaucoup de travail. D'ailleurs ce n'est pas mal que l'on nous ait vus ce soir avec Mahmoud. Il est architecte et, pour les Koweïtis, vous représentez un groupe financier U.S. désireux de construire un complexe touristique au sud de Koweït-City.

— Vous avez confiance en lui ? demanda Malko.

— C'est mon amant, dit-elle. Mais je ne lui dis pas tout.

Elle déplaça ses jambes, montrant un peu plus de cuisse. Elle n'avait vraiment rien d'un diplomate traditionnel.

— Vous savez pourquoi je suis au Koweït ? demanda Malko.

Elle hocha la tête affirmativement :

— Bien sûr, Richard me laisse beaucoup de choses. J'ai parfois plus de succès que lui dans mes contacts. Les gens se méfient moins...

On ne pouvait les blâmer !

— Que suis-je censé faire ici ?

La musique arabe commençait à le bercer de sa monotonie, et il sentait qu'il allait s'endormir. Eleonore Ricord se rapprocha :

— Empêcher une catastrophe, dit-elle à voix basse.

Le regard de Malko fila vers le bar. Elle sourit.

— Mahmoud n'écoute pas. De toute façon, il vomit les Palestiniens et en a une frousse bleue. Il est sûr qu'un jour ils essaieront de s'emparer du Koweït...

— Revenons à nos moutons.

Le regard de la Noire s'assombrit.

— Henry Kissinger arrive ici dans dix-huit jours. À la demande de l'émir. De plusieurs côtés, la CIA a appris qu'un groupe de terroristes allait tenter de l'assassiner pendant les deux jours de son séjour ici. Un groupe mixte, palestinien-japonais. Le groupe « Armée Rouge », vous savez, ceux du massacre de l'aéroport de Lod.

— La police allemande avait retrouvé la trace d'un de ses leaders, une certaine Chino-Bu, ex-étudiante en sociologie. Ses complices ont dérobé la semaine dernière plusieurs pistolets-mitrailleurs et des grenades dans un dépôt de la Bundeswehr près de Frankfort. Depuis, Chino-Bu et les armes ont disparu.

— C'est loin du Koweït, remarqua Malko.

— Attendez, fit Eleonore Ricord. J'avais un informateur ici, un cousin éloigné de l'émir. Jouisseur, corrompu, mais avec des contacts chez les Palestiniens. Je lui avais déjà acheté quelques informations : la semaine dernière, il m'a téléphoné : contre cinquante mille dollars, il offrait de me dénoncer un groupuscule palestinien qui se préparait à assassiner Henry Kissinger.

— Je ne pouvais pas débloquer une somme pareille sans le feu vert de Langley. J'ai tergiversé. Finalement on m'a laissé les mains libres. J'ai prévenu mon informateur.

— Nous avons pris un rendez-vous. Et je suis arrivée trop tard. On l'a sauvagement assassiné. Avant qu'il ne parle.

Il y eut un long silence, rompu par Malko.

— Vous pensez que les Palestiniens veulent vraiment assassiner Henry Kissinger ?

Eleonore but une gorgée de son J & B.

— Pas tous. Nous avons des informateurs dans certains groupes. Les Koweïtis aussi. Mais certains groupuscules refusent toute négociation entre les Arabes et Israël... Pour eux, Kissinger, l'homme du rapprochement, est l'homme à abattre... Il y a un risque suffisant pour qu'on ne puisse pas le prendre... Vous connaissez ces terroristes. Ils sont capables de tout. De TOUT, répéta-t-elle.

— Impossible de remettre la visite ?

Elle secoua la tête :

— Le State Department en ferait une maladie. C'est l'émir qui prendrait cela comme un affront. Il faut qu'Henry Kissinger passe deux jours en paix ici. Ensuite, il va à Ryad. Mais ce n'est plus notre problème.

Malko ne put retenir un demi-sourire.

— Au fond, tout ce que vous demandez, c'est qu'il ne se fasse pas trucidier dans les eaux territoriales koweïtis.

La vice-consul sursauta, choquée :

— Mais, je n'ai pas dit cela !

— Je plaisantais, rectifia Malko. Mais, dites-moi, Henry Kissinger doit être mieux gardé que Nixon et Brejnev réunis ?

— Bien sûr, approuva Eleonore Ricord. Près de cent agents du Secret Service. Mais vous savez bien qu'on ne peut pas tout prévoir. Et ici, nous ne sommes pas aux U.S.A. Les Koweïtis sont très jaloux de leurs prérogatives. Par exemple, près de l'aéroport, il y a une ferme collective palestinienne. Nous avons demandé à ce qu'elle soit évacuée le jour de l'arrivée du Secrétaire d'État. Les Koweïtis ont refusé. Ils ne veulent pas vexer les Palestiniens... Ici, l'assassinat politique est le moyen normal d'hériter ou de monter sur un trône... Alors, un étranger, et un Juif de surcroît...

— Il a quand même eu le Prix Nobel de la Paix, soupira Malko, mi-figue, mi-raisin.

— Les Palestiniens sont des martyrs aux yeux du monde arabe, continua Eleonore Ricord. Intouchables... Bien sûr, les Koweïtis feront tout pour empêcher un attentat. Mais personne ne peut arrêter un commando-suicide. Il faut agir avant.

— Comment ?

— En les éliminant physiquement, dit la vice-consul presque sans bouger les lèvres.

Ses beaux yeux marron n'avaient pas cillé.

Malko ne dissimula pas sa réticence. Jamais encore la CIA ne l'avait utilisé comme tueur à gages.

— Il y a des hommes de main, pour cela, dit-il.

— Avant de les tuer il faut les trouver, soupira la Noire. Vous pourriez au moins servir à cela.

Les yeux dorés de Malko virèrent au vert.

— Qu'avez-vous comme indices ?

Elle le fixa candidement.

— Rien.

— Rien ?

— Absolument rien. Il y a ici deux cent cinquante mille Palestiniens avec des permis de séjour renouvelés tous les trois mois. Sans compter ceux qui se promènent avec des faux passeports délivrés par la Libye, l'Irak ou les émirats. Même les Arabes ne s'y reconnaissent pas.

— Vous n'avez pas infiltré les groupes d'action du F.P.L.P. ou du Fath ?

— Si, mais ce ne sont pas ceux-là qui nous intéressent.

Malko se laissa bercer quelques minutes par la musique arabe.

Cela ressemblait fort à une mission suicide. Les Palestiniens traitaient le meurtre avec la charmante légèreté des ballets russes. Et un agent de la C.I.A, même authentique prince autrichien, faisait une cible parfaite...

— Vous ne craignez rien vous-même ? demanda-t-il.

Eleonore Ricord eut un sourire timide, attira son sac à elle, l'ouvrit et en sortit la crosse en bois d'un petit Magnum 357 Smith et Wesson au canon de 2 pouces, le museau dans un étui de cuir noir. Malko regretta soudain d'avoir laissé son pistolet extra-plat au *Sheraton*.

Enhardi par leur silence et jugeant probablement qu'ils n'avaient plus de secrets à se confier, Mahmoud quitta son bar, vint se laisser tomber sur les coussins, de l'autre côté d'Eleonore et posa une main fine sur son genou café au lait.

Malko pensait à l'assassinat du Premier Ministre jordanien Washfi Tall, pendant sa visite officielle au Caire. Les terroristes l'avaient criblé de balles à la sortie de son hôtel et avaient ensuite trempé les mains dans son sang devant les badauds.

Arrêtés, ils avaient discrètement été remis en liberté trois mois plus tard...

Dans les pays arabes, tout ce que les Palestiniens risquaient, c'était cinq minutes d'indignité nationale et cent sous d'amende... Et encore... Les menaces contre Henry Kissinger n'étaient pas à prendre à la légère. Les jeunes Palestiniens qui avaient grandi dans les camps ne croyaient qu'à la violence. Haïssant aussi bien les Arabes modérés que les Israéliens. Malko avait appris par la CIA que la plupart s'étaient réfugiés en Libye où on leur donnait des armes et de l'argent... Kadhafi ne voulait pas d'Israël.

Eleonore leva son verre.

— Buons à la paix !

C'était vraiment le moment...

— *Happy New Year* ! fit Mahmoud.

— *Happy New Year*, répliqua Malko en écho.

Le silence retomba, bercé par les mélodies du golfe Persique. Sur la cuisse d'Eleonore la main de Mahmoud remontait lentement et patiemment. Pour une soirée de réveillon le Koweïti avait été plutôt frustré...

Malko se leva. Inutile de s'aliéner un ami possible.

— Je vais me coucher, annonça-t-il. Demain sera un autre jour...

Il serra la main de Mahmoud, et Eleonore l'accompagna jusqu'à la porte.

— N'oubliez pas que nous avons très peu de temps, murmura-t-

elle. Venez demain matin à l'ambassade. Richard sera là. Il faut absolument retrouver ces gens.

— On pourrait leur envoyer Nixon, suggéra Malko. Au lieu de Kissinger.

Eleonore sourit discrètement.

— Bonne nuit, dit-elle. Faites attention. Nous allons nous revoir.

Malko se laissa tomber sur les coussins de la Chevrolet avec des sentiments mitigés. Certes, Eleonore Ricord était charmante, mais la CIA semblait s'être fâcheusement laissé prendre de court à Koweït. C'était une gageure de lui demander de trouver des terroristes dont on ne savait rien, même pas ce qu'ils avaient vraiment l'intention de faire...

— Au *Sheraton*, dit Malko au chauffeur.

La voiture cahota sur le bas-côté boueux avant de prendre de la vitesse sur la grande avenue déserte, roulant vers les lampes à vapeur de sodium du second ring. Malko, épuisé, ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il aperçut à sa gauche la mer. La Chevrolet roulait à toute vitesse. Koweït était une ville étrange, coupée d'énormes espaces non construits.

Malko regarda à travers la vitre, ne se souvenant pas d'être passé par là. Il se pencha vers le chauffeur :

— Nous allons au *Sheraton* !

L'autre se retourna, un long sourire sur ses traits sombres.

— Yes, yes...

Son anglais était limité. Malko commença à regarder plus attentivement autour de lui. Cela devenait inquiétant. Soudain, la Chevrolet ralentit et tourna à droite dans une petite ruelle sombre. Malko se raidit : il n'aimait pas cela du tout. La main sur la poignée de la portière, il guetta les réactions du chauffeur. Maudissant son imprudence.

La voiture ralentit encore et, brusquement, s'engouffra dans une petite cour puis stoppa. Le chauffeur resta à son siège sans se retourner. Malko bondit aussitôt dehors, aperçut dans la lueur des phares une voiture arrêtée et plusieurs silhouettes.

Il eut le temps de faire trois pas avant d'être ceinturé par plusieurs hommes. Des Arabes en civil qui le maintinrent solidement. Aucun ne répondit à ses protestations. Ils entreprirent de le traîner vers la seconde voiture. Une Buick rouge dont la portière avant gauche était ouverte. Les phares de la Chevrolet éclairèrent un étrange personnage debout, appuyé à l'aile. Fruit de l'union d'un crapaud et d'une motte de beurre. Un Koweïti rondouillard en *dichdacha* marron, au visage

tout rond, avec des yeux proéminents, à la peau très sombre. Un verre dans la main droite, une cigarette dans la gauche. Il dit quelque chose en arabe, et les hommes qui tenaient Malko le lâchèrent.

Aussitôt, deux nouvelles silhouettes sortirent de l'ombre. Directement de l'an Mille. Des Noirs immenses, pieds nus, vêtus de pantalons bouffants et d'une veste brodée. Tenant chacun dans la main droite un lourd cimeterre à la lame légèrement recourbée.

Visiblement ravis d'avoir à s'en servir.

L'homme en dichdacha sourit, découvrant une éblouissante rangée d'incisives en or.

— N'essayez pas de vous enfuir, dit-il en anglais d'une voix pâteuse. Sinon mes gardes vous coupent en morceaux.

Il tituba et dut s'appuyer à la carrosserie pour ne pas tomber : visiblement ivre mort.

Malko se figea sur place. Il ne fallait jamais contrarier un ivrogne. Surtout accompagné ainsi.

— Je suis ravi de vous rencontrer, assura-t-il de sa voix la plus mondaine. Mais à qui ai-je l'honneur ?

CHAPITRE III

— Je suis le sheikh Abu Sharjah, lâcha dans un hoquet l'inquiétant personnage. Et je dirige le Mahabet.

Malko demeura impassible. La note d'information sur le Koweit remise par le Middle East Desk de la C.I. A. mentionnait le Mahabet : la gestapo locale. Encourageant...

Le sheikh montra un peu plus ses dents en or et ajouta :

— Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

— Absolument pas, assura Malko.

Les deux immenses Noirs demeuraient rigoureusement immobiles, leurs gros yeux marron fixés sur Malko. Prêts à le décapiter au premier claquement de doigts. Il se demanda tout à coup quels étaient les rapports du Mahabet et de la CIA. Un point que la note d'information laissait fâcheusement dans l'ombre. Et qu'il risquait d'éclaircir à ses dépens.

Le sheikh Abu Sharjah vida son verre d'un coup et d'un geste furieux le jeta sur le sol où il se brisa.

— À cause de vous, éructa-t-il, j'ai été obligé de quitter un réveillon très agréable.

— J'en suis désolé, assura Malko. D'autant que je n'en vois pas la raison. Je suis un businessman et...

Le Koweiti le coupa d'un geste furieux de sa main grassouillette.

— Vous mentez ! Vous êtes un agent de la CIA. Je vous expulse. Vous quitterez le Koweit demain matin. Il y a un avion pour Beyrouth à sept heures.

— J'ai un visa en règle, protesta Malko, délivré par votre consulat de Washington.

Les gros yeux proéminents injectés de sang semblèrent prêts à jaillir de leurs orbites.

— Vous avez votre passeport sur vous ? aboya le sheikh.

— Oui.

— Donnez.

Malko plongeait dans la poche de son smoking et tendit le document. Le sheikh tituba jusqu'à lui, lui arracha le document, le feuilleta, trouva la page du visa, l'arracha d'un geste sec et en fit une boule qu'il jeta par terre. Puis il rendit le passeport à Malko.

— Vous n'avez plus de visa, hoqueta-t-il.

Les yeux dorés de Malko flamboyèrent.

— Mon ambassade m'en procurera un autre demain matin, répliqua-t-il froidement. Et je me plaindrai de cette embuscade.

Le sheikh Abu Sharjah éructa une phrase en arabe. Les deux géants firent un pas en avant. L'un d'eux étendit le bras, et la pointe de son cimeterre s'enfonça dans le smoking de Malko, à la hauteur de l'estomac. L'autre leva son arme à deux mains, comme un joueur de golf, les yeux inexpressifs fixant le cou de Malko. Ce dernier eut du mal à ne pas faire un saut en arrière. Ce qui eut été inutile et déshonorant.

— Vous allez quitter le Koweït, répéta le sheikh. Sinon !...

Cette cour sombre cernée de maisons noires était impressionnante. Malko hésita. Tout le poussait à ne pas défier son adversaire. Il était totalement à sa merci et... ce genre de promesse pouvait facilement se renier sans déchoir. Puis, brusquement, il eut honte de lui-même. Il avait toujours eu horreur des ivrognes. Sauf des Anglais qui savaient boire. Et tout son atavisme lui criait de ne pas se laisser humilier. Un proverbe arabe lui revint soudain en mémoire.

— Mieux vaut un lion mort qu'un chien vivant, dit-il lentement. Allez au diable.

La respiration bloquée, il attendit.

Un énorme éclat de rire rompit le silence. Le visage rebondi du sheikh Abu Sharjah était convulsé par une joie sincère. Son accès de fou rire dura au moins trente secondes. Puis il éructa un ordre, et les deux esclaves aux cimeterres s'écartèrent comme des automates bien huilés. Le Koweïti s'avança vers Malko, des larmes de joie dans ses gros yeux de crapaud, la main tendue.

— Vous n'avez plus besoin de visa ! Vous êtes mon ami ! J'aime les gens courageux.

Il avait une façon étrange de recruter de nouveaux amis...

— Que signifie tout ceci ? demanda Malko.

Le sheikh le prit par le bras, soudain mystérieux.

— Venez dans ma voiture. Je vais vous expliquer.

Malko monta dans la Buick rouge et eut l'impression d'entrer dans une distillerie, tant l'odeur d'alcool était forte. Les sièges étaient protégés d'un revêtement de plastique... Une bouteille ouverte de J & B était posée entre les deux sièges avant à côté d'un téléphone rouge à touches. Sur la banquette arrière, Malko aperçut deux objets dorés. Il lui fallut plusieurs secondes pour identifier des pistolets-mitrailleurs BRNO « Scorpion » plaqués or ! Le sheikh s'installa à côté de lui, prit des gobelets de carton, les remplit de scotch, en tendit un à Malko, leva le sien.

— *Happy New Year !*

— *Happy New Year*, répliqua poliment Malko.

Le sheikh avala d'un coup le liquide ambré et dit :

— Je savais qui vous étiez avant même que vous arriviez. Votre chauffeur travaille pour moi... Ce soir j'ai reçu de mon oncle, l'émir, l'ordre de vous faire expulser.

— Et si je n'étais pas sorti du *Sheraton* ?

— Nous serions venus vous chercher.

Silence. La situation ne s'améliorait guère. En dépit de l'amitié soudaine du sheikh Abu Sharjah. Malko lança un ballon d'essai.

— Vous saviez aussi pourquoi je venais ?

Le Koweïti éclata d'un rire sonore, montrant son stock d'or !

— Je m'en doute. M. Richard Green est très inquiet. Il me l'a dit.

Malko ne comprenait plus.

— Si vous êtes en bons termes avec Richard Green, pourquoi voulez-vous m'expulser ?

Le visage rond se rembrunit d'un coup.

— M. Green m'a pris pour un imbécile ! Il aurait dû me parler de votre arrivée. Je pensais qu'il allait le faire. Quand j'ai vu qu'il n'en était rien, j'ai décidé d'agir. Mais j'étais chez Sa Majesté, je ne pouvais pas partir plus tôt.

— Richard Green n'est pas au Koweït, plaïda Malko.

Le Koweïti balaya l'objection.

— Miss Ricord est là. Elle était même avec vous...

De nouveau, il avait repris son ton buté. Malko sentait pourtant que le Koweïti ne lui disait pas tout. Que toute cette mise en scène avait une raison. En dehors de la fureur d'avoir été tenu à l'écart...

— Je suis désolé de ce malentendu, dit-il, s'installant à l'aise sur le plastique froid. Je crois que nous avons intérêt à le dissiper. Et que nous pourrions collaborer. Il ne serait pas bon pour l'image de marque du Koweït qu'Henry Kissinger soit assassiné ici...

Malko sentit qu'il avait touché une corde sensible. Les traits de son voisin se détendirent. Il se servit une nouvelle rasade de scotch.

— Je dois être très prudent, expliqua-t-il. Nous, les Koweïtis, on ne nous aime pas. Les Irakiens surtout. Parce que nous sommes trop riches. Pourtant les Palestiniens sont plus heureux ici que n'importe où ailleurs ! Mais ils nous jalouent. S'ils savaient que je collabore avec vous, cela serait un scandale terrible. La presse est entre leurs mains. Sa Majesté serait obligée de me désavouer.

Malko saisit la perche tendue.

— Si je peux vous aider, le Koweït en bénéficiera, remarqua-t-il.

Le sheikh Abu Sharjah soupira.

— Bien sûr, bien sûr. Vous avez les mains plus libres que moi. Même si je suspectais des Palestiniens, je ne pourrais pas grand-chose...

Il guignait Malko du coin de l'œil soudain plein de ruse.

Ce dernier comprit soudain le pourquoi de toute cette mise en scène. Le chef du Mahabet avait envie d'un coup de main discret de quelqu'un sur qui il puisse compter. Il avait testé Malko à sa façon... Celui-ci continua, renvoyant l'ascenseur.

— De toute façon, sans votre aide, je ne peux rien faire dans ce pays. Sans trahir un secret, je peux vous assurer que Richard Green n'a aucune piste.

Le sheikh s'appuya sur la banquette, flatté. Malko en profita pour pousser son avantage. Au risque d'être imprudent.

— Connaissez-vous les assassins du prince Saïd Al Fujailah ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Le Koweïti ne dissimula pas sa surprise.

— Pas encore. Ce sont des étrangers, des Palestiniens probablement. Ils ont parlé du Fath. Pourquoi ?

— Le prince Saïd était un informateur de la CIA, annonça Malko. Il allait donner les noms de ceux qui se préparent à assassiner Henry Kissinger.

Abu Sharjah en eut un hoquet de surprise, cracha par la fenêtre ouverte, alluma une cigarette.

— Je me doutais d'une histoire comme ça, dit-il...

— Vous allez laisser ce meurtre impuni ?

Le Koweïti secoua la tête.

— Dans sa très grande sagesse, mon oncle, l'émir, m'a conseillé de ne pas provoquer les Palestiniens. Le prince Saïd n'était pas populaire. Et même si nous arrêtons les coupables, il sera difficile de les juger.

Il soupira.

— Maudit pétrole ! Avant, nous étions maîtres chez nous. Trop pauvres pour qu'on nous envie. Ces chiens auraient eu la tête coupée. C'était le bon temps.

— Vous n'avez aucune piste ? insista Malko. Cela s'est passé en plein jour.

Le sheikh jeta sa cigarette. La braise éclaira des silhouettes dans la cour.

— Son domestique, Jafar. Un Palestinien. Il est probablement dans le coup. Il a prétendu ne rien savoir.

— Où est ce Jafar ?

— Sûrement dans le palais de son maître.

Malko fit grincer le plastique en se tournant vers le sheikh.

— Si Henry Kissinger est tué au Koweït, ce sera une honte ineffaçable pour votre pays, dit-il. C'est votre hôte... Nous pourrions peut-être interroger ce Jafar officieusement.

Le sheikh le fixa en silence de ses bons gros yeux ronds. Dessaoulant à vue d'œil.

— Officieusement, répéta-t-il, comme pour lui-même.

Son regard ne quittait pas Malko comme s'il le soupesait mentalement. Encore hésitant mais tenté. Malko sentait que son courage avait favorablement impressionné l'Arabe. Mais que tout ne tenait qu'à un fil...

Une lueur à la fois cruelle et gaie brilla soudain dans les yeux globuleux du sheikh Abu Sharjah. Ce n'est pas pour rien que le sang de dix générations de Bédouins coulait dans ses veines...

— Nous allons aller voir Jafar, dit-il.

Il pencha la tête à la portière et aboya un commandement rauque. Aussitôt les deux Noirs se glissèrent à l'arrière de la Buick, écartant les mitraillettes plaquées or pour s'asseoir sur le plastique glacé, posant leurs cimenterres par terre. Abu Sharjah sourit à Malko.

— Ces deux-là sont venus à pied du Yémen, expliqua-t-il. Je parle leur dialecte et ils se feraient tuer pour moi. Comme votre chauffeur. Il vient d'Oman. Il y a trop de pro-palestiniens dans la police...

Le sheikh manœuvra pour sortir de la cour, suivi de la Chevrolet. Un troisième véhicule avala les civils qui avaient ceinturé Malko.

— Ces maisons sont désertes ? s'étonna celui-ci.

— Grâce à la bonté de notre oncle l'émir, expliqua Sharjah. C'étaient de pauvres pêcheurs de perles qui habitaient ici. L'émir leur a fait construire des maisons neuves en dehors de la ville. Celles-ci sont abandonnées aux rats...

La Buick jaillit sur l'avenue Al Khalij Al Arabi et tourna à droite. Conduisant d'une main, le sheikh remplit son gobelet et poussa une cassette dans son lecteur.

Jafar avala au goulot une rasade de scotch à étendre raide le Prophète lui-même. Les murs de marbre semblaient se gondoler. Il avait déjà vomi deux fois, mais n'en avait cure. Il tituba jusqu'au grand lit où s'était recroquevillé la fille et la tira par les cheveux...

Elle hurla. Il tira plus fort.

Comme elle résistait encore, méchamment, il lui empoigna un sein et en tordit le bout. Marietta jaillit hors du lit, essayant de fuir. La main de Jafar vola et s'abattit sur sa bouche. Elle recula et aussitôt Jafar lui décocha un violent coup de manchette dans la mâchoire. Déchaîné. Il l'attrapa, lui tordit sauvagement les poignets derrière le dos et la fit s'agenouiller sur le tapis.

Le Palestinien en profita pour reprendre son souffle. Il avait commencé à boire au milieu de l'après-midi, quand il avait fouillé le « cabinet à boissons », cherchant quelque chose à voler. L'étrangère ne savait même pas que le prince avait été tué. La police ne l'avait même pas interrogée... Jafar n'avait vraiment pensé à la violer qu'en

l'entendant prendre une douche. Cela avait été très vite. Il l'avait prise, encore trempée, à même le marbre de la salle de bains. Puis il s'était remis à boire, lui interdisant de partir, grisé par sa puissance.

La maison était isolée. Les cuisiniers, avertis du meurtre, étaient terrés dans leur cabane au fond du parc. Jafar s'était juré de profiter de cette fille tant que ses forces le lui permettraient. C'était sa façon à lui de lutter contre l'impérialisme sioniste.

Plus il buvait plus les phantasmes lui montaient à la tête. Il se laissa tomber à genoux près d'elle. Sa peau blanche était marbrée d'ecchymoses. Ses yeux gonflés à force de pleurer. Mais, pour Jafar, elle était encore merveilleusement belle.

Un hoquet le secoua et il vomit sur le tapis. La puanteur du scotch putréfié fit aussitôt vomir Marietta à son tour.

— Laissez-moi ! hurla-t-elle.

— Chienne ! grogna Jafar.

Il alla jusqu'à la cuisine, se passa la tête sous l'eau, revint, un peu dégrisé, s'arrêta, fixant la croupe de la jeune Anglaise. Aussitôt Marietta se releva pour fuir.

Jafar la rattrapa, la saisit par-derrière, entourant sa taille de son bras et la jeta en travers de la selle de chameau à laquelle son maître aimait s'adosser pour réciter le Coran.

La vue de cette croupe offerte, cambrée, marbrée de coups, mit Jafar hors de lui. Épuisée, Marietta s'était laissée aller, la tête en bas, les cheveux dans la figure. Elle sentit soudain deux pouces durs s'écraser sur la chair douloureuse de ses reins, et elle se crispa de douleur.

— Porc, infect cochon, ordure... hurla-t-elle.

En Europe, elle avait souvent vendu son corps. Mais jamais avec cette sauvagerie. Les hommes qui l'achetaient la respectaient comme un objet de luxe. Pas celui-là. Elle sentait qu'il la haïssait.

Elle appuya ses mains au mur devant elle pour tenter de se redresser, ne réussit qu'à faire saillir encore plus ses reins. Jafar avait déjà débouclé sa ceinture. L'athlétique Palestinien se guida en elle et transperça la vaine crispation de ses muscles secrets. Brusquement calmé, il resta là à pétrir les hanches élastiques de Marietta, la tête bourdonnante de phantasmes. Il avait eu envie de prendre cette fille de cette façon depuis qu'il l'avait vue, insolente de beauté, débarquer de la Cadillac de son maître.

Les mains accrochées devant elle à un rideau, Marietta ne lui offrait plus qu'un corps sans résistance, passif, étranger.

Soudain, il bougea dans ses reins, et une douleur atroce la traversa. Elle hurla. Jafar éclata d'un rire sauvage. Sans se retirer, il rafla la bouteille, en renversa au creux des reins de la fille, et but une rasade à s'étrangler... Marietta se contorsionnait frénétiquement pour

tenter de se débarrasser de l'éperon qui la déchirait ou au moins de lui faire atteindre son plaisir rapidement.

Mais Jafar continua sa navette massive à travers ses reins. Le corps de Marietta était enflammé par la douleur de la taille aux genoux. Les dures aspérités de la selle de chameau lui meurtrissaient le ventre. Soudain, elle cessa de lutter, le corps couvert d'une sueur froide et nauséabonde. Déçu, Jafar lui claqua les fesses plusieurs fois. Sans obtenir de réaction.

Soudain, son regard tomba sur deux cimenterres accrochés au mur, souvenirs de famille du prince Saïd. Une lueur mauvaise illumina son regard. Il se pencha en avant et en décrocha un.

L'assurant solidement dans sa main droite, il le brandit au-dessus du cou de la jeune Anglaise. Jadis, les Bédouins trop pauvres pour se payer une femme sodomisaient un canard dont ils tranchaient le cou au moment du spasme afin de s'assurer de la part du volatile, une coopération sans faille. Cela devait marcher aussi avec une jolie Anglaise blonde !

— Redresse-toi, chienne, gronda le Palestinien.

Il commença à la labourer brutalement. Quand il se sentit prêt à exploser, il leva le cimenterre, visant la nuque.

Les cheveux rabattus sur la figure, Marietta ne voyait rien.

Les deux géants noirs se glissèrent sans bruit dans la pièce. Ils étaient entrés par la porte-fenêtre donnant sur le parc, leurs énormes cals leur permettaient de marcher n'importe où pieds nus. Ils s'immobilisèrent derrière le dos de Jafar. Ce dernier se démenait contre la selle de chameau avec des contorsions grotesques. Ils aperçurent les cheveux blonds et le cimenterre levé.

Ils bondirent en même temps. Juste au moment où la lourde lame s'abattait. Dans son ivresse, Jafar ne s'était même pas aperçu de leur intrusion. Un des géants arriva à temps pour le pousser de côté, détournant la lame. Au lieu de décapiter Marietta, le cimenterre arracha un morceau de sa joue droite. Son hurlement glaça le sang de Jafar. Il n'eut pas le temps de réagir. Déjà les deux Yéménites le jetaient à terre, le rouant de coups de pied, sans même daigner le menacer de leurs cimenterres. Marietta se releva, l'os de la mâchoire à nu, perdant son sang à flots, prit dans sa paume le morceau de chair à moitié arraché, essaya de le remettre en place, se précipita dans la salle de bains en hurlant comme une possédée.

Un camion passa sur le freeway à six voies roulant vers l'Arabie Saoudite, faisant trembler les vitres de la Buick. La bouteille de scotch était presque vide. Il était une heure du matin. Le sheikh Abu Sharjah, la tête sur l'appui-tête, semblait dormir.

Ses hommes étaient partis depuis une dizaine de minutes. Malko demanda :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

Les dents d'or brillèrent dans la pénombre.

— Le faire parler.

— Mais comment ?...

Le sheikh n'eut pas le temps de répondre. Un des deux Yéménites traversait le freeway en courant, venant du palais du prince Saïd. Il se pencha à la vitre et dit quelque chose d'une voix haletante. Abu Sharjah, les traits brusquement durcis, ouvrit sa portière d'un coup d'épaule.

— Allons-y vite !

En partie dégrisé, Jafar tremblait nerveusement, maintenu par les deux Yéménites. L'un d'eux le frappa au bas-ventre, et le Palestinien poussa un couinement aigu. Effondrée dans un fauteuil, Marietta pleurait, serrant une serviette imbibée de sang contre son visage.

Totalement dégrisé en dépit de l'alcool qu'il avait ingurgité, le sheikh Abu Sharjah contemplait Jafar avec un dégoût visible.

— Ce chien déshonore la nation arabe ! dit-il.

Il venait d'expliquer à Malko ce que le Palestinien était en train d'accomplir quand ses Yéménites avaient surgi.

Jafar essaya de crâner.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

Abu Sharjah ne se donna même pas la peine de répondre. Sur un signe de lui, les Yéménites traînèrent Jafar dehors. Le sheikh s'approcha de Marietta, écarta la serviette doucement et examina la blessure, l'air soucieux.

— Il faut la faire emmener à l'Amiri Hospital tout de suite. Il y a de très bons chirurgiens.

Il aida l'Anglaise à se lever et à marcher. Malko avait essayé de lui parler mais elle était incapable de répondre. Choquée, l'air frais de la nuit la fit frissonner. Malko l'avait tant bien que mal enroulée dans une couverture. La Chevrolet était garée derrière la Buick. Ils surgirent au moment où les Yéménites achevaient de tasser Jafar dans le coffre de la Buick...

Le sheikh installa Marietta dans la Chevrolet, donna des

instructions au chauffeur. La Chevrolet fit demi-tour. Les deux Yéménites montèrent à l'arrière de la Buick et le sheikh prit le volant.

La Buick démarra sur les chapeaux de roue, prit le freeway, droit vers le sud. Le sheikh ne souriait plus. Il mit une cassette de jazz. Les phares éclairaient un désert pierreux et plat ; on se serait cru dans l'Ouest américain. Malko se demanda où ils allaient. Ils tournaient le dos à Koweït.

Jafar, recroquevillé dans le coffre, cligna des yeux. La rangée de torchères, crachant ses flammes orange à vingt mètres de là, illuminait le désert presque comme en plein jour. Les longs pipe-lines amenant le pétrole à la station de pompage sinuaient dans le désert comme des serpents noirs.

La Buick rouge du sheikh s'était engagée sur cette piste, s'enfonçant dans le désert à droite du freeway, depuis dix bonnes minutes. Sauf le chuintement des torchères, le silence était absolu. Des dizaines de torchères similaires brûlaient sans arrêt le surplus de gaz, illuminant les vallonements du désert de lueurs dansantes et rouges.

— Dehors, aboya un des Yéménites.

Jafar s'extirpa, fixa les lumières d'Ahmadi, la ville du pétrole, qui brillaient dans le lointain. Pas rassuré. Abu Sharjah avait allumé une cigarette et l'avait glissée dans un fume-cigarette en argent. Il s'approcha de Jafar et lui adressa une phrase en arabe. Le Palestinien répondit d'un ton grossier, puis cracha à ses pieds. Malko vit les yeux proéminents du sheikh devenir de pierre. Il jeta un ordre.

Aussitôt les deux Yéménites se ruèrent sur Jafar, le jetèrent par terre. L'un s'assit carrément sur lui, l'autre fouilla dans le coffre et en sortit une longue corde. Ils lui lièrent les poignets, puis se glissant sous la Buick fixèrent l'autre extrémité de la corde aux pare-chocs arrière. Malko sentit un goût de cendre lui monter à la bouche.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

Le sheikh fit comme s'il n'avait pas entendu.

Les mains liées derrière le dos, Jafar s'était relevé. La longueur de la corde le lui permettait tout juste. Il jeta une longue tirade en arabe à Abu Sharjah qui montra toutes ses dents d'or dans un sourire cruel.

— Il dit que je suis un traître à la cause arabe, commenta-t-il pour Malko.

Les Yéménites s'étaient déjà installés à l'arrière de la Buick. Le sheikh se glissa au volant et fit rugir le moteur. Malko hésita puis monta à son tour. Sinon, ils allaient le laisser au milieu du désert.

Jafar hurla. Les gaz de l'échappement lui chauffaient déjà les jambes. Le visage inexpressif, Abu Sharjah passa en « D » et démarra sans douceur. Jafar réussit à faire quelques pas en crabe, puis buta et s'étala en avant. Les mains tirées vers le haut, les épaules disloquées, les gaz d'échappement dans la figure, il essaya en vain de se remettre

debout. Le sheikh le surveillait dans le rétroviseur.

Une à une, il perdit ses chaussures. Il criait sans discontinuer. Les aspérités de la piste arrachaient ses vêtements par morceaux. Abu Sharjah roula une centaine de mètres puis stoppa. Malko avait envie de vomir. Les quatre hommes descendirent. Accroché derrière la Buick, étendu sur le dos, Jafar ne bougeait plus. Il n'avait plus qu'un lambeau de chemise et un caleçon sale. Son corps n'était plus qu'une plaie. Son œil gauche était fermé, énorme. Le sheikh s'approcha du Palestinien et lui donna un coup de pied dans les côtes. Il ouvrit l'œil droit. Murmura quelque chose.

Malko crut que les yeux globuleux du sheikh allaient lui sortir de la tête. Il apostropha un des Yéménites qui se précipita au volant et démarra très lentement recommençant à traîner Jafar.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Malko, écoeuré, essayant de se convaincre qu'on était parfois obligé de se salir les mains.

— Je ne vous le répéterai pas, fit sombrement le sheikh.

Tout à coup, les cris de Jafar devinrent plus aigus. Le second Yéménite l'avait retourné sur le ventre, forçant son visage contre la piste. Le sheikh arrêta la voiture d'un aboiement une minute plus tard. Jafar n'avait plus figure humaine. Il bredouilla quelque chose quand Abu Sharjah se pencha sur lui.

Le sheikh se redressa, se tourna vers Malko.

— Il a dit ce que je voulais savoir.

Cela n'avait pas l'air de lui faire tellement plaisir... Malko n'en pouvait plus.

— Qu'a-t-il dit ?

— Le nom de celui qui a donné l'ordre de tuer le prince Saïd Al Fujailah.

— Relâchez-le maintenant, alors.

Abu Sharjah ne répondit pas. Malko le vit se pencher sur Jafar, entendit un cri atroce qui se termina en gargouillement. Le sheikh se redressa. La lueur des torchères lui donnait l'air d'un diable. Un jet de sang jaillissait de la gorge de Jafar, tranchée d'une oreille à l'autre. Malko aperçut alors le poignard dans la main du sheikh, une arme à la lame recourbée et courte.

Jafar avait été égorgé comme un mouton. Le sang se perdait dans la poussière du désert. Les yeux vitreux, il agonisait, secoué de soubresauts. Cela rappela à Malko les porcs que l'on égorgeait à la ferme du château de Liezen.

Il avisa le regard du sheikh. Celui-ci soutint son regard.

— Vous aviez dit « officieusement », dit le sheikh.

Ils demeurèrent immobiles, regardant Jafar se vider de son sang. Malko essayant de surmonter son dégoût. Finalement les deux Yéménites jetèrent le cadavre encore chaud dans le coffre. Et tous

remontèrent dans la Buick. Le plastique des sièges sembla glacial à Malko. Jusqu'au freeway, le sheikh et lui n'échangèrent pas un mot. Puis le Koweiti demanda :

— Que voulez-vous faire maintenant ?

C'était vraiment une parfaite nuit de réveillon.

— Me coucher, dit Malko.

Le sheikh montra toutes ses incisives d'or.

— Vous devriez m'accompagner, dit-il. Je vais terminer la soirée chez un homme très riche et très puissant, qui m'avait invité il y a quelque temps. Jafar vient de me rappeler cette invitation en me donnant son nom. Celui qui a donné l'ordre de tuer le prince Saïd, votre ami...

CHAPITRE IV

Abdul Zaki étala avec tendresse le *Koweit Time* sur la table en marqueterie et désigna à Malko l'éditorial du quotidien. Malko le parcourut rapidement, retenant un sourire. C'était, à peu de chose près, la copie de l'éditorial du *Volkische Beobachter*⁽⁵⁾ du 1^{er} septembre 1939, expliquant que les Juifs avaient déclenché la Seconde Guerre mondiale, premier pas dans leur plan de dominer le monde...

Le *Koweit Time*, après avoir agité l'épouvantail du fameux « Protocole des Sages de Sion », concluait le plus sérieusement du monde que les Israéliens voulaient rejeter à la mer toutes les populations arabes pour mettre à la place des colons juifs !

Abdul Zaki se redressa, faisant face à Malko, une lueur de triomphe dans ses grands yeux noirs.

— Mais nous autres, Arabes, nous ne nous laisserons pas faire. Vous savez pourquoi les Israéliens ont accepté de se retirer du Canal ?

Malko avoua son ignorance. Abdul Zaki pointa vers lui un doigt prophétique.

— Parce que les commandos égyptiens et algériens se glissaient dans les lignes israéliennes et volaient les chars juifs ! En tuant les équipages la nuit... Ils en ont volé près de deux cents en une semaine. Les Israéliens eux-mêmes l'ont reconnu.

Malko opina poliment. À côté des exploits égyptiens, Aladin et sa lampe merveilleuse n'étaient que des besogneux ! Son hôte n'avait pourtant pas l'air d'un imbécile. Il était même beau, avec un visage énergique, des yeux intelligents, le visage barré d'une grosse moustache. Drapé dans une dichdacha brodée. Les Koweïtis ne s'habillaient jamais à l'européenne, au Koweït du moins, afin de bien se différencier des étrangers.

Depuis leur arrivée, Abdul Zaki avait entrepris Malko qui avait été présenté par le sheikh Sharjah comme un businessman. Discrètement, le sheikh s'était installé à l'écart, sirotant du J & B tiré de son flask personnel...

Le « palais » de Zaki était une énorme horreur rectangulaire aux fenêtres en ogive, au coin du 3^{ème} Ring et de l'avenue Istigual. Ruisselant de marbre, de dorures, de marqueteries, tout le rez-de-chaussée occupé par l'enfilade des pièces de réceptions.

Voyant que l'attention de Malko faiblissait, son hôte le prit par le

bras.

— Venez manger quelque chose.

Il le traîna jusqu'au gigantesque buffet, l'arrêta devant un chameau rôti. À l'intérieur, il contenait un mouton rôti lui-même farci de poulets qui, à leur tour, contenaient des pigeons farcis, eux, d'œufs durs...

Malko se contenta d'un œuf dur. Il ne restait plus qu'une dizaine d'invités mangeant avec leurs doigts les chameaux rôtis. Aucun Bédouin ne peut résister à l'attrait d'un banquet.

Depuis son arrivée, Malko observait son hôte. Celui qui, d'après Jafar, était responsable de l'assassinat du prince Saïd ; donc mêlé au complot pour tuer Kissinger. Au moins, il ne dissimulait pas ses opinions... Mais Malko ne voyait pas ce qu'il pouvait en tirer pratiquement. Il n'était qu'un étranger, à peine toléré dans un pays peu amical.

— Voici ma femme, dit soudain Abdul Zaki. Venez, elle sera contente de vous rencontrer.

Malko se retourna, s'attendant à une plantureuse Arabe et crut rêver.

La créature qui s'avavançait vers lui n'aurait pas déparé une soirée à Beverly Hills. Très grande – dépassant son mari de 1 ou 2 pouces – de longs cheveux châains tombant sur ses épaules, une poitrine somptueuse en grande partie découverte par une longue robe blanche sans bretelles, un visage harmonieux et dur, adouci par la sensualité de la bouche.

— Ma femme, Winnie, dit Abdul Zaki. Elle est Danoise.

Malko prit la main tendue et s'inclina. Son hôte devait faire beaucoup de jaloux... Elle l'examinait d'un regard froid et scrutateur, contrastant avec sa beauté épanouie. Malko lui sourit.

— Il y a beaucoup d'étrangères mariées à des Koweïtis ?

Winnie Zaki eut un rire sec, pas féminin du tout.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous vous attendiez à trouver des harems... Nous sommes plusieurs centaines. Avec un club. Nous organisons des soirées au profit des Palestiniens.

Un bras passé sous celui de son mari, elle défiait Malko du regard. Comme si elle avait su qui il était.

— Vous apprenez aussi à fabriquer des cocktails molotovs ? demanda Malko mi-figue, mi-raisin.

La pulpeuse Winnie eut une moue méprisante.

— Vous croyez la propagande sioniste ! Les Palestiniens ne sont pas des assassins, mais des patriotes luttant pour retrouver leur terre natale.

On aurait cru entendre le colonel Kadhafi... Malko n'insista pas. Il ne retirerait rien d'un affrontement verbal.

— Je suis certain que vous vous battez pour une cause juste, dit-il avec diplomatie.

Les derniers invités s'en allaient. Dans leur coin les musiciens continuaient à jouer en sourdine les mélodies aigrettes rythmées par les tambours.

D'innombrables serviteurs pieds nus circulaient sans arrêt, offrant aux invités du café à la cardamome dans des tasses minuscules, amer, brûlant et fort.

Il était près de 3 heures du matin. La soirée avait été longue... Il pensa à la jeune Anglaise qui commençait l'année à l'Amiri Hospital.

Lutter contre un Abdul Zaki n'allait pas être facile. Avant leur arrivée, le sheikh Sharjah lui avait expliqué que c'était un commerçant avisé et immensément riche, fanatiquement pro-palestinien. Mais, jamais, jusque-là, son nom n'avait été lié à des activités terroristes. Le Koweïti avait précisé à Malko :

— Soyez très prudent. Abdul Zaki est très puissant. Je ne peux même pas parler de la confession de Jafar à notre oncle l'émir. Il risquerait de ne pas me croire.

Encourageant.

Malko acheva son verre de Gini. Il n'y avait pas d'alcool chez Zaki.

— Je vais aller me coucher, dit-il.

Tandis que la pulpeuse Winnie s'éclipsait, son hôte le raccompagna, cueillant au passage le sheikh Sharjah. Dans le jardin, Malko remarqua une cage dorée, avec un gros oiseau.

— C'est mon faucon, expliqua Zaki. Je chasse encore beaucoup de cette façon.

Là, on faisait un bond de quelques centaines d'années en arrière. Lâché sur sa proie, le faucon lui crevait les yeux et on n'avait plus qu'à venir l'achever...

Abdul Zaki serra longuement la main de Malko.

— *Happy New Year !*

Malko sourit machinalement, pensant que pour Jafar le Palestinien, l'année avait été mauvaise et extrêmement courte.

En sortant, Sharjah lui glissa :

— On dit que Zaki, lorsqu'il est en colère, lâche son faucon sur ses serviteurs...

Charmant personnage, pensa Malko.

Il avait hâte de rencontrer Richard Green, le chef de station de la CIA au Koweït. Pour faire le point.

Richard Green repoussa du pied sous son bureau sa petite balance portative, découragé : il avait encore pris cinq livres à Abu-Dhabi.

Sans même arriver à dissuader l'émir d'acheter des Mirages aux Français.

Ce qui le mettait à deux cent quarante livres.

— Je ne vous trouve pas gros, dit Malko pour lui remonter le moral.

Avec sa barbiche carrée, son front bas, ses traits réguliers et ses 1 m 90, Richard Green était imposant. Il ricana amèrement.

— J'ai un bon tailleur, c'est tout. Mais si vous me voyiez à poil... Bon, revenons à nos moutons. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— C'est exactement la question que j'étais en train de me poser, soupira Malko. Vous en savez autant que moi.

Et encore, je suis obligé de faire confiance au sheikh Sharjah. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre l'arabe en vingt-quatre heures.

— Je crois qu'il est OK, fit Richard Green. Il déteste les Palestiniens. Et il tient à ce que le Koweït ait une bonne image de marque. Il voudrait faire une oasis de tourisme. Seulement, je sais qu'il ne lèvera pas le petit doigt officiellement. Il ne peut pas. Nous sommes quand même dans un pays arabe...

— Il a déjà levé plusieurs doigts avec Jafar, remarqua Malko.

L'Américain haussa les épaules.

— Un comparse... Mais quand il va falloir toucher aux responsables, il n'y aura plus personne.

Richard Green avait beaucoup ri en apprenant la façon dont il avait fait la connaissance du sheikh Sharjah. Assurant Malko que le Koweïti bluffait, qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui faire du mal. Qu'il voulait seulement juger de son courage. Mais qu'ils pouvaient compter sur son aide. Jusqu'à un certain point...

— Le secrétaire d'État arrive dans dix-sept jours, reprit Richard Green. S'il est accueilli par des rafales de mitraillettes, même si on ne le tue pas, je n'aurai plus qu'à m'inscrire au chômage...

On frappa, et la porte s'ouvrit sur Eleonore Ricord, sagement vêtue d'un strict tailleur. Elle s'assit sur le canapé à côté de Malko et demanda :

— Qu'y a-t-il de neuf ?

Malko lui raconta la fin de sa soirée. Y compris son passage chez Abdul Zaki.

— Vous connaissez cette Winnie ? demanda-t-il. C'est une vraie passionaria. Mais c'est peut-être la seule façon d'en savoir plus sur les projets de son mari. Après tout, elle n'est pas Arabe.

Eleonore Ricord hocha la tête.

— C'est une hystérique de la cause palestinienne. Elle me relance tout le temps. Parce que je suis Noire, elle voudrait me faire prononcer des discours antisionistes devant son club de femmes...

— Elle balancerait volontiers une grenade à Henry Kissinger de

ses blanches mains, ajouta amèrement Richard Green. Oubliez cette bonne femme.

— Pourrait-on demander au Sheikh Sharjah de mettre Abdul Zaki sur table d'écoute ? interrogea Malko.

Le chef de station de la CIA eut un ricanement piteux.

— Cela ne servira à rien. Ils écoutent, mais ils ne dépouillent jamais. Cela va directement à la corbeille à papiers...

Malko n'insista pas. Il commençait à étouffer dans ce petit bureau au plafond bas. La CIA n'était pas gâtée au Koweït. Richard Green était installé dans le sous-sol d'un petit bâtiment dans le jardin de l'ambassade, à côté de la salle de cinéma de l'USIS. L'ambassadeur habitait dans le même complexe, face à la mer. Heureusement que le *Hilton* était de l'autre côté de la rue... Plusieurs postes de soldats koweïtis équipés de fusils d'assaut et d'une solide flemme faisaient semblant de garder l'ambassade, isolée entre des terrains vagues et la mer.

Malko était atterré par l'absence d'information de Richard Green.

— Vous ne savez vraiment rien des Palestiniens ?

— Bien sûr que si, répliqua l'Américain. J'essaie d'avoir le maximum de contacts avec eux. Et j'en ai. Mais ce sont les « bons », les réguliers. Les autres me considèrent comme le diable et ne voudraient même pas être vus sur le même trottoir que moi. Ceux-là échappent à tout contrôle. Et ce sont les plus dangereux. Ceux qui sont soutenus par le colonel Kadhafi, « Kashaf »⁽⁶⁾, comme l'appellent les Arabes modérés.

Malko pensa aux trente-trois morts de Rome. Richard Green avait des raisons légitimes d'être inquiet.

Le silence retomba, troublé seulement par les grincements de l'énorme drague qui opérait jour et nuit de l'autre côté de l'avenue Al Khalij Al Arabi, troublant le sommeil des hôtes du *Hilton*.

Un ange passa, les ailes chargées de grenades au phosphore... Malko réfléchissait désespérément. La CIA l'avait lancé dans une mission impossible. Cela l'excitait. Les satellites-espions ne pouvaient pas tout résoudre. On pouvait envoyer trente Samos photographier jusqu'à la dernière baïonnette de l'armée, Henry Kissinger risquerait quand même de se faire trucher...

— Cette salope de Winnie Zaki, gronda Richard Green. Quand je pense qu'elle est du côté des Arabes !

Une idée frappa brusquement Malko.

— Vous pouvez voir facilement Winnie Zaki ? demanda-t-il à Eleonore.

La Noire le regarda avec étonnement.

— Oui, je pense.

— Bien, dit Malko. Sait-elle que vous travaillez pour la

« Company » ?

— Je ne pense pas.

Il sourit.

— Eh bien, vous allez le lui apprendre. Et lui demander un service.

Les deux femmes étaient les seules clientes de la pizzeria du *Hilton*. Winnie avait répondu immédiatement à l'appel de la vice-consul. Maintenant, elle écoutait ses explications sans dissimuler son intérêt.

Eleonore lui avait tout dit : qu'elle travaillait pour la CIA, comment le prince Saïd lui vendait des informations, qu'il allait lui dénoncer les Palestiniens qui projetaient d'assassiner Henry Kissinger.

Winnie Zaki l'écoutait avec attention. Finalement elle demanda :

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

Eleonore Ricord prit l'air soudainement embarrassée.

— Vous avez toujours montré beaucoup d'amitié pour moi, dit-elle. Je sais que nous n'avons pas les mêmes opinions politiques, mais j'ai pensé que...

Winnie posa la main sur la sienne.

— Je serai ravie de vous aider...

Eleonore leva les yeux et se sentit soudainement mal à l'aise. Winnie la regardait avec la même expression qu'un homme amoureux.

— Voilà, expliqua-t-elle. Nous savons que le prince Saïd avait parlé des Palestiniens, avant de mourir, avec cette Anglaise, Marietta. Ce qu'elle sait peut être précieux pour nous. Seulement, elle se trouve sous la garde de la police koweïtie qui nous interdit de lui parler... Ils prétendent qu'elle ne sera pas en état de répondre aux questions avant une quinzaine de jours, ce qui fait beaucoup trop tard... Si vous pouviez aller l'interroger vous-même et me dire ce qu'elle vous a confié, ce serait fantastique...

La vice-consul se tut. Essayant de ne pas voir que les yeux de Winnie étaient transformés en deux blocs de glace...

Le silence se prolongea pendant près d'une minute.

Puis Winnie se dégela d'un coup. Avec un sourire éblouissant.

— Je crois que je vais pouvoir vous rendre ce service, dit-elle. Abdul a le bras long et cela ne posera pas de problème. Je dirai que je veux voir cette Anglaise pour prendre des nouvelles de son état...

— C'est parfait, approuva Eleonore. Vous me rendez un service immense...

Winnie la regarda d'un air ambigu.

— J'en suis heureuse. J'espère qu'un soir vous viendrez passer la soirée avec nous. Juste tous les trois. Abdul n'aime pas beaucoup sortir, mais nous passons quelques soirées très agréables parfois.

Eleonore se dit qu'elle avait trop d'imagination. Pourtant son

malaise s'accentuait.

— À quel hôpital est-elle ? demanda Winnie.

— À l'Amiri Hospital, chambre 321.

Winnie nota rapidement le renseignement, acheva son vichy et se leva.

Elle s'arrêta devant le Dow – ancienne barque de pêche – qui ornait le hall de l'hôtel. Les derniers pourrissaient au soleil dans l'ancien port. Depuis le pétrole, les Koweitis ne pêchaient plus.

— Je vous téléphonerai dès que je l'aurai vu, assura-t-elle. Comptez sur moi.

Elle embrassa Eleonore, serrant son corps contre le sien comme un homme aurait pu le faire.

Eleonore Ricord n'eut qu'à traverser la rue pour regagner l'ambassade. Le cœur un peu serré. Dans la chasse au tigre, le rôle le plus risqué était toujours dévolu à la chèvre. Surtout lorsqu'elle était humaine.

CHAPITRE V

La pluie fine qui tombait sans interruption depuis le matin faisait ressembler Koweït à Zurich. De la Chevrolet garée sur le terre-plein de l'avenue Al Khalij al Arabi, en face de l'entrée principale de l'Amiri Hospital, Malko pouvait voir des vagues de quatre mètres de haut venir se briser sur la plage. Il avait presque envie de mettre le chauffage, tant la température s'était rafraîchie. Il pensa aux malheureux Bédouins sous leur tente, dans le désert.

Avec soin, il vérifia le chargeur de son pistolet extraplat : des balles explosives. Il risquait de se heurter à des adversaires armés d'armes automatiques et devait les mettre hors de combat immédiatement... La culasse de l'arme claqua avec un bruit rassurant. Il tourna la tête vers les fenêtres du service « chirurgie » du Amiri Hospital : presque toutes éteintes : il y avait à Koweït un hôpital pour quatre-vingts habitants, aussi ils étaient aux trois quarts vides. Ce qui valait peut-être mieux car les médecins avaient des connaissances très approximatives, les infirmières étaient Hindoues ou Palestiniennes. Recrutées au petit bonheur.

Il fixa la fenêtre du troisième étage, derrière laquelle se trouvait Marietta.

Et Eleonore Ricord.

Sans le sheikh Sharjah, il n'aurait jamais pu réaliser son plan. L'idée était simple : si Winnie avait rapporté à son mari la conversation, les Palestiniens allaient tenter de liquider Marietta pour l'empêcher de parler. En envoyant un ou plusieurs tueurs à l'hôpital. Et en se découvrant.

Le sheikh Sharjah avait accepté de faire changer Marietta de chambre, de façon à ce que sa fenêtre donne sur l'extérieur et que Eleonore vienne s'installer dans sa chambre, l'heure des visites terminée.

Malko pensait qu'ils ne tenteraient pas une action en force contre l'hôpital, pour ne pas humilier les Koweïtis, mais plutôt une exécution discrète. Mais, à tout hasard, Richard Green attendait dans une autre voiture garée dans Al-Mubarak Street, sur l'autre face de l'hôpital. Le chef de station de la CIA avait dans sa voiture une carabine Martin à répétition, qu'il utilisait d'habitude pour la chasse aux gazelles dans le désert, mais qui irait parfaitement pour les Palestiniens. Les deux

voitures étaient reliées par téléphone. Eleonore Ricord disposait d'un talkie-walkie ainsi que Malko. Si plusieurs tueurs se présentaient, Malko et Richard Green interviendraient avant qu'ils puissent frapper.

Malko espérait que ce serait un homme seul que la présence d'Eleonore mettrait en fuite et qu'ils pourraient suivre... Car l'arrêter ne servirait à rien. Il pensa à la jeune vice-consul, seule dans la chambre avec Marietta. Il fallait qu'elle ait les nerfs solides...

Heureusement, il n'y avait qu'une entrée. Le ou les assassins ne viendraient sûrement pas à pied. Koweït était aussi inhospitalier aux piétons que la Californie.

Eleonore Ricord n'entendait que les battements de son cœur. Assise dans le noir, elle essayait de maîtriser sa nervosité. Elle plongea la main dans son sac et en sortit un petit « 38 » noir au canon de 2 pouces. Un « 357 » Magnum qui pouvait faire exploser le cœur d'un homme à vingt mètres. À pas de loup, pour la dixième fois, elle se dirigea vers la porte et écouta. Rien.

Marietta dormait, assommée par les calmants. Sa tête disparaissait sous les bandages. On ne voyait que quelques mèches de cheveux blonds et les longues mains blanches étendues sur la couverture. Elle garderait une affreuse cicatrice en dépit des efforts du chirurgien égyptien qui l'avait opérée, « recollant » le morceau de joue arrachée. Mais elle était encore trop assommée pour s'en rendre compte. Eleonore Ricord s'approcha de la fenêtre et regarda en bas la Chevrolet de Malko pour se rassurer.

À son cou, pendait le talkie-walkie. La Noire aurait préféré ne pas être seule. Plus les heures passaient, plus le silence devenait pesant... Elle frissonna de froid et d'anxiété. Cette soirée était interminable... Soudain, elle réalisa une chose étrange : il n'y avait plus AUCUN bruit à l'étage.

Comme si l'hôpital Amiri s'était vidé d'un coup, n'était plus qu'un vaisseau fantôme ! Même après les visites, elle avait entendu les allées et venues des infirmières dans le couloir. Toutes Palestiniennes. Elle revint à la porte, inspecta le couloir vide. Les portes des chambres voisines étaient grandes ouvertes, car elles n'étaient pas occupées.

À pas de loup, elle alla jusqu'à la pièce des infirmières. Vide aussi. Le réduit des femmes de ménage : vide... Elle inspecta dix mètres plus loin. À part deux ou trois autres malades, elle était seule à l'étage.

Un bruit la cloua tout à coup sur place. L'ascenseur. Pétrifiée, elle entendit la cabine s'arrêter à l'étage, les grilles coulisser en grinçant.

Le plus vite qu'elle le put, elle regagna la chambre, referma la porte, s'assit dans le noir, le « 357 Magnum » dans la main droite, la

main gauche sur le bouton électrique.

Malko ne quittait pas des yeux la fenêtre de la chambre de Marietta Ferguson. Trois minutes plus tôt, un taxi avait stoppé devant l'hôpital. Son passager, un homme entre deux âges, aux cheveux gris, habillé à l'européenne, était entré et avait disparu dans le hall. Le taxi était toujours là. Ce qui signifiait que la visite serait courte. Cela pouvait n'être qu'un médecin ou un visiteur tardif. Ou un tueur.

À tout hasard, Malko manœuvra pour placer la Chevrolet derrière le taxi. Il hésita, conscient soudain de l'énorme responsabilité qu'il prenait.

Et si le tueur liquidait Marietta Ferguson et Eleonore Ricord... Mais en l'interceptant « avant », il perdait le bénéfice de l'opération...

Eleonore Ricord, le cœur dans la gorge, tendit le bras, visant la porte. Il y avait eu des pas légers dans le couloir. Qui s'étaient arrêtés devant la porte. Il y avait une éternité, lui semblait-il. Tout à coup, elle se retint de crier : le battant avait grincé légèrement... La personne qui se trouvait dans le couloir était en train d'ouvrir, s'efforçant de faire le moins de bruit possible.

Elle distingua un rai plus clair dans la pénombre. Le battant était entrebâillé de quelques centimètres. Le visiteur inconnu inspectait la chambre. Le sang battait dans les tempes d'Eleonore comme un torrent. Elle crut qu'elle allait se mettre à hurler.

Nouveau grincement : le battant s'ouvrait encore. Eleonore devina plus qu'elle ne la vit la silhouette qui venait de se glisser dans la chambre. Le lit ne se trouvait qu'à cinq mètres. Instinctivement, Eleonore Ricord appuya sur le bouton électrique. En une fraction de seconde elle photographia la scène. Un homme pas très jeune, le front dégarni, une moustache grise, de taille moyenne. Dans la main droite, il tenait un bistouri d'acier au reflet bleuâtre.

Ensuite, tout se passa très vite. L'inconnu se retourna brusquement. Une fraction de seconde, Eleonore et lui demeurèrent figés... Puis l'intrus jeta violemment son bistouri en direction de la jeune Noire et battit précipitamment en retraite. Instinctivement, Eleonore appuya sur la détente du « Magnum », au moment où le bistouri la frappait au poignet. La balle s'enfonça dans la cloison, faisant jaillir le plâtre... Marietta, réveillée en sursaut, hurla de terreur. De son œil valide, elle fixa Eleonore d'un air terrifié, essaya de parler. La Noire se précipita pour la rassurer.

— Tout va bien, affirma-t-elle, tout va bien.

Ce n'était pas absolument évident... Eleonore hésita. Mais les ordres de Malko avaient été formels : ne pas bouger de la chambre. Si l'agresseur ne sortait pas de l'hôpital, Eleonore l'identifierait. S'il était venu de l'extérieur, Malko se trouvait en bas avec Richard Green...

Sans lâcher son arme, Eleonore appuya sur le bouton du talkie-walkie, le cœur battant la chamade.

— Il est venu, annonça-t-elle, il est venu.

L'homme à la moustache grise refranchit la porte de verre du Amiri Hospital en marchant rapidement Malko avait entendu la détonation, vu la lumière s'allumer. La voix d'Eleonore Ricord confirma ses présomptions.

— Vous et Marietta êtes OK ? demanda-t-il anxieusement.

— Oui, fit la Noire.

Déjà Malko tapait le numéro de la Cadillac de Richard tout en démarrant derrière le taxi.

— J'ai le contact, annonça-t-il. Un homme seul dans un taxi. Nous partons vers le *Hilton*.

Le taxi filait sur l'avenue déserte, vers l'est. Trois minutes plus tard, il tourna à droite dans Sour Road, passant devant l'ambassade d'Angleterre.

Ils faisaient le tour de Koweit, Sour Road étant parallèle au 1^{er} Ring. Malko se demandait comment cela allait se terminer. Les ronds-points défilaient à toute vitesse. Ils abordèrent Jahra Gâte, le rond-point précédant le *Sheraton*, tournèrent à droite dans Fahd Al Salem, la grande rue commerçante.

Les arcades commerçantes étaient sombres et désertes. La seule lumière venait du commissariat où veillait un policier en noir.

Le taxi remonta à toute vitesse, passa de justesse le feu à l'orange, au croisement de Fahd Al Salem et Hilali Street, et tourna à gauche, allant vers la mer.

Malko stoppa au rouge. Il allait brûler le feu après s'être assuré qu'aucun véhicule ne coupait le croisement quand il vit le taxi arrêté au début de Hilali Street, en face des cinq étages blanc sale de l'Hôtel *Phoenicia*, qui occupait le coin des deux artères.

Le taxi repartit au moment où le feu passait au vert Malko, au moment où il démarrait, vit le tueur s'engouffrer dans une petite porte surmontée d'un néon rouge. Il vint s'arrêter à son tour en face. Le néon annonçait : Night club... Il sortit. La Cadillac de Richard Green vint à son tour se ranger silencieusement le long du trottoir.

— J'ai failli vous perdre, dit l'Américain.

— Il est entré là-dedans, répliqua Malko.

Richard Green regarda la façade de l'hôtel.

— Le *Phoenicia* est le quartier général des Palestiniens de passage, remarqua-t-il. Quant à cette boîte, c'est l'unique de Koweït...

— Attendez ici, dit Malko, je vais aller voir ce qui se passe en bas. Il risque de vous connaître, pas moi.

Il lui décrivit tant bien que mal l'inconnu aperçu furtivement à l'hôpital, puis entra.

Le petit hall était couvert de photos de pulpeuses danseuses orientales. Malko s'engagea dans un escalier étroit menant à un sous-sol d'où venait de la musique.

Il déboucha dans une salle au plafond bas, aux murs rouge sombre, peu éclairée. Un bar se trouvait juste devant l'escalier. Presque toutes les tables étaient vides. À sa gauche il y avait une petite scène, vide aussi. Quatre Japonais achevaient de dîner dans un coin. Malko examina le reste de la salle et son regard fut attiré par un reflet de paillettes dans un coin derrière la scène. L'homme qu'il avait suivi était là, en face d'une jeune Arabe très typée, le visage encadré d'une cascade de cheveux noirs, perchée sur des talons immenses, vêtue en tout et pour tout d'un soutien-gorge pailleté doré et d'une curieuse jupe ultra mini se prolongeant par des franges jusqu'au sol. Sûrement pas une honnête femme.

Un garçon s'approcha de Malko.

— Une table, Sir ? Le spectacle va commencer.

Avant que Malko ait eu le temps de répondre, le tueur revint vers lui, le frôla avec indifférence et s'assit sur un des tabourets du bar... C'était un homme d'une cinquantaine d'années avec une petite moustache grise, un visage banal qui pouvait être européen.

— Je crois que je vais rester, dit Malko au garçon ravi.

Il n'y avait pas plus de quinze clients dans la salle.

Tous étrangers. Malko choisit une table en face de la scène, d'où il pouvait également surveiller la porte, et commanda un double Perrier. Seule folie autorisée par la loi.

Le roulement de tambourins s'arrêta net. Les Japonais avaient posé leurs fourchettes. Depuis cinq minutes, les trois musiciens jouaient en sourdine, installés dans un coin de la scène.

— Miss Amina, from Cairo, annonça d'une voix gutturale un des musiciens.

Nouveau roulement de tambourins.

Et d'un bond, la fille arriva sur scène. Superbe. Malko la détailla tandis qu'elle commençait à onduler sur place, juste en face de lui.

Bien que son visage rond aux grands yeux noirs en amande et à la large bouche presque trop grande soit très jeune, elle avait un corps de femme ; ses seins débordaient des paillettes, les hanches lourdes se

détachaient d'une taille incroyablement mince. À travers les franges de la jupe, on devinait des cuisses charnues et fuselées.

Elle était pieds nus. C'était la fille que Malko avait vue un quart d'heure plus tôt avec le tueur.

Elle commença à évoluer, dans un déhanchement endiablé et syncopé, au rythme des tambourins. Se rapprochant peu à peu de Malko. Si près qu'il put sentir le parfum bon marché dont elle avait dû s'arroser. Maintenant le ventre rond ondulait à quelques centimètres de son visage, volontairement provocant.

Elle ondulait sur place, offrant puis dérochant sa croupe, faisant tourner ses hanches, un sourire mécanique sur ses traits figés, symbole de plaisir venu du fond des temps. Les Japonais contemplaient d'un œil torve cette superbe femme inaccessible...

Malko tourna machinalement la tête vers le bar, pour vérifier que l'inconnu était toujours là. Juste au moment où la pulpeuse Amina mimait un orgasme endiablé à dix centimètres de son visage.

Le regard du tueur croisa le sien et un bref éclair de surprise le traversa. Malko comprit instantanément qu'il avait commis une erreur : il fallait une raison sérieuse pour qu'il préfère regarder un inconnu au bar plutôt que les évolutions d'Amina. Furieux, il revint aux paillettes qui tressautaient toujours devant lui. Amina virevolta et partit s'attaquer aux Japonais qui l'accueillirent avec des rires niais et gênés.

Elle tourbillonna un peu plus loin, fit face de nouveau à Malko puis, sans s'arrêter de danser, adressa un petit geste amical et un vrai sourire à quelqu'un derrière son dos.

Il se retourna. Juste à temps pour voir le tueur s'engouffrer dans l'escalier. Laissant son verre plein sur le bar, Malko en renversa presque sa table ! Mais un des garçons surgit devant lui, obséquieux et quand même ferme.

— Vous avez oublié de régler, Sir.

Malko lui colla dans la main un billet de cinq dinars et se rua dans l'escalier. Le tueur avait disparu. Heureusement que Richard Green était dehors. Malko émergea sur l'avenue Al Hilali, aperçut la Cadillac garée en face, traversa en courant :

— Vous n'avez vu personne sortir ?

Richard Green secoua la tête, surpris :

— Non, et je n'ai pas quitté cette putain de porte des yeux depuis que vous êtes entré.

— Himmel herr Gott ! fit Malko entre ses dents.

Et pourtant il jurait rarement.

Il retraversa en courant. Le tueur ne s'était pourtant pas volatilisé ! Il inspecta le petit hall tapissé de photos et aperçut soudain un escalier étroit, dissimulé derrière une tenture, qui montait.

Il s'y engagea, arriva à un couloir sombre, traversa une salle à manger déserte, aboutit soudain dans une galerie surplombant une salle brillamment éclairée. Il se pencha et vit un hall d'hôtel avec un desk. Celui du *Phoenicia*, dont l'entrée donnait sur Fahd Al Salem Street, alors que la boîte s'ouvrait sur Al Hilali...

Il contourna la galerie, descendit par un autre escalier jusqu'au hall où un veilleur de nuit le fixa d'un air soupçonneux. Malko s'approcha :

— Avez-vous vu passer un monsieur avec une moustache il y a quelques minutes ?

L'autre secoua la tête :

— No, Sir. Je n'ai vu personne.

Puis il se désintéressa de Malko et se rassit. Malko sortit, contourna les arcades et rejoignit la Cadillac.

Ivre de rage, tous ces risques pour rien... Parce qu'il avait commis une erreur de psychologie.

— Alors ? demanda Richard Green.

Malko lui expliqua ce qui s'était passé.

— Attendez encore un peu, dit-il, je vais redescendre. J'ai une idée.

Quand Malko arriva dans la petite salle basse, l'orchestre et Amina avaient disparu, et les Japonais payaient leur addition. Des haut-parleurs vomissaient de la musique pop sur la salle désertée.

Le garçon à qui il avait donné cinq dinars s'approcha de lui, hésitant.

— Vous voulez votre monnaie, Sir ?

— Le spectacle est fini ?

Le garçon secoua la tête, désolé.

— Oui, Monsieur. Miss Amina est partie. Dans trois jours maintenant...

Il tendit sans enthousiasme trois dinars à Malko. Les Japonais passèrent près d'eux, échangeant d'une voix aiguë des plaisanteries sur les fesses de la danseuse.

Malko remonta à la surface. Déprimé. Il ne retrouverait pas facilement une occasion comme celle-là. Maintenant les autres allaient se méfier. Car où allait-il retrouver l'homme qui avait tenté de tuer Marietta ?

La seule piste était la pulpeuse Amina.

Malko souhaita de tout cœur que le tueur ne soit pas seulement un bon client amateur de danse orientale...

CHAPITRE VI

— Le sheikh Sharjah veut vous voir, annonça Richard Green.

— C'est pour cela que vous m'avez sorti du lit ! protesta Malko. À sept heures du matin.

L'Américain fit la grimace en avalant une petite pilule rose.

— Saloperie, grommela-t-il.

— Vous vous droguez ? demanda Malko.

— ... truc pour maigrir, fit Richard Green. Je suis déjà à deux cent quarante-cinq livres, je voudrais m'arrêter là avant d'éclater. Mais dès que j'ai des soucis, je grossis. Alors, en ce moment... Le seul pays qui me va, c'est le Japon. J'ai perdu quarante-cinq livres en six mois, en ne bouffant que du poisson et du riz...

— Sharjah vous a dit pourquoi il veut nous voir, demanda Malko. Il a du nouveau ?

Richard Green soupira, son front bas plissé de rides.

— Je ne crois pas. Il veut nous montrer où le Secrétaire d'État va résider, et décider des mesures de précaution à prendre. On va lui parler du type d'hier soir... Sans lui, on ne le retrouvera jamais...

— Avec lui non plus, coupa Malko. À propos, Eleonore Ricord veille toujours sur Marietta ? Bien que les autres se soient sûrement aperçus qu'on leur avait tendu un piège. Nous allons sûrement entendre parler de la belle Winnie.

— Sharjah s'en est occupé, dit Green. Je ne pouvais pas laisser Eleonore indéfiniment à l'hôpital... Surtout après le trou qu'elle a fait dans le mur avec le Magnum...

Malko se leva.

— Allons rassurer Marietta Ferguson. Nous lui devons bien cela.

Richard Green fronça les sourcils.

— Maintenant ?

— Maintenant. Sharjah attendra.

Avant de sortir, Richard Green ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au calendrier. Il restait quinze jours avant l'arrivée de Henry Kissinger.

Deux policiers en casque rond et ciré noir étaient affalés sur des

tabourets, dans le couloir, en face de la chambre de Marietta. Sans armes... Ils ne bougèrent même pas quand Malko et Richard Green ouvrirent la porte.

Malko s'arrêta net Winnie Zaki était assise sur une chaise à côté du lit, penchée tendrement sur la call-girl ! Elle se retourna, aperçut les deux hommes. Un éclair de fureur passa dans ses beaux yeux sombres, vite effacé par un sourire mondain.

— J'avais promis à Miss Ricord de passer voir Miss Ferguson. Malheureusement, je n'ai pu venir avant. Puisque vous avez pu obtenir la permission de la voir, je vais m'en aller.

Elle se leva. Une robe de soie imprimée moulait son corps épanoui et élancé. Mais ses yeux étaient froids comme de la glace lorsque Malko s'inclina sur sa main pour la baiser... Elle sortit de la chambre après un bref signe de tête, raide comme la justice. Malko la laissa refermer la porte, la regarda pensivement sortir, puis s'approcha de Marietta Ferguson. La jeune femme semblait avoir toute sa connaissance. Les bandages couvraient tout son visage, ne laissant apparaître que l'œil gauche. Il s'assit sur la chaise encore chaude de Winnie.

— Vous allez mieux ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Un peu. Je voudrais bien rentrer chez moi.

— Ce n'est plus qu'une question de jours, assura-t-il avec un sourire encourageant. J'espère que la visite de Mme Zaki vous a fait plaisir...

— Je ne comprends pas pourquoi elle est venue, avoua Marietta. Je ne la connais pas. Mais c'est gentil... Elle est très curieuse, elle m'a posé des tas de questions auxquelles je n'ai rien compris.

Les yeux dorés de Malko pétillèrent :

— Tiens. Quoi, par exemple ?

Marietta toucha légèrement le bandage de sa joue avant de répondre. Sous le tissu léger de la chemise de nuit, on voyait pointer sa poitrine pleine et haute, avec de larges aréoles. C'était une belle plante, avec un corps lourd et sain...

— Elle m'a demandé depuis combien de temps je connais le prince Saïd. Ce que je savais de ses activités politiques, s'il m'avait parlé des gens qui en voulaient à sa vie.

— J'ai dû la choquer, car je lui ai dit qu'il ne me parlait même pas quand nous faisions l'amour ! J'étais un bel objet pour lui. Un point, c'est tout. Qu'il essayait d'amortir au maximum...

Brusquement, des larmes jaillirent de son œil découvert par le bandage, et elle gémit :

— Maintenant, je... suis défigurée ! Je ne...

Malko l'interrompit gentiment :

— Dans quelques semaines, vous serez aussi belle qu'avant, affirma-t-il. Le sheikh Sharjah vous fait dire que le Koweït prend à sa charge tous les frais chirurgicaux occasionnés par votre blessure. Même le traitement en Europe. Pour que vous ne gardiez pas un trop mauvais souvenir de son pays.

Cela sembla consoler un peu la call-girl qui sécha ses larmes en reniflant.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Qui est le sheikh Sharjah ? Que s'est-il passé hier soir. J'ai été réveillée par un coup de feu. J'ai peur.

— Vous n'avez plus rien à craindre. Vous avez été mêlée par hasard à une histoire très dangereuse. Mais c'est fini. Je reviendrai vous voir.

Il se leva, se pencha sur le lit pour lui baiser la main, sortit, suivi de Richard Green qui semblait énorme dans la petite chambre. Dès qu'ils furent dans le couloir, l'Américain remarqua :

— Je crois que ce n'est plus la peine de la faire garder...

— Effectivement, dit Malko. Je suppose que si Marietta avait révélé quelque chose à Winnie, elle l'aurait liquidée elle-même ou ordonné une tentative. Maintenant, elle ne craint plus rien. Il faudra dire à Sharjah de retirer ses hommes.

— À propos de Sharjah, dit l'Américain, il doit nous attendre depuis une heure... au Palais de la Paix ?

— C'est l'O.N.U. locale ?

Richard Green daigna sourire.

— Non, Juste un grand truc qu'ils ont construit à coup de marbre et d'or pour les visiteurs de choix.

Le visage rond et noiraud du sheikh Abu Sharjah s'éclaira en voyant Malko et Richard Green. Appuyé à sa Buick garée dans le jardin du Palais de la Paix, il fumait une de ses éternelles cigarettes.

— J'étais inquiet, dit-il. Je pensais qu'il vous était arrivé quelque chose.

Les Koweïtis sont ponctuels comme des Zurichois.

Le Palais de la Paix, érigé au milieu d'un superbe jardin, ressemblait à une mosquée avec son énorme dôme circulaire et ses ouvertures en ogive... L'autre face donnait sur le golfe Persique.

— D'habitude, expliqua le sheikh Sharjah, nous ne logeons que les chefs d'État dans ce bâtiment, mais mon oncle l'émir a tenu à ce que Mr. Kissinger y couche, étant donné sa grande renommée.

Si Nixon apprenait cela, se dit Malko, cela le ferait grincer des dents. Ils pénétrèrent dans un hall circulaire qui avait l'intimité d'une

cathédrale gothique, dont l'autel aurait été remplacé par d'immenses jets d'eau. Le lustre qui se balançait au-dessus de leurs têtes aurait suffi pour éclairer une ville moyenne...

— C'est la pièce pour méditer, commenta Abu Sharjah.

Un vrai appel à la mégalomanie. Un chef d'État ne pouvait avoir que des rêves grandioses... Cela ruisselait de marbre, de mosaïques, de marqueterie. On devinait encore la patte d'architectes égyptiens obsédés par les pyramides. Tout autour du hall gigantesque s'ouvraient des salons hideusement meublés, tous semblables...

— Allons voir les chambres, proposa le sheikh.

Ils montèrent un escalier monumental, traversèrent d'interminables couloirs et arrivèrent dans ce qui sembla à Malko être un court de tennis tendu de velours rouge...

— Ce sera la chambre de Mr. Kissinger, annonça modestement le sheikh. Nous venons de la refaire après le passage du président pakistanais.

Malko s'approcha des fenêtres : elles donnaient sur le golfe Persique. Aucun vis-à-vis.

De ce côté-là, au moins, Henry Kissinger serait tranquille. Déjà Sharjah l'entraînait vers ce qui lui parut être la réplique des Thermes de Caracalla. Une immensité de marbre et d'or où il y avait même peut-être de l'eau...

— Vous croyez que cela plaira au Secrétaire d'État ? demanda anxieusement le sheikh.

— Sûrement, si vous ajoutez quelques esclaves nubiles ou circassiennes, fit Malko. Sinon le Secrétaire d'État risque de se sentir un peu seul...

— À côté, il y a la chambre de Mme Kissinger, continua le sheikh.

— Mme Kissinger ne fait pas partie du voyage, coupa Richard Green.

— Ah !

Le sheikh Sharjah était visiblement déçu. Malko se hâta de le rassurer.

— Le Secrétaire d'État voyage d'habitude avec son harem, expliqua-t-il. C'est la raison pour laquelle il ne se déplace qu'en Boeing « 707 »...

Abu Sharjah ne mit que trois secondes à éclater de rire. Il poussa Malko du coude.

— Je m'occuperai de cela... Le Secrétaire d'État sera bien traité...

Richard Green prit l'air choqué et se caressa la barbe.

Il se demandait vraiment ce qu'ils faisaient là. Le seul endroit où il aurait aimé voir Henry Kissinger coucher était une chambre forte dont il aurait eu la clef...

— Le Secrétaire d'État sera sûrement heureux d'être l'hôte du

Palais de la Paix, dit-il, à condition de ne pas servir de cible aux Palestiniens.

Sharjah le fixa de ses bons gros yeux proéminents.

— M. Green m'a dit que vous aviez laissé échapper l'agresseur de Miss Marietta. C'est regrettable. Cela va être très difficile d'agir, dit-il avec réticence. Même si nous sommes persuadés que Winnie Zaki a averti ce tueur. Abdul Zaki est très puissant. Notre oncle l'émir lui fait l'honneur d'écouter ses conseils parfois.

Richard Green murmura une obscénité à propos de l'émir que Sharjah s'appliqua à ne pas entendre. Voyant l'air soucieux de l'Américain, il le prit par le bras, protecteur et rassurant :

— Ne craignez rien. Je réponds de la sécurité du Secrétaire d'État. Même si vous n'identifiez pas les terroristes...

— Pourriez-vous au moins surveiller Abdul Zaki ? demanda Richard Green.

Sharjah eut un geste fataliste.

— Bien sûr ! Mais c'est délicat. Et il doit se méfier.

Son visage s'éclaira brusquement.

— Je donne demain une petite fête dans mon bungalow de la zone neutre, dit-il. Voulez-vous être mes hôtes ?

Richard Green ne dissimulait pas son agacement.

— Ce serait avec plaisir, Excellence, dit-il, mais je suis au régime...

Le sheikh se tourna vers Malko, vexé. En bon Bédouin, il ne comprenait pas qu'on puisse refuser un banquet.

— Et vous, vous n'avez pas de régime ?

Malko sourit :

— Non. Je viendrai avec plaisir... (Il hésita.) Si j'osais, je vous demanderais bien une faveur.

Sharjah écarta ses petites mains boudinées en un geste signifiant sa bonne volonté.

— Tout ce que vous souhaitez !

— Hier soir, j'ai vu une fantastique danseuse orientale au night-club du *Phoenicia*, une certaine Amina. Ne pourriez-vous la faire venir ?

Le sheikh Sharjah s'étrangla de joie.

— Rien de plus facile ! Je vais téléphoner tout de suite...

Il s'engouffra dans la Buick et se mit à taper frénétiquement les touches de son téléphone... Puis il eut une courte conversation en arabe, raccrocha et fit face à Malko, de la joie plein ses gros yeux.

— C'est arrangé ! Je vous enverrai une voiture demain matin à neuf heures au *Sheraton*. Nous nous baignerons. J'ai une piscine chauffée.

Il remonta dans la Buick, tout guilleret, démarra en trombe et

disparut. Richard Green frottait sa barbe d'un air furieux.

— Si seulement il mettait un peu d'enthousiasme à nous aider ! fit-il. Vous savez ce que c'est sa « petite fête » ? Il se marie, comme tous les jeudis !

— Pardon ? fit Malko croyant avoir mal entendu.

— Il se marie, répéta Richard Green. Cette vieille fripouille adore la chair fraîche. Vous savez que les musulmans ont droit à quatre femmes...

— Sharjah en a une vraie. Et presque chaque jeudi, il en épouse une autre dont il divorce le samedi, en lui faisant un somptueux cadeau...

— Ce sont des Égyptiennes, des Yéménites ou des Saoudiennes, ravies d'avoir été remarquées par un personnage aussi puissant. Et lui passe un bon week-end...

— En tout cas, ce week-end risque d'être intéressant pour nous.

— J'espère que vous tirerez quelque chose de cette fille, dit avec scepticisme Richard Green.

— Vous avez une autre piste ? demanda doucement Malko.

— O.K., soupira Richard Green. Passez un bon vendredi. Moi, je vais essayer de ne pas trop manger.

Malko se pencha vers Eleonore Ricord.

— Voulez-vous m'accompagner chez le sheikh ? C'est un peu triste d'y aller seul.

La vice-consul sourit, sans répondre. À quelques mètres d'eux, son amant, enveloppé dans une superbe dichdacha, jouait du tambourin, le regard dans le vague. Il les avait invités tous les deux pour une soirée calme chez lui. Malko n'ayant rien d'autre à faire, avait accepté.

— Si je peux me libérer, je viendrai, répondit Eleonore Ricord. Vous en avez parlé à Richard Green ?

— Cela fait partie de notre enquête, insista Malko.

Le sourire de la Noire s'accrut.

— Je n'en doute pas, dit-elle.

Malko se leva. Cette soirée triangulaire était un peu frustrante. Il savait que dans quelques minutes, dès qu'il serait parti, Eleonore allait faire l'amour avec Mahmoud, probablement sur les coussins où ils se trouvaient en ce moment.

Koweït recelait peu de ressources féminines pour l'étranger de passage. Les Koweïtiennes étant invisibles, et les étrangères toutes jalousement gardées par leurs amants respectifs...

Eleonore le raccompagna, lui donna une poignée de mains très protocolaire.

— Peut-être à demain.

Dehors, l'antenne gigantesque de l'excentrique Iranien s'élevait vers le ciel étoilé. Koweït était calme. Pourtant quelque part dans cette ville éparpillée, des terroristes se préparaient à assassiner Henry Kissinger.

Malko se demanda quelle idée saugrenue avait poussé l'émir à inviter le Secrétaire d'État américain. Sans lui, il serait dans la neige à Liezen avec Alexandra. Il repensa à Winnie Zaki. Comment pouvait-elle vivre dans un pays où la femme se situait socialement entre le chameau et le chien, avec sa fierté ?

Les femmes étaient décidément illogiques.

— Venez ! cria Abu Sharjah à Malko et Eleonore.

Un verre de whisky à la main, son corps rondelet débordant d'un maillot de laine noir, le sheikh Sharjah gambadait dans sa piscine à 35°, une fille à chaque bras : sa nouvelle « femme », une brune maigre avec un bikini de faux léopard, et sa sœur, presque aussi grassouillette que le sheikh, boudinée dans un maillot une pièce dorée d'où débordaient ses formes généreuses.

La piscine était creusée dans un patio, face au golfe Persique, qui s'ouvrait directement sur une plage déserte. Les invités étaient essaimés autour du patio sur des dizaines de coussins, de tapis et de tables basses.

Une demi-douzaine de mâles et de femelles, dont une vieille maquerelle libanaise organisatrice du « mariage ». Depuis des années, elle s'occupait avec succès de l'exportation de vierges et de petits garçons chez les sheikhs du golfe Persique. Sa fille de seize ans l'accompagnait. Le sheikh la taquinait sans arrêt. Une belle fille mince et grande aux yeux de gazelle, au corps délié et sensuel, qui, paraît-il, était vierge. Plus, les deux inévitables Yéménites et leurs cimenteries, accroupis dans un coin, absents, dans un autre monde. Ce que le sheikh Sharjah appelait une « cabane » avait dû vider une carrière de marbre.

Malko admira le corps d'Eleonore. La Noire était superbe, avec des reins cambrés, une poitrine petite et haute, des cuisses longues fuselées, des épaules larges, le ventre plat... Les yeux fermés, elle somnolait, à l'ombre bien entendu, pour ne pas bronzer.

Depuis qu'ils étaient là, ils n'arrêtaient pas de boire. Le sheikh était dans l'état où Malko l'avait connu. À croire qu'il ne pourrait honorer sa nuit de noces.

La danseuse du ventre n'était pas encore arrivée. Un énorme buffet se dressait dans le patio, avec un mouton entier, des pyramides de fruits et une dizaine de bouteilles d'alcool.

— Vous devriez chanter, dit Malko à Eleonore, je suis certain que cela ravirait le sheikh.

— Il n'a vraiment pas besoin de moi, fit la Noire d'un ton pincé.

Abu Sharjah émergeait de la piscine, tirant les deux filles. Pour rire, il arracha le soutien-gorge en léopard de sa « femme » qui se mit à pousser des cris aigus, en se cachant la poitrine. Aussitôt, la vieille maquerelle mit une minicassette de chants du Golfe et commença à frapper dans ses moins. Le sheikh excita la fille d'une voix gutturale.

Elle éclata de rire, puis commença à onduler sur place, en une danse du ventre approximative et franchement obscène. Ravi, le sheikh s'effondra sur les coussins dans un coin du patio, attirant contre lui sa plantureuse belle-sœur. Peut-être jalouse, sa « femme » vint s'effondrer à côté d'eux. Gamin, le sheikh fit glisser le maillot doré, libérant deux seins énormes. Ce qui s'appelle l'esprit de famille...

Comme elles se serraient l'une contre l'autre pour se dissimuler à ses regards, il prit une bouteille de Moët et Chandon, fit sauter le bouchon et arrosa de Champagne sa femme et sa belle-sœur !

— C'est froid ! hurla l'Égyptienne maigre.

— Réchauffez-vous en vous léchant, proposa Abu Sharjah, l'œil brillant.

Eleonore Ricord observait la scène, horrifiée.

— Elles n'ont pas beaucoup de pudeur.

— Je pense que cela tient à leur métier, fit Malko plein de diplomatie.

Sans préciser de quel métier il s'agissait. Les deux Égyptiennes s'étaient effondrées sur les coussins et s'amusaient à lécher mutuellement leurs épaules imbibées de Champagne... Très vite, elles ne se bornèrent pas là.

Complètement saoules, elles ne se préoccupaient aucunement des autres invitées, occupées à se donner mutuellement du plaisir. Le sheikh, ses bons gros yeux hors de la tête, les arrosait de temps en temps, comme un rôti à la cuisson. Soudain, il les sépara et attira sa légitime épouse dans un creux de coussins. La sœur ne lâcha pas prise et les trois corps se mêlèrent en une sorte de nœud obscène et surréaliste...

Malko et Eleonore détournèrent pudiquement les yeux.

Tout à coup, il y eut un bruit de voiture à l'extérieur et les deux Yéménites se levèrent d'un bloc. L'un d'eux, une mitrailleuse plaquée or en bandoulière, alla à la porte du patio.

Il revint, toujours impassible, et alla se pencher sur son maître, sans paraître remarquer ses activités. Aussitôt, le sheikh Sharjah se redressa sur un coude et cria :

— Voilà Amina : La Perle du Caire.

Un petit groupe apparut à la porte. Amina, en tailleur à la jupe super-mini, avec des bas noirs, et de hauts talons. Derrière elle, les

trois musiciens du night-club. Elle était presque aussi maquillée que le jour où Malko l'avait vue... Elle promena un regard effaré sur les corps vautrés un peu partout.

Le plus âgé des musiciens vint se casser en courbettes devant le sheikh, l'assurant de son dévouement total et éternel. Abu Sharjah héla Malko.

— C'est bien d'elle qu'il s'agit ?

— Absolument !

Toutes les dents d'or du sheikh étaient dehors. Le bain, l'alcool et son mariage contribuaient à sa bonne humeur.

— Elle va danser pour vous, dit-il. Ensuite, elle vous offrira sa compagnie.

C'étaient les Mille et une Nuits !

La danseuse disparut dans la maison. Les musiciens s'installèrent dans un coin du patio, avec un regard dégoûté pour les bouteilles d'alcool. Ils devaient pourtant avoir l'habitude... L'épouse et la belle-sœur, à nouveau décentes, servaient de coussins au sheikh qui continuait à s'imbiber de scotch. Des serveurs passaient sans cesse, avec du thé à la menthe, du café à la cardamome, des boulettes de viande aromatisées. Malko sourit tout seul. Si les comptables de la C.I.A. pouvaient le voir.

Il y eut un roulement de tambourin.

Et Amina apparut.

Superbe... Elle avait troqué ses vêtements européens pour une jupe de mousseline accrochée très bas sur les hanches. Les chevilles disparaissaient sous de lourds bracelets d'argent. Ses mains n'étaient plus que bagues. De toutes les couleurs.

Sa taille était incroyablement fine. En haut, elle ne portait qu'un soutien-gorge pailleté, très décolleté, en tissu transparent brodé d'or.

Ses cheveux coulaient sur ses épaules, accentuant son air jeune, fragile et sauvage. Le chef des musiciens poussa un cri rauque, frappa dans ses mains, le joueur de tambourin s'emballa.

Amina baissa la tête, gonfla sa poitrine, réunit les mains au-dessus de sa tête et commença à danser. Elle accomplit d'abord le tour de la piscine à petits pas, ondulant, s'arrêtant devant chaque spectateur, puis arriva devant Malko et Eleonore. Elle marqua un temps d'arrêt adressa à Malko un sourire éblouissant et froid puis reprit son exhibition sur un rythme beaucoup plus lent, presque à contretemps de la musique.

Virevoltant se reculant creusant le ventre, faisant onduler vertigineusement son bassin, ou restant presque immobile, avec des contractions du pubis parfaitement explicites.

Malko en était gêné. Il eut un coup d'œil en coin pour Eleonore Ricord. La Noire dégoûlait de réprobation. Son regard traversait

Amina comme si elle n'existait pas. Il eut envie de s'amuser et se pencha à son oreille :

— Elle est superbe, n'est-ce pas ?

— Vous aimez les putains ! répliqua la vice-consul d'une voix cinglante.

À geler une banquise...

Ouvrtement, elle s'écarta de lui. Aussitôt, Amina s'approcha encore, dansant à quelques centimètres de Malko. Les musiciens se levèrent et vinrent se placer derrière lui, l'assourdissant de tambourins.

C'était une danse à la fois extraordinairement sensuelle et chaste. Chaque fois que Malko avait l'impression qu'elle allait mimer l'amour jusqu'au bout ou se laisser tomber à ses côtés, Amina s'écartait brusquement et repartait sur un autre enchaînement de figures... Et Malko pouvait se prendre pour le khalife de Bagdad, trois siècles plus tôt.

Eleonore Ricord se leva, soudain, murmurant que la musique l'assourdissait, pour aller s'installer à l'autre bout du patio. Malko avait beaucoup de mal à garder à l'esprit les vraies raisons de sa présence avec cette fille superbe, à moitié nue, qui s'amusait à le provoquer.

La musique s'arrêta aussi brutalement qu'elle avait commencé. Il y eut des cris de joie, des exclamations. Le sheikh Sharjah applaudit bruyamment.

D'un geste naturel, Amina vint s'asseoir sur les coussins à côté de Malko, hiératique et lointaine, arrangeant soigneusement les plis de sa jupe. Avec un sourire mécanique, elle accepta un verre de « Seven-up ». Sa lourde poitrine palpitait encore de son effort et sa peau était couverte de fines gouttelettes de transpiration.

— Vous avez merveilleusement bien dansé, Amina, dit Malko en anglais.

La danseuse inclina silencieusement la tête. Les musiciens avaient recommencé à jouer en sourdine. Le patio était beaucoup plus sombre.

Silencieuse et immobile, Amina contemplait l'eau de la piscine de ses immenses yeux sombres en amande.

Malko ne savait pas très bien par quel bout la prendre. Il fit sourire ses yeux dorés et dit :

— Je vous ai vue l'autre soir au *Phoenicia* et je tenais absolument à vous revoir.

Pas de réponse. Elle le fixait, avec une amorce de sourire sur sa belle bouche. Et une ombre de mépris, aussi. Il l'attira sur les coussins, lui passant un bras autour des épaules. Elle se laissa aller passivement, sans résistance.

Il sentait son corps raide contre le sien. C'était clair. Le sheikh

avait donné des ordres pour qu'elle honore Malko, et elle l'honorerait. Abu Sharjah était trop puissant pour qu'une danseuse de night-club puisse refuser une faveur aussi banale. Mais, ce n'était pas ce que Malko était venu chercher. Il se redressa.

— Vous ne parlez pas du tout anglais ? demanda-t-il, en détachant bien ses mots.

Elle secoua négativement la tête. Toujours sans un mot. Cela devenait agaçant Malko se leva et la prit par la main. De nouveau, elle se laissa faire docilement, allant d'elle-même vers l'intérieur de la maison. S'attendant visiblement à être consommée sur-le-champ. Sans même avoir littéralement échangé un mot.

Fermement, Malko dévia la danseuse vers le sheikh Sharjah et s'arrêta devant lui.

— J'ai des problèmes, annonça-t-il.

Abu Sharjah se redressa et apostropha violemment la fille en arabe. Malko se hâta de dissiper le malentendu. D'ici à ce qu'il lui coupe une main...

— Non, non, ce n'est pas cela, dit-il. Mais je n'arrive pas échanger un mot avec elle. Pouvez-vous servir d'interprète ?

Le sheikh n'eut pas le temps de répondre. S'apercevant de la discussion, le chef des musiciens était accouru. Après une courbette à ras de terre, il murmura quelque chose à l'oreille du sheikh. Ce dernier fixa alternativement la danseuse et Malko, avec un air d'intense satisfaction, puis il éclata d'un rire énorme. Pleurant de joie, il éructa.

— Je ne peux pas vous aider ! Elle est sourde-muette !

CHAPITRE VII

Sourde-muette ! Malko crut à une plaisanterie. Il observa Amina : il y avait des larmes dans ses immenses yeux noirs. Le sheikh Abu Sharjah s'arrêta de rire brusquement, gêné. Puis son regard s'éclaira de nouveau et il dit à Malko :

— Cela ne fait rien. Elle est d'accord.

Malko sourit poliment. Le mépris muet et résigné qu'il lisait dans les yeux du vieux musicien le mettait mal à l'aise.

— Je suis très touché de l'attrait que j'exerce sur elle, dit-il avec diplomatie, mais je ne pense pas que j'en profiterai.

Abu Sharjah fronça les sourcils, peu accessible à ces finesses.

— Elle ne vous plaît pas ?

— Elle me plaît beaucoup, affirma Malko.

Les dents en or brillèrent, comme de petits lingots inégaux.

— Alors il n'y a plus aucun problème.

Comme pour balayer les dernières hésitations de son hôte, il prit Amina par le bras et l'entraîna à l'intérieur de la maison. Malko comprit qu'il allait se faire un ennemi mortel d'Abu Sharjah s'il refusait son « présent ». Il entra à son tour. Le Koweiti avait ouvert la porte d'un petit salon encombré de coussins et de divans très bas. Amina attendait, debout au milieu de la pièce.

— Vous serez très bien ici, dit Abu Sharjah avec un clin d'œil égrillard.

Il avait déjà refermé la porte. Malko se retourna. Amina avait fait sauter son soutien-gorge, libérant deux seins incroyablement fermes pour leur volume. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle fixait sur Malko un regard totalement inexpressif. Il s'approcha pour lui dire de ne pas se déshabiller et réalisa tout à coup qu'il n'avait aucun moyen de communiquer avec elle !

Mécaniquement, elle continuait son strip-tease résigné : la jupe, puis le slip doré. Puis, nue à l'exception de ses bracelets, de ses colliers, méprisante et consentante, elle s'allongea sur le divan bas, la tête légèrement tournée vers le mur, une main dans le vide, les jambes ouvertes.

Malko hésita, ne sachant que faire. Il ramassa sa jupe et la lui tendit. Elle secoua la tête sans la prendre. Puis elle lui prit la main et tenta de le faire venir sur le lit. Malko comprit que ses efforts seraient

vains. Elle avait peur de déplaire au sheikh.

C'était une situation démente ! Et sans issue. Découragé, Malko se laissa attirer sur le divan. Aussitôt Amina commença à le déshabiller avec le détachement d'une infirmière major. Elle parut d'abord surprise par son absence visible d'intérêt. Mais aussitôt, elle commença à le caresser d'un mouvement lent régulier et inéluctable. Comme un robot tiède et bien programmé. Elle avait les yeux ouverts, sans expression.

C'était terrifiant. Mais, à la fin efficace... Lorsqu'elle jugea le résultat satisfaisant, elle l'attira sur elle, creusa les reins, le guida.

Ce fut l'orgasme le plus triste que Malko eut jamais expérimenté. Les traits d'Amina étaient de marbre. Son sexe sec et resserré. Quand Malko explosa en elle, mourant de honte, elle détourna la tête. Puis aussitôt, elle glissa sous lui comme une anguille, se releva. En quelques secondes, elle fut rhabillée. Malko en fit autant. Puis ils sortirent et regagnèrent le patio.

Eleonore Ricord fumait sur des coussins, à l'écart. Le sheikh somnolait entre les deux Égyptiennes. L'orchestre continuait à jouer en sourdine. Amina eut un sourire mécanique pour Malko et se dirigea vers les musiciens. Il rejoignit la vice-consul qui lui jeta un regard à geler un iceberg.

— C'était assez exotique à votre goût ? attaqua-t-elle d'un ton acerbe. Vous êtes le genre de types qui draguent à Harlem les petites filles de quinze ans. C'est abject !

Malko réprima une furieuse envie de lui donner une fessée. Les apparences étaient contre lui.

— Je peux vous jurer que je n'ai pris aucun plaisir à ce que j'ai fait, dit-il. Je ne suis pas au Koweït pour faire des galipettes avec des danseuses du ventre.

Eleonore Ricord eut un ricanement outré.

— C'est une étude sociologique, peut-être ?

— Non, c'est ma seule piste, répliqua Malko furieux.

Rapidement, il expliqua à la Noire pourquoi il avait demandé à ce que Sharjah invite Amina. Mois Eleonore ne désarma pas.

— Pourquoi ne pas demander son aide ?

— Je n'ai pas envie qu'il la torture, dit Malko. Sharjah est un allié charmant, mais un peu trop porté sur la cruauté.

L'image de Jafar attaché derrière la Buick le hantait.

Brusquement, il réalisa que l'orchestre s'était arrêté de jouer. Ils pliaient bagages... Malko abandonna aussitôt la Noire et fonda sur le sheikh qui ouvrit un œil vitreux.

— Je voudrais pouvoir revoir cette fille, dit Malko. Connaître son adresse.

Sharjah s'extirpa de ses coussins, une lueur polissonne et ravie

dans ses gros yeux.

— Elle a été gentille ?

— Très gentille, affirma Malko.

Si elle avait pu lui arracher les yeux avec ses ongles et les gober ensuite comme des œufs de pigeons, elle l'aurait sûrement fait avec plaisir...

— Je m'en occupe, dit le sheikh, s'extirpant de ses Égyptiennes.

Il fonda sur les musiciens, discuta plusieurs minutes. Finalement, de mauvaise grâce, le vieux musicien griffonna sur un bout de papier quelque chose en arabe. Sharjah ajouta dessous la traduction en anglais, et revint tendre le bout de papier à Malko.

— C'est à Sulimiya, expliqua-t-il. Dans Bagdad Street. Elle sera toujours heureuse de vous voir.

À voir l'expression d'Amina, ce n'était pas évident.

Les musiciens s'éclipsèrent, Amina en tête, après les courbettes à ras de terre. Ayant conscience d'avoir rempli ses devoirs d'hôte, le sheikh retourna à la consommation de son mariage hebdomadaire. Malko alla récupérer Eleonore.

— Je vais avoir besoin de vous, annonça-t-il.

Elle eut un sourire acerbe, toutes griffes dehors :

— Une Arabe, ça ne vous suffit pas ? Vous voulez une Nègresse en prime ?

— Non, dit Malko. Je veux que vous me trouviez quelqu'un qui connaisse le langage des sourds-muets !

Le chauffeur de la Chevrolet essaya de lire le numéro totalement effacé sur la façade lépreuse du vieil immeuble. Sulimiya n'était peuplé que d'immigrants, vivant chichement, loin des somptueuses maisons des Koweïtis.

— C'est là, dit-il.

Bagdad Street évoquait plus le bidonville que les Mille et une Nuits. Les trottoirs étaient encombrés de détrit, les fenêtres disparaissaient sous le linge à sécher, des nuées de gosses jouaient bruyamment avec le cadavre d'un rat utilisé comme projectile. Mais à trente mètres de là, les boutiques de Salem al Mubarrak Street débordaient de tous les produits de luxe de la civilisation occidentale, offerts au tiers de leur prix... Le faubourg ne comptait pas un seul citoyen koweïti. Grâce aux prêts gouvernementaux, ceux-ci pouvaient emprunter au gouvernement soixante-quinze mille dollars sans intérêt afin de se construire une maison. Ils ne s'en privaient pas.

— Allons-y, dit Malko.

Avec un sourire gêné, Dinah, une jeune Jordanienne, professeur

de langage sourd-muet à l'Université de Koweït, sortit la première de la voiture. Elle avait été « recrutée » par Mahmoud, l'amant d'Eleonore Ricord. Les tractations avaient été difficiles et il avait fallu toute la persuasion de l'architecte play-boy pour la décider. Sans parler des cent dollars promis par Malko. Elle parlait anglais et, surtout, connaissait Amina qui avait été son élève.

Ils s'engagèrent dans un escalier nauséabond et étroit, montèrent jusqu'au troisième. Une petite fille avec de longues nattes noires leur indiqua la porte qu'ils cherchaient. Dinah frappa un coup timide. La porte s'ouvrit sur un visage fripé émergeant d'une abaya noire, usée jusqu'à la corde. Dinah commença à s'expliquer avec volubilité. Malko reconnut au passage le nom du sheikh Sharjah et celui d'Amina. Visiblement terrifiée, la vieille les fit enfin entrer dans une pièce minuscule, pauvrement meublée, et s'éclipsa.

— Amina va venir, annonça Dinah.

La danseuse surgit presque aussitôt. En pantalon et pull-over, pas maquillée, paraissant quinze ans.

En apercevant Malko, elle se figea. Ses grands yeux noirs se posèrent sur lui avec une surprise dégoûtée. Aussitôt, Dinah commença une extraordinaire gymnastique avec ses doigts, « parlant » le langage sourd-muet. Peu à peu, l'expression d'Amina s'adoucit. Elle commença, elle aussi, un ballet silencieux avec ses mains, répondant à son interlocutrice.

Malko avait chargé Dinah d'expliquer à la danseuse que, la veille, il ne souhaitait pas du tout profiter d'elle et qu'il avait été désolé qu'elle se croit obligée de se donner à lui. Que le sheikh Abu Sharjah avait péché par excès de zèle. Qu'en compensation, il l'invitait à venir choisir toutes les robes qu'il lui plairait chez Aziz, la boutique la plus élégante de Fahd al Salem Street, les Champs-Élysées koweïtis. Langage auquel une femme risquait d'être sensible.

Effectivement, plus la « conversation » avançait, plus l'attitude d'Amina changeait. Elle rit même. La glace était rompue.

Finalement Dinah se tourna vers lui.

— Elle vous pardonne et accepte de venir chez Aziz.

— Alors, allons-y, dit Malko.

Amina s'éclipsa avec un sourire. Quand elle reparut, Malko eut un choc : elle était enveloppée dans une abaya noire ! Ils redescendirent, et Malko, après avoir donné au chauffeur l'adresse d'Aziz, s'installa à l'arrière entre les deux Arabes. Une question l'intriguait.

— Comment Amina peut-elle danser, sans entendre la musique ? demanda-t-il.

Dinah traduisit. Les doigts d'Amina s'agitèrent à toute vitesse.

— Sa sœur était danseuse en Égypte, traduisit Dinah, elle l'admirait beaucoup, et la regardait toujours danser. Peu à peu, elle

apprit les gestes et le rythme par cœur. À cause de son infirmité, elle ne pouvait pas trouver du travail. Mais elle était belle. Elle commença à s'entraîner toute seule devant une glace... Puis elle mit un musicien dans la confidence...

Un jour, il lui laissa remplacer une danseuse malade. Les spectateurs, fascinés par la beauté d'Amina, ne s'aperçurent nullement de son infirmité. Il lui suffisait de surveiller les gestes des musiciens... Tout était inscrit dans son cerveau comme une bande magnétique d'ordinateur.

Elle s'était entraînée, recréant sa propre musique intérieure et, peu à peu, était devenue la meilleure danseuse du Koweït. Sans avoir jamais entendu une note de musique...

Il leur fallut une bonne demi-heure pour parvenir aux arcades de Fahd al Salem Street. Malko entra discrètement derrière les deux femmes, pour ne pas les gêner. Sa présence, de toute façon, ne risquait pas d'éveiller des soupçons. Il n'était qu'un étranger reconnaissant récompensant une putain. L'immense boutique, sur deux étages, était pleine à craquer de Koweïties, se bousculant autour des modèles de tous les couturiers parisiens. Une Koweïtie riche qui mettait deux fois la même robe était déshonorée à vie... Les plus aisées achetaient une robe par jour, les livraisons se faisant de Paris par avion deux fois par semaine.

Très vite Amina et Dinah disparurent sous un amoncellement de robes, de pantalons, de chemisiers. Amina jetait de temps en temps un regard inquiet à Malko. Ne croyant pas à son bonheur. Elle semblait lui avoir définitivement pardonné son expérience du vendredi précédent.

Elle ressortit d'une cabine d'essayage arborant un chemisier de dentelle noir deux tailles trop petites pour elle, provoquant à faire abandonner sa foi à un Saoudien !

Désolée, elle contempla dans la glace ses seins qui pointaient à travers la dentelle, appela le vendeur, qui se confondit en excuses. C'était un modèle dont ils n'avaient reçu qu'un exemplaire, il n'y avait rien de plus grand.

Amina se décida quand même, l'ajouta au tas, et Dinah lui dit qu'il n'avait plus qu'à payer. Ce qu'il fit, sous le regard émerveillé d'Amina qui se redrapa dans son abaya.

Ils se retrouvèrent sous les arcades, et Malko jugea qu'il était temps de passer aux affaires sérieuses. Les comptables de la C.I.A. admettraient qu'il offre une garde-robe à une danseuse du ventre sourde-muette, à condition que ce soit utile.

— Je voudrais vous emmener déjeuner toutes les deux au *Sheraton*, proposa-t-il.

Dinah traduisit. Amina prit l'air effrayé, remua ses doigts

frénétiquement.

— Pas en abaya.

C'était un comble.

— Elle pourrait se changer dans ma chambre, suggéra Malko.

Refus d'Amina, encore plus effrayée. Jamais elle n'oserait monter au *Sheraton* avec un homme.

— Et la *Pizzeria* du *Hilton* ? suggéra Malko.

Cette fois, Amina accepta. Il n'y avait plus qu'à retraverser Koweït au milieu des embouteillages de midi.

Amina aspirait ses spaghettis comme une Napolitaine, ne s'interrompant que pour adresser un sourire ravi à Malko ou pour « pépier » avec Dinah. Malko se dit qu'il avait assez préparé le terrain. Il se pencha vers l'interprète.

— Lorsque je l'ai vue, au night-club, elle était en compagnie d'un homme à moustache assez âgé. C'est son fiancé ?

Traduction. Sourire confus. Gymnastique endiablée des doigts.

— Non, c'est l'ami de son fiancé. Il est trop vieux.

Malko se tortura le cerveau pour continuer son interrogatoire sans effaroucher la danseuse. Et ce n'était pas les flots de Pepsi-Cola qui allaient lui faire perdre la tête.

— Est-ce que je pourrai revoir Amina ?

Traduction. Regard effrayé.

— Son ami est jaloux comme un Irakien.

— Il devrait l'épouser, dit Malko. C'est imprudent de laisser seule une aussi jolie fille qu'elle.

Le regard d'Amina se voila tandis qu'elle tricotait sa réponse : le fiancé ne pouvait pas l'épouser, il était Palestinien, n'avait pas de travail et passait son temps à militer... Mais il l'épouserait quand la guerre contre Israël serait gagnée et l'emmènerait dans son pays, la Palestine.

Cette fois, Malko se dit qu'il brûlait. Mais c'était encore insuffisant. D'un ton détaché, il continua :

— L'ami de son fiancé est Palestinien aussi ?

Amina tricota aussitôt.

— Oui, traduisit Dinah, c'est un journaliste connu, Salem Bakr. Il est en train de créer un nouveau journal. Si cela marche, il pourra peut-être employer le fiancé d'Amina.

Malko s'efforça de ne pas extérioriser sa jubilation. Le nom était gravé en lettres de feu dans sa tête. Maintenant, il ne manquait plus que l'opération de dégagement. Il paya et ils sortirent du *Hilton*. Il n'y avait plus qu'à raccompagner Amina à Sulimiya, trois ou quatre

kilomètres au sud.

Ils s'installèrent dans la voiture, et il donna l'adresse du *Sheraton*. Tandis qu'ils roulaient le long du golfe Persique, Amina recommença à « parler ». Dinah traduisit :

— Amina voudrait vous remercier pour les robes.

— Comment ? demanda Malko.

Tricotage pudique.

— Demain soir, si vous venez au night-club du *Phoenicia*, elle dansera pour vous.

Malko promit de venir. En le quittant, Amina lui serra la main très fort. Il la regarda s'engouffrer dans son immeuble lépreux, encombrée de ses paquets. Maintenant, le travail vraiment dangereux allait commencer.

Les Palestiniens avaient montré qu'ils étaient prêts à tuer pour protéger leur complot.

Richard Green fourragea dans sa barbe nerveusement. Ses yeux gris très enfoncés étaient en perpétuel mouvement. Bien qu'il se nourrisse pratiquement de café noir sans sucre, il semblait enfler à vue d'œil, ce qui le mettait d'une humeur de dogue. L'anxiété. Il restait treize jours avant l'arrivée de Henry Kissinger. Il prit sur son bureau une feuille de papier et la parcourut des yeux.

— Voilà. Salem Bakr. Palestinien. Activiste. Membre du Fatah. En train de fonder un nouveau quotidien avec des capitaux libyens. Habite ici depuis quinze ans. Très bien considéré. Cela va être difficile de s'en occuper sans Sharjah...

— Si nous mettons Sharjah dans le coup, objecta Malko, il risque d'agir comme un éléphant dans un magasin de porcelaine... Ou de ne rien faire. Tout ce que nous avons contre Bakr, c'est la tentative d'élimination de Marietta. Avec comme seuls témoins, nous. Il niera, et cela ne nous mènera à rien.

— Mais sans Sharjah, que pouvons-nous faire ?

— Continuer avec Amina. Tout en le surveillant, lui. Puisque son amant connaît Bakr, il y a des chances qu'il appartienne au groupe qui nous intéresse. Si nous apportons à Sharjah le nom de tous les suspects, il sera peut-être obligé d'agir.

L'Américain se rassit dans son fauteuil, découragé.

— Bien sûr, il ne veut pas que l'émir perde la face. Mais il ne peut agir de front contre les Palestiniens. Surtout quand ils n'ont encore rien fait. Nous sommes obligés de lui amener des preuves, des faits précis... Et nous ne savons ni ce qu'ils préparent ni leur identité.

Malko le savait. À part le sheikh Sharjah, personne ne lèverait le

petit doigt pour l'aider. Il n'était que la barbouze tolérée d'un pays impérialiste ennemi des Palestiniens.

— Attendons demain soir, proposa Malko ; si je ne parviens pas à un résultat avec Amina, nous saisirons officiellement le sheikh Sharjah.

Richard Green fit la grimace. La lenteur de cette enquête l'exaspérait.

— Je vais encore prendre deux kilos pour rien. On ferait mieux de kidnapper ce Salem Bakr et de faire parler ce salaud...

Malko se leva, se forçant à sourire.

— Vos pilules vous rendent pessimiste.

Il comptait sur Amina. S'il arrivait à être certain que son amant faisait partie du complot et à l'identifier, il aurait avancé d'un grand pas.

Le night-club du *Phoenicia* était toujours aussi sinistre. Et encore, grâce à la présence de Dinah, Malko était plus avantagé que les autres clients de la boîte, étrangers moroses, seuls, par deux ou par quatre. Y compris les inéluctables Japonais.

Il était onze heures et, en dépit de la musique qui hurlait à tue-tête, les clients s'éclipsaient les uns après les autres.

Amina aurait déjà dû être là. Intrigué, Malko appela le garçon :

— Il n'y a pas de danseuse ce soir ?

— Si, si, affirma l'autre. Elle va venir.

Malko commanda son troisième Pepsi-Cola et reprit avec Dinah une fascinante conversation sur la pruderie des Saoudiens. Mais, au bout d'une demi-heure, saoul de musique pop de mauvaise qualité, il se leva et alla au bar. Trois nouveaux clients s'étaient installés près de l'escalier. Des Arabes vêtus à l'européenne. Jeunes.

— Miss Amina ne danse pas ce soir ?

Le barman eut un sourire navré.

— Miss Amina est malade, dit-il, elle ne viendra pas.

Décontenancé, Malko rejoignit Dinah. Cette brusque absence l'inquiétait. Et aussi le fait qu'on ne l'ait pas averti tout de suite. Il connaissait l'adresse de la danseuse, mais il risquait de l'affoler en allant la voir.

Il n'y avait plus qu'à aller se coucher. Dinah semblait tomber de sommeil. Il appela le garçon, réalisa soudain qu'à part Dinah et lui il n'y avait plus que les trois Arabes, en col roulé. Silencieux devant leurs verres intacts. Inquiétants avec leurs cheveux ras et leurs mains épaisses.

Pas du tout le style night-club.

Machinalement, il tâta la crosse de son pistolet extraplat glissé dans sa ceinture. Se souvenant de ce que lui avait dit Richard Green : le *Phoenicia* était le QG des Palestiniens...

Son cœur battit plus vite. Il était certain maintenant que l'absence d'Amina n'était pas due à la maladie. Et qu'il était lui-même en danger de mort. Il repensa à la façon féroce dont les Palestiniens avaient liquidé le prince Saïd Al Fujailah.

Surveillant du coin de l'œil les trois Arabes, il appela le garçon. Ce dernier accourut, avec l'addition. Malko laissa cinq dinars et se leva.

— Allons nous coucher, dit-il à Dinah.

Presque à la même seconde, les trois hommes se levèrent d'un bloc. Sans le regarder. Ils ne souriaient pas, ils ne parlaient pas. Leurs costumes européens découpaient des épaules athlétiques.

Malko essaya de se dire qu'il était trop impressionnable. Il se dirigea vers l'escalier et au moment de monter la première marche, se retourna.

Les trois hommes arrivaient sur lui, silencieux et menaçants. Vraisemblablement, dès qu'il serait dehors, on lui arracherait le cœur comme au prince Saïd.

Il leva la tête vers la sortie et s'arrêta net : deux Arabes, jeunes, au visage dur, les mains dans les poches bloquaient l'escalier.

Dinah poussa un petit cri effrayé.

CHAPITRE VIII

— N'ayez pas peur ! dit Malko.

Il n'avait que quelques secondes pour agir. De la main gauche, il prit le poignet de Dinah. Sa main droite ressortit de sa ceinture à la vitesse d'un cobra, avec son pistolet extra-plat. Visant au-dessus de ses adversaires d'en haut, il tira. Les deux Arabes reculèrent précipitamment vers la sortie. Malko bondit, entraînant Dinah.

Il y eut un piétinement derrière lui, puis le hurlement de Dinah qui le tira brusquement en arrière. L'un des trois Arabes l'avait plaquée aux jambes. Malko s'arrêta, fit face. Un de ses adversaires arrivait droit sur lui. Il vit une énorme moustache noire, un ballet de manchettes, esquiva, tira. Le troisième Arabe se glissa entre le mur et lui, le ceintura. Aussitôt, son compagnon assena sur le poignet de Malko une manchette à couper un bœuf en deux. Le pistolet vola en bas des marches. D'un effort désespéré, Malko parvint à se dégager. Dinah hurlait sans arrêt. Il bondit vers le haut de l'escalier.

Derrière lui le cri de Dinah s'arrêta brusquement. Les deux Arabes qui avaient reculé vers la porte revenaient sur lui. Jamais il ne forcerait le passage, sans arme. Au moment où les deux groupes allaient se rejoindre sur lui, il esquiva et fonça vers le petit escalier intérieur reliant le night-club au *Phoenicia*.

Surpris, ses adversaires perdirent quelques secondes. Il traversait déjà la salle à manger déserte. Des interjections en arabe éclatèrent derrière lui. Il se rua pour dévaler l'escalier menant au hall du *Phoenicia* et s'arrêta net.

Deux hommes veillaient près de la porte de la rue. L'un était Salem Bakr.

Derrière lui, il entendait déjà la galopade de ses poursuivants. Il fit demi-tour, vit un ascenseur ouvert, s'y engouffra, appuya sur le bouton du cinquième, le plus haut. Avant tout, gagner du temps pour appeler à l'aide. Sinon, il ne sortirait jamais vivant du *Phoenicia*. L'ascenseur s'arrêta. Il était déjà dehors, dans un couloir vide avec une rangée de portes.

Il essaya la première : fermée à clef. La seconde aussi. Il frappa à la troisième. Une voix répondit en arabe, mais personne n'ouvrit. Dans l'escalier, il entendit ses poursuivants s'interpeller. Il tourna la poignée de la dernière porte, et elle s'ouvrit. Personne. Malko fonça vers le

téléphone près du lit. Il prit l'appareil, attendit d'interminables secondes avant d'avoir la standardiste.

— Donnez-moi le 45843, demanda-t-il. Pour la chambre 504.

Il attendit, le cœur cognant dans sa poitrine. Il y eut un bruit de chasse d'eau et un Arabe bedonnant émergea de la salle de bains, nu comme un ver. Il poussa une exclamation étranglée en voyant Malko. Celui-ci lui sourit gentiment sans lâcher le téléphone. Dans le couloir, il entendait des exclamations, des jurons, des appels. Ses poursuivants n'allaient pas tarder à le retrouver.

— *Your number is ringing*, annonça la standardiste.

Il attendit, avec l'impression qu'une main géante lui comprimait la poitrine. Cela sonnait dans le vide, indéfiniment. La standardiste marmonna quelque chose et Malko cria :

— Ne coupez pas !

On frappa à la porte de la chambre... L'homme nu se retourna, y courut. Au même moment on décrocha, et Malko entendit la voix endormie de Richard Green.

— Allô ?

— Je suis au *Phoenicia*, jeta Malko, avec des Palestiniens qui essaient de me tuer. Venez vite... Prév...

Il ne put terminer sa phrase. Ses adversaires avaient fait irruption dans la chambre. Un des Palestiniens plongea à travers le lit et l'arracha du téléphone, le projetant par terre avec une violence inouïe. Il réussit à se relever mais reçut aussitôt les deux autres sur le dos. Des habitués du combat de commando, frappant avec une brutalité féroce. Il crut qu'ils allaient le tuer sur place, à coups de pied, de manchette, de poing.

Mais ils le traînèrent hors de la chambre dans le couloir. Muet de terreur, l'Arabe nu referma sa porte. Malko cria :

— Appelez la police !

Sachant qu'il n'en ferait rien...

Tout en le bourrant de coups, les trois Palestiniens le poussèrent dans l'ascenseur. Malko se retrouva serré contre un moustachu énorme, à la poitrine de taureau. Il tira de sa ceinture un poignard à lame effilée et, avec un sale sourire, commença à l'enfoncer lentement dans l'estomac de Malko. Comme pour l'épingler à la paroi. Il ricana :

— *American ! American !*

Probablement tout ce qu'il savait en anglais.

Malko poussa un cri. Un autre Palestinien arrêta le bras de son copain, lui dit quelque chose dans sa langue. L'ascenseur s'arrêta avec une secousse au premier. On extirpa Malko qui fut jeté dans une chambre, poussé sur une chaise. Un des trois hommes se planta devant lui :

— À qui as-tu téléphoné ?

Il parlait anglais avec un accent guttural. Malko n'avait qu'une idée en tête : gagner du temps. Richard Green devait être en train de mobiliser la cavalerie.

— À un ami, dit Malko, pour qu'il prévienne la police.

— On s'en fout de la police ! ricana un autre Palestinien.

Les trois entouraient Malko comme une bête curieuse. Le premier demanda doucereusement :

— Et tu crois qu'elle va te sauver, la police ?

Malko éluda la question. Il se demandait ce qui était arrivé à Dinah.

— Pourquoi voulez-vous me tuer ? demanda-t-il. Qu'avez-vous fait de la jeune femme qui m'accompagnait ?

Le plus grand lui décocha aussitôt un violent coup de pied dans le tibia.

— Sale espion sioniste ! Juif ! On va te couper les couilles !

C'était le refrain des révolutionnaires de tous les pays. Malko se dit que s'il s'en sortait, il écrirait une thèse là-dessus.

Les charmants jeunes gens qui se trouvaient avec lui dans la chambre étaient probablement les membres du commando chargé d'exécuter Henry Kissinger. Celui au couteau s'approcha et appuya son arme sur la gorge de Malko jusqu'à ce qu'il suffoque, des larmes plein les yeux.

— J'aimerais t'ouvrir la gorge, chien sioniste, fit aimablement le Palestinien. Mais on va faire mieux.

Il sortit de sa poche un objet oblong marron : une grenade défensive à fragmentation. Dont les éclats pouvaient tuer un homme à trente mètres.

Les deux autres l'arrachèrent de sa chaise, le jetèrent par terre. Aussitôt, on lui rabattit les bras derrière le dos. Il sentit du fil de fer mordre dans sa chair, puis passer autour de son cou, l'étranglant presque. Les trois Palestiniens travaillaient en silence, avec une remarquable efficacité.

On le remit sur le dos, et celui qui avait voulu le poignarder en profita pour lui envoyer un coup de pied dans le bas-ventre qui lui arracha un sourire de contentement. C'étaient quand même de bonnes natures.

Malko comptait les secondes, guettant les bruits de la rue. Richard était sûrement en route, mais risquait d'arriver trop tard.

Le sheikh Sharjah roulait sans se presser sur le second ring, au volant de sa Buick rouge quand la lumière rouge de son téléphone s'alluma.

La voix de Richard Green frappa douloureusement ses tympans avec des mots éminemment désagréables : Palestiniens, Prince Malko... assassiné, honneur du Koweït... Hôtel *Phoenicia*.

— Chiens pourris, gronda le sheikh.

Si ces imbéciles tuaient l'agent de la CIA, cela allait déclencher un scandale épouvantable. De plus, il éprouvait une certaine sympathie pour l'homme aux yeux dorés. Il avait toujours respecté le courage.

— Je m'en occupe, jeta-t-il. Rendez-vous au *Phoenicia*.

Sans lâcher son récepteur, il fit virer brutalement la Buick, monta sur le trottoir, pulvérisa la glace d'un arrêt d'autobus et repartit vers le centre, tout en pianotant frénétiquement sur les touches de son téléphone. Dieu merci, il y avait un commissariat presque en face du *Phoenicia*, dans Fahd al Salem Street.

Les trois hommes traversèrent le hall du *Phoenicia* d'un pas tranquille, sortirent sous les arcades et disparurent dans Fahd al Salem. L'employé du desk préféra ne pas lever les yeux. C'était un Palestinien lui aussi et il savait à quoi s'en tenir.

Trente secondes plus tard, le hurlement d'une sirène de police grandit et vint mourir devant le *Phoenicia*. Le hall fut soudain rempli d'uniformes noirs mêlés à quelques civils du Mahabeth. Ils se ruèrent sur le Palestinien.

— Où sont les terroristes ?

L'employé essaya de ne pas montrer sa peur.

— Quels terroristes ?

— Les Palestiniens. Ceux qui ont tué quelqu'un ici.

Un policier le gifla, ce qui n'a jamais accéléré l'activité mentale de qui que ce soit. L'employé balbutia :

— Je ne sais pas de qui vous voulez parler. Je n'ai rien vu.

Il y eut un claquement de portières à l'extérieur et la porte s'ouvrit violemment sur la silhouette rondelette du sheikh Sharjah, le front plissé, les yeux pleins de rage, escorté de ses Yéménites, mitrailleuse plaquée or au poing. Derrière les trois hommes apparut Richard Green, pas rasé, le front plus bas que jamais, dépassant tous les policiers avec une tête de monument aux morts.

Un policier courut au devant du sheikh Sharjah, bredouillant que tout semblait normal.

— Fouillez l'hôtel, jeta Sharjah.

Un des policiers regifla l'employé du desk et l'arracha de son desk.

— Viens avec nous.

Le flot noir des policiers fonçait déjà dans l'escalier. D'autres arrivaient sans arrêt... Dans un brouhaha insensé, les portes commencèrent à s'ouvrir sur des têtes hirsutes et effrayées.

Personne !

Les policiers arrivèrent à la dernière porte, la 110, donnèrent des

coups de poings dans le battant.

Pas de réponse.

Les uniformes noirs s'agglutinèrent aussitôt. L'un d'eux se tourna vers l'employé du *Phoenicia* et le gifla.

— Qui a cette chambre ?

L'autre secoua la tête :

— Je... je ne sais pas.

Sharjah surgit, essaya lui-même la poignée et gronda :

— Enfoncez-la !

Malko gonfla sa poitrine et tenta de hurler. Il ne sortit qu'un faible gémissement de sous son bâillon. Les Palestiniens lui avaient enfoncé une serviette dans la bouche, maintenue en place avec une seconde.

Les coups ébranlaient la porte. Il entendit la voix de Richard Green, des ordres criés en arabe.

Glacé de terreur.

Les Palestiniens l'avaient assis par terre, derrière la porte, les mains liées dans le dos. Ils avaient attaché aux liens de ses poignets une grenade défensive, puis en avaient retiré la goupille. La « cuillère » déclenchant le percuteur était libre, retenue seulement par le poids de son corps. Si on le bougeait tant soit peu, la « cuillère » se libérerait, repoussée par son ressort, déclencherait le « détonateur » et l'explosion de la grenade qui le couperait en deux.

En enfonçant la porte, les policiers allaient automatiquement le bouger.

Les coups redoublèrent. De nouveau, Malko essaya de crier. En vain. Avec précaution, il essaya alors de glisser sur le côté. Mais aussitôt, il sentit la cuillère commencer à s'écarter de la grenade. Quelques millimètres de plus et le détonateur percutait l'allumeur. Malko se figea, le cœur dans la gorge.

Au même moment, la porte vola en éclat sous la poussée de deux policiers. Malko sous la violence du choc, pivota sur lui-même, roulant sur le côté. Il vit passer l'ombre gigantesque de Richard Green, perçut des interjections en arabe, l'effroyable juron de l'Américain. Mais, dominant tous les autres bruits, le chuintement mortel de la mèche lente de la grenade défensive lui vrilla les tympans.

La grenade allait exploser et le déchiqueter.

CHAPITRE IX

Le regard du sheikh Abu Sharjah photographia la scène en une fraction de seconde, se fixa sur la grenade, entre les poignets de Malko.

Les policiers refluaient avec des cris à l'attention de ceux qui étaient dans le couloir. Richard Green, s'était collé instinctivement au mur, paralysé, le cerveau liquéfié. Crispant déjà ses muscles dans l'attente de l'explosion.

Sharjah bondit, bousculant un policier en noir. Avant d'enfoncer la porte, il avait saisi le poignard avec lequel il avait égorgé le domestique du prince Saïd. Geste instinctif, naturel, dicté par l'atavisme. C'est toujours ainsi qu'on affrontait un ennemi.

Avec la rapidité d'un faucon, il plongeait, la lame en avant. Les liens retenant la grenade furent tranchés d'un coup. L'engin mortel roula à terre. Sharjah l'attrapa à la volée et le jeta vers la fenêtre.

Le fracas de la vitre brisée fut effacé par la détonation de la grenade qui explosa avant de toucher le sol de la rue, criblant d'éclats mortels la façade et les fenêtres du *Phoenicia*.

Tous les occupants de la chambre demeurèrent figés là où ils se trouvaient. Richard Green se détacha du mur, livide, bredouillant des injures à l'égard des Palestiniens. Le sheikh Sharjah accroupi près de Malko, achevait de défaire ses liens. Son visage sombre suintait de rage contenue.

Malko cracha sa serviette, aspira une grande goulée d'air. Les tympans résonnant encore de l'explosion.

— Vous risquiez de sauter avec moi, remarqua-t-il.

Le Koweïti remit son poignard sous sa dichdacha, avec un haussement d'épaules fataliste.

— Inch Allah ! Ce n'était pas encore mon heure.

Il ne s'en était pas fallu de beaucoup. Malko raconta ce qui s'était passé. Les policiers avaient reflué dans le hall au rez-de-chaussée après avoir réveillé tout l'hôtel. Sharjah, Malko, Richard Green et un groupe de policiers foncèrent interroger le barman du night-club. Il ne savait rien, prétendait ne pas connaître les trois hommes...

— Vous pourriez les reconnaître ? demanda Sharjah à Malko.

— Sûrement.

— On va essayer de les trouver. Ils ne fileront pas en Irak, j'ai fait

barrer la route. J'envoie des hommes à la permanence du P.L.O.⁽⁷⁾ à Nojrah saisir leurs fichiers. Ils ont des photos.

On le sentait bouillant de rage. Jusqu'ici, les Palestiniens avaient osé une seule fois braver les lois de l'hospitalité, au Koweït. En s'emparant des membres de l'ambassade japonaise et en négociant leur libération contre celle de trois de leurs compagnons détenus à Singapour.

La colère de l'émir avait été si effroyable que les responsables du P.L.O. avaient juré qu'un tel incident ne se reproduirait plus.

Malko fixa les yeux globuleux du sheikh Sharjah.

— Que se passera-t-il si vous retrouvez ces Palestiniens ?

Les traits joufflus se crispèrent de rage.

— Je les jetterai en prison.

— Et ensuite ?

Le sheikh ne répondit pas. Les deux hommes connaissaient la réponse. Aucun tribunal koweïtien ne jugerait un commando palestinien ayant voulu tuer un agent de la CIA. C'était impensable. On les relâcherait discrètement. Au pire, ils seraient reconduits à la frontière irakienne, ou mis dans un avion pour la Libye.

— Je ne suis pas au Koweït pour détruire des Palestiniens, dit Malko, mais pour empêcher un attentat contre Henry Kissinger. Je préférerais que vous ne fassiez rien contre ces hommes, mais que vous m'aidiez autrement.

Le sheikh le regarda, surpris.

— Comment ?

Malko échangea un regard avec Richard Green. Et décida de faire confiance au Koweïti. Il expliqua l'histoire de la danseuse sourde-muette. Et de sa disparition, ainsi que celle de l'interprète.

Le sheikh ne parut pas s'offusquer de la « cachotterie » de Malko.

Ce dernier continua :

— Amina connaît ceux qui préparent l'attentat. Il faut la trouver le plus discrètement possible. Il y a aussi Salem Bakr, le journaliste.

— Je vais les faire suivre, dit le sheikh.

— Bonne idée, dit Malko. Mais, pour l'instant, retrouvons cette Dinah et Amina. J'ai son adresse, grâce à vous...

— Allons-y, dit simplement le sheikh. Vous et moi simplement. Nous ne craignons rien. Les Palestiniens n'oseront jamais porter la main sur moi. Mon oncle l'émir ne le tolérerait pas.

Il donna quelques ordres rapides. Les policiers se dispersèrent, et Malko se laissa tomber sur le plastique de la Buick rouge. Richard Green, le dos voûté retourna à sa Cadillac. Sans la façade du *Phoenicia* criblée de balles, on aurait pu croire à un cauchemar. Malko se demanda avec angoisse ce que les Palestiniens avaient pu faire à Dinah et à Amina.

Le sheikh Sharjah tourna autour du rond-point de Jahra Gâte et fonça à 100 miles à l'heure sur le premier ring.

La vieille femme était en pleurs : Amina n'avait pas réapparu depuis la veille. Toutes ses affaires étaient là, sauf une jupe et le chemisier de dentelle noire, offert par Malko.

Terrorisée par les questions du sheikh Sharjah, la vieille Arabe marmonnait des supplications, assurant qu'elle ne savait rien du fiancé de sa fille, que celle-ci n'avait jamais rien fait de mal.

Quand ils ressortirent, le sheikh Sharjah avait le visage encore plus sombre que d'habitude.

— Ils l'ont enlevée et tuée, dit-il. Ce sera très difficile de la retrouver.

Pour la dixième fois, tandis qu'ils quittaient Bagdad Street, le sheikh Sharjah tenta d'appeler Dinah. Cela sonnait dans le vide. Le Koweiti raccrocha, visiblement soucieux.

— Je vais vous ramener au *Sheraton*, proposa le sheikh et déclencher les recherches pour retrouver les deux filles.

Malko regardait défiler les lampes au sodium du troisième ring, ivre de rage et d'angoisse. C'était exaspérant de cerner, de soupçonner, tout en restant impuissant. Il était certain que Abdul Zaki faisait partie du complot, Winnie aussi très probablement. Sans parler du journaliste Salem Bakr. Tout cela ne menait à rien. Les Palestiniens étaient intouchables, insaisissables, invisibles, protégés par un réseau de complicités et d'amitiés impénétrable.

— Ils m'attendaient, remarqua-t-il. Donc, ils ont fait parler Amina.

Le sheikh Sharjah grommela dans sa barbe, sans ralentir.

Ses oreilles résonnaient encore de l'explosion de la grenade qui aurait dû le déchiqueter. Distrait, le Koweiti dépassa le *Sheraton*, freina, tourna à droite dans Abu Bakr Street pour rejoindre l'entrée de l'hôtel donnant sur le grand parking.

Le sheikh jura entre ses dents et écrasa le frein. Plusieurs policiers s'agitaient dans le parking, autour d'une voiture garée en face de la seconde entrée de l'hôtel.

Le corps était recroquevillé dans le coffre de la Dodge, les mains et les chevilles liées. Une femme dont la jupe retroussée découvrait les cuisses. La tête était dissimulée par une espèce de sac attaché autour du cou. Du sang avait coulé sur les vêtements. Elle était morte.

Devant les policiers respectueux, le sheikh Sharjah se pencha sur le coffre ouvert et défit les liens qui retenaient la cagoule improvisée, puis l'arracha.

C'était horrible. Le visage de Dinah n'était plus qu'une masse

sanglante. Comme si on l'avait piétiné.

Un œil pendant sur la joue gauche, énucléé. L'autre avait été crevé d'un coup de couteau. On l'avait achevée de plusieurs balles dans la tête dont l'une avait traversé le crâne de part en part, faisant éclater le temporal gauche.

Le sheikh échangea un regard avec Malko puis interrogea un des policiers, traduisant au fur et à mesure pour Malko.

— Deux voitures sont arrivées ici tout à l'heure. Le doorman du *Sheraton* a entendu des coups de feu. Il a appelé la police.

— Une des voitures est repartie. Quand les policiers sont arrivés ils ont trouvé ça.

Il alluma rageusement une cigarette, regardant les policiers sortir le corps du coffre. L'un d'eux se pencha et saisit un pistolet automatique qu'il montra au sheikh. Malko poussa une exclamation :

— Mais c'est mon pistolet !

Le sheikh le prit des mains du policier et le tendit à Malko. Ce dernier le prit et l'examina. Le chargeur était vide. Les Palestiniens avaient un sens cruel de l'ironie. Il empocha l'arme sous les regards méfiants et stupéfaits des policiers.

— Il faut retrouver Amina, dit-il. Elle doit être vivante, sinon, ils l'auraient abandonnée aussi.

Il pensa à la danseuse sourde-muette avec un serrement de cœur. Il fallait que les Palestiniens soient sûrs d'eux pour réagir avec une pareille férocité. La jeune morte de la voiture était Arabe comme eux, et en plus, pro-palestinienne !

— Allez vous coucher, dit le sheikh. Je m'occupe des recherches.

Ils se serrèrent la main. Leurs rapports s'étaient implicitement modifiés depuis leur première rencontre. Malko sentait que le sheikh l'avait pris en amitié et le Koweïti lui était profondément sympathique. Sharjah avait gardé la pureté de sentiments des Bédouins et leur courage.

Il ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de cœur en sortant de l'ascenseur sur le palier désert... Mais le *Sheraton* était silencieux et calme.

À travers sa fenêtre, Malko observait deux automobilistes en train de s'agonir d'injures en face du *Sheraton*... La chambre était glaciale. Les nouvelles décourageantes. La journée s'était écoulée sans qu'on trouve aucune trace d'Amina. Le sheikh Sharjah avait fait fouiller tous les terrains vagues de la ville, perquisitionner chez des activistes palestiniens, alerté tous ses informateurs. Toutes les deux heures, il téléphonait à Malko.

Ce dernier s'empressait de répercuter les mauvaises nouvelles à Richard Green qui s'était barricadé dans son sous-sol de l'ambassade, seul avec sa balance.

La Dodge avait été volée. La chambre où Malko avait failli sauter louée sous un faux nom. Les cinq Palestiniens s'étaient volatilisés. Et pendant ce temps, les télex de Washington s'amoncelaient sur le bureau de Richard Green, demandant anxieusement où en était l'enquête.

Malko consulta sa montre. Six heures moins cinq. Le sheikh Sharjah devait passer à six heures.

On frappa à la porte. Il alla ouvrir. C'était Sharjah, mâchonnant son éternel fume-cigarette, son visage rond plissé de rides inquiètes. Il se laissa tomber sur le canapé, sortit un flask de sa dichdacha et but au goulot une rasade de whisky.

— Rien ! fit-il en claquant ses mains sur ses cuisses grassouillettes. Salem Bakr vit la vie la plus tranquille que j'aie jamais vue. Il a été de chez lui à son journal et ensuite à la radio pour sa chronique quotidienne. Nous l'avons mis sur table d'écoute. Aucun résultat.

— Est-ce qu'il s'est aperçu de tout cela ? demanda Malko.

Le sheikh eut un geste d'impuissance.

— Inch'Allah ! J'espère que non. Mais Koweït est petit, et je crois qu'il connaît certains de mes hommes.

Autant se mettre autour du cou un écriteau « police secrète »... Malko ne se faisait guère d'illusions sur les chances de succès d'une telle surveillance. Le Palestinien savait qu'il était dans le collimateur. Il ne commettrait pas la moindre imprudence.

— Et Abdul Zaki ?

— Il est aussi sur table d'écoute. Bien sûr, il est très pro-palestinien, mais il n'y a rien de précis à lui reprocher. En plus, c'est un Koweïti.

Sous-entendu, intouchable.

Devant l'air déçu de Malko, le sheikh montra ses dents en or.

— Il donne un cocktail tout à l'heure. En l'honneur d'un de ses gros clients saoudiens. J'y suis invité, si vous voulez venir...

Malko n'hésita pas. Cela vaudrait mieux que de compter les vagues du golfe Persique. Et il ne lui déplaisait pas de défier le Koweïti sur son propre terrain. Il regarda la pluie qui tombait, fine et glaciale.

— Moi qui croyais mourir de chaleur ! soupira-t-il.

— Oh, il ne fait ce temps-là que deux ou trois jours par an, affirma le sheikh.

Malko cumulait décidément toutes les chances.

C'était toujours la même ambiance des soirées koweities bruyantes et guindées. L'absence d'alcool empêchait les gens de se dégeler. Abdul Zaki avait accueilli Malko comme un vieil ami. Et présenté à des tas d'Arabes en dichdacha qui montraient des dents éblouissantes sous des moustaches d'un noir d'encre. La seule femme présente était la superbe Winnie moulée dans une robe de dentelle marron, achetée – bien entendu – chez Aziz. Qu'elle jetterait probablement le lendemain.

La mettre deux fois, c'était signe de misère...

Noyé dans des flots de Pepsi-Cola, Malko avait essayé de coller à Winnie Zaki. Sans grands résultats. La jeune Danoise était toujours aussi distante. Elle évoluait discrètement entre les invités, s'occupant surtout des boissons, se mêlant très peu aux conversations. Plusieurs fois, Malko avait essayé de la dégeler, mais elle s'était habilement dérobée.

Les invités commençaient à s'en aller et bientôt il devrait se replier aussi, sans avoir rien obtenu de sa visite. À plusieurs reprises, il avait cru discerner dans le regard d'Abdul Zaki une lueur froidement ironique. Comme si le Koweiti était au courant des vicissitudes de Malko. De nouveau, il avait entrepris Malko sur les prodiges des guérilleros palestiniens du Sud-Liban... Avec un aveuglement digne d'éloges.

Malko aperçut soudain Winnie en train d'essayer de soulever un plateau énorme chargé de verres vides. Bousculant un Saoudien sombre, méfiant et majestueux, un des innombrables fils du roi Ibn Seoud, il se précipita, et prit le plateau. Bon gré mal gré, Winnie dut le précéder à la cuisine. Plusieurs servantes en abaya noir évoluaient dans la cuisine entièrement en marbre rose. Malko posa le plateau et fit face à la Danoise. Elle le toisa d'un air moqueur.

— Alors, comment trouvez-vous le Koweit ?

— Charmant, dit Malko. Sauf le temps. Et vous, toujours aussi pro-palestinienne ?

Elle rit.

— Je m'occupe d'eux en leur donnant du travail. Elle prit par le bras une des servantes en abaya et la planta en face de Malko.

— Regardez Fawzia ! Elle mourait de faim dans un camp. Elle gagne deux cents dinars chez moi maintenant.

Malko regardait de tous ses yeux. Sous son abaya noir, Fawzia portait le chemisier de dentelle noire offert par Malko à Amina.

CHAPITRE X

Les seins épais de la Palestinienne, boudinés dans un soutien-gorge douteux, semblaient prêts à crever la dentelle. Malko n'arrivait pas à détacher les yeux du chemisier. Il n'y avait pas d'erreur possible. Il se souvenait de la remarque du vendeur de chez Aziz c'était le seul de ce modèle.

Comment se trouvait-il sur cette Palestinienne ? Il parvint à détourner son regard et à sourire à Winnie. La jeune Palestinienne s'éloigna dans la cuisine.

— Ce que vous faites est très bien, dit-il. Ce serait encore mieux si les Palestiniens n'avaient pas une fâcheuse tendance à l'assassinat. De préférence de civils innocents.

Les yeux de la Danoise jetèrent un éclair.

— Ce sont des calomnies sionistes ! Les Palestiniens n'assassinent pas. Ils portent des coups à l'impérialisme, partout où ils le peuvent.

Un vrai disque de propagande ! Malko n'insista pas. Pour le plaisir, il demanda pourtant :

— Pourquoi n'ont-ils jamais essayé d'enlever Mosche Dayan ? Ils auraient eu tous les rieurs de leur côté.

Winnie n'apprécia pas. Renfrognée, elle ouvrit la porte de la cuisine pour retourner dans le salon. Malko lança sa flèche du Parthe :

— Vous la faites aussi coucher au pied de votre lit, votre Palestinienne ?

Winnie se retourna si brusquement que ses longs cheveux balayèrent le mur. Ses yeux avaient une expression à la fois furieuse et trouble, comme si Malko avait touché un point sensible.

— Elle part tous les soirs à neuf heures, quand elle a fini son service, jeta-t-elle. Ce n'est pas une esclave.

C'est tout ce que voulait savoir Malko. La réception était maintenant presque vide. Le sheikh Sharjah attendait Malko dans un coin en sirotant un Pepsi subrepticement renforcé d'une bonne rasade de scotch. Incorrigible. Dès que Malko l'eut rejoint, ils prirent congé de leurs hôtes.

Heureusement, il ne pleuvait plus. Malko regarda autour de lui. En face du palais d'Abdul Aziz Zaki s'alignaient trois villas exactement semblables ! Les Koweïtis aisés commandaient leurs maisons par demi-douzaine, comme des chemises. C'était moins fatigant pour l'esprit.

— Je vous dépose quelque part ? demanda le sheikh Sharjah.

Malko entra dans la Buick.

— Chez Richard Green, demanda-t-il.

Sharjah semblait soucieux. Il donna plusieurs coups de fil, tout en conduisant. Puis se tourna vers Malko.

— Ce n'était pas drôle chez Zaki, hein ! Vous n'avez rien appris.

— Non, mais je ne regrette pas d'être venu, dit Malko. Winnie Zaki est absolument fascinante.

Le sheikh Sharjah, se méprenant sur le sens de la remarque ricana discrètement.

— C'est une très belle femme, fit-il. Zaki a de la chance.

Malko, perdu dans ses réflexions ne répondit pas.

Pour l'instant, il avait décidé de ne pas partager sa découverte avec le Koweïti. Pour garder les mains libres. Évidemment, la fois précédente, cela ne lui avait pas tellement réussi.

Le sheikh remonta Istiquial Avenue à toute vitesse et stoppa devant la maison de Richard Green. Presque en face de l'ambassade de Libye. Malko s'extirpa rapidement de la Buick. Il lui restait vingt-cinq minutes.

— C'est elle ! souffla Malko.

Fawzia, la domestique palestinienne venait de passer sous un réverbère et partait en courant vers le croisement d'Istiquial et du Troisième Ring, cent mètres plus loin. Richard Green démarra sans allumer ses phares. La Cadillac avançait sans un bruit Malko se retourna : personne d'autre n'était sorti du palais d'Abdul Zaki. Les lèvres serrées, les muscles des mâchoires crispés, Richard Green ne quittait pas des yeux la silhouette qui courait devant eux. Une mitraillette « grease-gun » M. 1 était posée entre les deux sièges, avec plusieurs chargeurs. Malko avait chargé son pistolet extra-plat de balles explosives. Si le raisonnement de Malko était juste, la Palestinienne allait les mener au commando de tueurs. Quand il avait entendu le récit de Malko, Richard Green avait bondi. « On va les liquider ! s'était-il exclamé avec jubilation. Comme des chiens enragés. » Bien que haïssant la violence directe, Malko s'était rendu aux raisons du chef de station de la CIA. Ils tenaient probablement une occasion unique.

La Palestinienne ralentit.

— Elle va probablement prendre l'autobus, remarqua l'Américain.

Effectivement, Fawzia s'arrêta au pied d'un arrêt d'autobus. Richard Green stoppa aussitôt. La Palestinienne ne semblait pas avoir remarqué la présence de la Cadillac. À la lumière d'un réverbère, elle

lisait un illustré.

Malko se demanda si elle connaissait la provenance de son chemisier.

Le bus vert arriva, et la Palestinienne monta dedans. Il continua le Troisième Ring vers l'est, s'arrêtant assez peu. Il y avait peu de circulation et il roulait vite. Richard Green avait rallumé ses phares et roulait à une vingtaine de mètres derrière lui. Le bus arriva à Al Khalij al Arabi, la promenade du bord de mer et tourna à gauche, passant devant le *Hilton*, la station de T.V., les tours en construction, l'Amiri Hospital. La Palestinienne descendit un peu plus loin, avant le *Sief Palace* et le vieux port de pêche. Elle traversa et s'enfonça dans une petite rue perpendiculaire à la promenade.

Malko et Richard Green abandonnèrent précipitamment la Cadillac et partirent derrière elle à pied. Au passage Malko nota le nom de la rue : Abu Obida Street. Heureusement, elle était très sombre. Ils marchaient côte à côte en silence, la « grease-gun » cachée sous l'imperméable de Richard Green. La Palestinienne ne se retourna pas et disparut dans une maison, à gauche. Ils continuèrent, examinèrent la maison en passant devant, puis s'arrêtèrent un peu plus loin. Abu Obida Street semblait abandonnée. Les portes et les fenêtres autour d'eux étaient béantes, noires.

— C'est le quartier dont l'émir a relogé les habitants, remarqua Richard Green. Certains Palestiniens se sont installés dans les maisons vacantes. Ils ne paient pas de loyer.

Ils attendirent, dissimulés sous une porte cochère vide.

— On y va ? demanda Richard Green.

Piaffant d'impatience. Bien que ce soit grave pour un Américain occupant un poste officiel à l'ambassade de faire irruption chez des Palestiniens, mitraille au poing.

Mais s'ils réussissaient à mettre hors de combat le commando palestinien chargé de tuer Henry Kissinger, la CIA leur pardonnerait les vagues diplomatiques.

— On y va, approuva Malko.

Richard Green arma la « grease-gun ». Dans son imperméable, il avait deux chargeurs de rechange. La porte où s'était engouffrée la Palestinienne donnait sur une cour intérieure, entourée de maisons aveugles. Une seule lumière brillait à gauche, au premier étage.

Malko s'engagea le premier dans l'escalier trop étroit pour passer à deux de front. Ils aboutirent très vite à un palier exigu. Ils avaient dû faire du bruit, car il y eut un bruit de pas et une porte s'ouvrit en face d'eux. Malko eut le temps de reconnaître le Palestinien massif qui avait voulu le poignarder dans l'ascenseur du *Phoenicia*. Ce dernier tenta aussitôt de refermer la porte en hurlant quelque chose. Malko fut plus rapide que lui, se jetant de tout son poids sur le battant. Celui-ci

se rabattit violemment à l'intérieur. Malko enregistra la scène en une fraction de seconde : le couvert était mis pour trois personnes, sur un tapis posé à même le sol. Tournant le dos à la porte un homme fouillait fébrilement dans une valise... le Palestinien au poignard avait déjà la main sur le levier d'armement d'un pistolet-mitrailleur BRNO quand la balle de Malko lui transperça la gorge, explosant contre ses vertèbres cervicales, lui mettant le cervelet en bouillie.

La seconde et la troisième lui firent éclater les bronches, le haut de l'aorte et une partie du cœur. Les doigts crispés sur le lourd pistolet-mitrailleur, il tomba en avant d'un bloc, inondant l'orme de son sang.

Le second Palestinien commençait à tirer à genoux, avec le BRNO pris dans la valise, quand la M. 1 de Richard Green le coupa pratiquement en deux, en une diagonale qui lui déchiqueta les reins et le foie.

Richard Green referma la porte derrière lui d'un coup de pied, fit tomber son chargeur par terre, et en remit un plein aussitôt.

Lui et Malko s'appuyèrent au mur, encore assourdis par les détonations, l'âcre odeur de la cordite leur raclant la gorge.

Moins d'une minute s'était écoulée depuis leur arrivée sur le palier.

— La cuisine, dit Malko.

La porte était entrouverte. Richard Green se précipita. Il y eut un remue-ménage, des cris aigus et l'Américain reparut, poussant devant lui la Palestinienne au chemisier de dentelle noire.

Elle vit les deux cadavres, échappa à l'Américain et se rua sur le corps du Palestinien abattu par Malko, s'agenouilla et prit ce qui restait de sa fête dans ses mains, poussant des cris stridents, insupportables.

Richard Green fit un pas vers elle. Aussitôt, ses cris s'arrêtèrent. Elle demeura immobile, les pupilles dilatées, tremblant de terreur.

— Il n'y a plus personne ? demanda Richard Green en arabe.

Il dut répéter trois fois sa question pour qu'enfin la fille secoue négativement la tête. Malko rouvrit la porte donnant sur le palier et écouta. Le bruit des coups de feu ne semblait avoir alerté personne. Mais ils ignoraient si d'autres Palestiniens n'allaient pas leur tomber sur le dos. Au *Phoenicia*, ils étaient cinq.

— Demandez-lui si elle sait où est Amina ? fit Malko.

Richard Green posa la « grease-gun » par terre. Mais sa stature imposante semblait paralyser la Palestinienne. Il posa une question en arabe et au changement d'expression de la fille, Malko fut certain qu'elle était au courant. Pourtant, elle secoua la tête négativement, bredouillant une dénégation. Malko s'approcha :

— Insistez !

Brutalement, l'Américain saisit la Palestinienne par le devant de son chemisier, le déchirant. Elle poussa aussitôt un cri terrifié, laissa échapper quelques mots.

— Elle dit à la cave, traduisit Richard Green.

— Allons-y. Elle vient aussi.

Richard Green récupéra la mitraillette et poussa la fille devant lui. Ils s'engagèrent dans l'escalier, Malko fermant la marche, pistolet au poing. En passant, il vérifia que la cour était toujours silencieuse et noire.

L'escalier étroit sentait le blé pourri et l'humidité, éclairé d'une ampoule nue. Ils arrivèrent au bas de l'escalier dans un réduit où s'ouvraient plusieurs portes en bois. Le sol était en terre battue. La Palestinienne se mit à pleurer. Richard Green l'admonesta dans sa langue. Elle finit par tendre le doigt vers la porte de droite. Malko s'en approcha : elle était fermée par un énorme cadenas. Il le secoua en vain. La porte s'ouvrant vers l'extérieur, on ne pouvait pas l'enfoncer.

Il posa le canon de son pistolet extra-plat sur le cadenas et appuya sur la détente.

L'explosion fit vibrer ses tympan, la Palestinienne poussa un hurlement et le cadenas se volatilisa. Malko tira la porte à lui, découvrant un trou noir. Il tâtonna, trouva un bouton électrique, alluma. Une lueur jaunâtre éclaira vaguement une forme humaine étendue par terre. Il s'approcha. L'odeur de pourriture faillit le faire vomir. Il se pencha. Le visage boursoufflé, marbré de plaques rouges était à peine reconnaissable. Mais c'était Anima. Nue, attachée par les poignets et les chevilles à des piquets enfoncés dans le sol. Elle avait les yeux fermés, semblait inconsciente, mais, quand il lui effleura le visage, elle entrouvrit les yeux. Ceux-ci étaient tellement gonflés qu'il ne vit même pas si elle le reconnaissait. Il se redressa, retenant une nausée, appela Richard Green.

— Il faut trouver un médecin tout de suite ! dit Malko.

Il entreprit de défaire les liens de la sourde-muette.

Glacé de rage et de dégoût. Amina ne réagissait pas, comme droguée.

Malko parvint à la charger dans ses bras, sortit de la cave et s'engagea dans l'escalier.

Rien n'avait bougé dans la petite pièce du premier étage. L'odeur fade du sang les prit à la gorge. Un vrai carnage.

Malko déposa Amina sur un lit étroit dans la seconde pièce et l'examina. Son cœur battait irrégulièrement. Elle portait quelques brûlures de cigarettes sur les seins, son visage était marqué de coups, mais c'était surtout son bas-ventre qui l'intriguait. Elle avait entre les cuisses une masse brunâtre qui semblait sortir de son vagin comme une excroissance monstrueuse. Il n'osait pas y toucher.

Impossible de savoir si son état était grave ou non.

— Allez chercher le sheikh Sharjah, dit Malko à Richard Green. Ramenez un médecin aussi. Je reste là, avec les deux filles.

Richard Green hésita, deux grandes rides plissaient son front bas.

— Et si les autres Palestiniens viennent ?

— Je les recevrai, dit Malko. Laissez-moi votre M. 1.

L'Américain n'insista pas.

— O.K. Je vais récupérer un copain qui travaille à l'hôpital Al Sabah, à Shuwaikh, dit-il. Il parle arabe et il est discret. *Take care.*

Malko l'entendit dévaler le vieil escalier de bois. Il fit signe à la Palestinienne de s'asseoir dans un coin et s'installa lui-même face à la porte, la mitrailleuse sur les genoux. Bien décidé à appliquer le principe numéro un de la diplomatie arabe : tue l'autre avant qu'il n'ait l'occasion de te tuer. Amina remuait sans cesse la tête de droite à gauche, comme une pendule, les traits déformés par la souffrance.

Elle avait les lèvres craquelées et enflées, desséchées. Il alla à la cuisine et prit un verre d'eau, lui souleva la tête pour la faire boire. Elle avala avidement le liquide. Au même moment, la Palestinienne bondit de sa chaise et fonça vers la porte.

Avant que Malko ait pu reposer la tête d'Amina, elle avait ouvert et disparu dans l'escalier.

Il ne chercha même pas à la poursuivre. De toute façon, les Palestiniens allaient très vite savoir ce qui se passait. Et s'ils venaient, tant mieux. Il reposa Amina et reprit son poste de garde.

Il y eut des claquements de portières puis des pas pressés dans le petit escalier, Malko pensa tout de suite que c'était Richard Green. Pourtant, il ne baissa le canon de sa mitrailleuse que lorsque la haute silhouette de l'Américain franchit la porte. Avec lui entra un Européen beaucoup plus petit, presque chauve, une serviette noire rebondie à la main.

Et derrière se profilèrent le sheikh Sharjah et les deux Yéménites, des vestes européennes sur leur costume local, leurs mitraillettes plaquées or à bout de bras. Le sheikh Shorjah contempla les deux cadavres avec indifférence, échangea quelques mots avec les Yéménites. Ceux-ci fouillèrent les morts. Sans résultat. À part le poignard qui avait failli transpercer Malko.

Le sheikh eut un regard aigu pour Malko. Avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Vous ne m'aviez pas tout dit, tout à l'heure...

Malko lui rendit son sourire.

— Je ne voulais pas vous embarrasser. Pas avant d'être sûr que je

ne me trompais pas. Maintenant, j'en suis certain. Un de ces deux-là était au *Phoenicia*.

Sharjah eut un claquement de langue. Richard Green demanda soudain.

— Et la fille ? Où est-elle.

— Elle a filé, dit Malko.

Il expliqua ce qui s'était passé.

— Nous la retrouverons, affirma Sharjah. Facilement, par Abdul Zaki.

Malko tourna la tête vers les cadavres.

— Ceux-là risquent de vous poser des problèmes.

Le Koweïti montra ses dents en or dans un sourire évasif.

— Je rendrai compte à l'émir. Personne ne réclamera ces deux-là.

L'émir gouvernait de son palais, vingt kilomètres au sud de Koweït. Toutes les décisions importantes étaient prises en famille, dans le plus grand secret.

— Même pas les Palestiniens ? demanda Malko.

Le sourire du sheikh Sharjah devint franchement méchant.

— Ils sauront que je suis venu ici. Ils me craignent. Le cas échéant, je saurai leur rappeler qu'ils ne sont pas chez eux ici. Je l'ai déjà fait.

Rassuré, Malko alla rejoindre le médecin en train d'examiner Amina. Ce dernier, à l'aide d'une petite spatule, était en train d'extirper du vagin de la jeune danseuse la substance brunâtre qui avait tant intrigué Malko, la versant au fur et à mesure dans une assiette. Une ampoule vide de morphine était posée par terre, avec une seringue.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

Le médecin leva un regard plein de dégoût :

— Du sel.

— Du sel !

Le médecin hocha la tête.

— Oui. Dans les émirats, depuis des siècles, les femmes, après un accouchement, avaient l'habitude de se mettre un peu de sel dans le vagin, afin de resserrer plus vite les muqueuses. De façon à ce que leur mari ne les répudie pas, au profit d'une jeune vierge plus étroite.

— Charmante coutume, fit Malko amèrement.

— D'autant, continua le médecin, que la plupart du temps, elles y restaient à leur second accouchement. La muqueuse durcie ne pouvait plus se distendre.

— Mais Amina...

Le médecin hocha tristement la tête.

— On l'a bourrée de sel. Après lui avoir déchiré le vagin avec un morceau de bouteille. Je l'ai trouvé. Elle a aussi du sel dans le rectum. On a dû même le renouveler au fur et à mesure qu'il fondait, sans cela

il n'y en aurait pas autant. La malheureuse a dû souffrir atrocement. Je ne comprends pas que ses cris n'aient pas ameuté le quartier.

— Elle est sourde-muette, dit Malko.

Il crut que l'Américain allait se trouver mal. L'horreur était complète. La malheureuse Amina n'avait rien à dire. On l'avait torturée par sadisme pur. Ou pour la punir d'avoir été en contact avec Malko. Sans même savoir ce qui s'était passé.

Les yeux dorés de Malko avaient viré au vert. Il songea tout à coup à Winnie Zaki. Il était temps de lui donner une leçon.

Il retourna dans l'autre pièce, s'approcha du sheikh Sharjah.

— Voulez-vous me faire un plaisir ?

— Avec joie.

— Vous avez un prétexte pour aller faire chercher Mme Zaki. Sa bonne nous a menés ici. Je veux qu'elle voie Amina dans l'état où elle se trouve. Où l'ont mise ses amis.

Une lueur de compréhension passa dans les gros yeux marron du sheikh.

— C'est facile.

Winnie Zaki semblait avoir avalé un minaret. Si ses yeux avaient pu tuer, Malko serait tombé en poussière lorsque les Yéménites du sheikh Sharjah l'avaient poussée dans la pièce. Elle avait violemment apostrophé le Koweïti, et ils s'étaient disputés plusieurs minutes avant que Malko ne la prenne par le bras et ne l'amène devant Amina, maintenant inconsciente, grâce à la morphine... L'assiette de gros sel rougi de sang et d'excréments était presque pleine.

— C'est au nom de quel idéal que vos amis ont torturé cette infirme ? demanda Malko. Ils n'avaient même pas l'excuse de la faire parler.

Winnie Zaki se rebella :

— Qu'avez-vous fait de Fawzia ? demanda-t-elle avec hauteur. Je me plaindrai à votre oncle l'émir de vos agissements inqualifiables. Je vous ferai chasser du Koweït.

— Vous pourriez aussi porter plainte à l'ONU, suggéra Malko. Ils seraient contents d'entendre l'histoire du sel. Voulez-vous que le docteur explique les dommages irréparables causés à la muqueuse par ce traitement ?

Le médecin américain prit la parole. Avec des termes précis et horribles dans leur froideur. Winnie Zaki ne détachait plus les yeux de l'entrejambe de la danseuse, disparaissant maintenant sous des compresses de gaze. Malko observait le visage de la Danoise. Les traits ne perdaient pas de leur dureté, mais le regard vacillait parfois.

Lorsque le médecin se tut, Winnie Zaki resta silencieuse quelques instants avant de laisser tomber :

— Il y a sûrement une explication. Je me refuse à condamner les gens sans les entendre.

C'était plus du baroud d'honneur qu'autre chose. Car, lorsque Malko plongeait ses yeux dans les siens, Winnie les détournait vivement. Il sentit que sa foi dans la cause palestinienne ne serait plus jamais la même.

— Vous êtes libre, dit Malko. Je suis sûr que votre servante vous donnera signe de vie bientôt.

Winnie leva la tête, surprise :

— Mais pourquoi m'avez-vous fait venir ? Je pensais que...

Malko décida de jouer le tout pour le tout. De profiter de l'ébranlement psychologique de la femme d'Abdul Zaki.

— Êtes-vous disposée à me dire qui va commettre un attentat contre Henry Kissinger ? demanda-t-il doucement. Je sais que vous êtes au courant.

Les traits de Winnie Zaki se figèrent. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma, balbutia finalement :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, vous êtes fou.

Sa poitrine se soulevait rapidement, et elle faisait visiblement un effort énorme pour se contrôler.

— C'est une plaisanterie de mauvais goût lâcha-t-elle finalement d'une voix plus ferme.

Elle se tourna vers le sheikh Sharjah.

— Puis-je partir ?

— Certainement.

Elle pivota et sortit de la pièce, sans saluer personne. Le sheikh Sharjah la suivit pensivement du regard et secoua la tête.

— Son mari lui a monté la tête, dit-il. Et elle est trop exaltée. Il devrait faire plus l'amour et moins la politique.

Malko était soulagé d'avoir donné cette leçon à l'orgueilleuse Winnie. Et surtout d'avoir ouvert une brèche dans la forteresse de son fanatisme pro-palestinien. Cela pourrait peut-être éventuellement servir... Mais, pour l'instant, il fallait suivre la piste qu'il tenait.

— Amina sait sûrement quelque chose, dit-il au sheikh. Pouvez-vous trouver une interprète ?

— Certainement, dit Sharjah. Nous verrons cela à l'hôpital.

— Cette fois, je ne prendrai pas de risques, dit Malko. Eleonore Ricord couchera dans sa chambre et Richard Green et moi prendrons les deux chambres contiguës.

— C'est très bien, affirma le Koweïti. Le directeur de l'hôpital ne peut rien me refuser.

Il faisait jour depuis longtemps. Malko entra à pas de loup dans la chambre de Richard Green, après avoir traversé celle d'Amina. L'Américain somnolait sur le lit, tout habillé, sa « grease-gun » sur la table de nuit, une chaise devant la porte. Il se dressa en sursaut, Malko le rassura d'un geste. Lui non plus n'avait pas beaucoup dormi. Il retourna sur ses pas. Eleonore Ricord assise près du lit, tourna la tête vers lui.

— Elle se réveille, dit-elle.

L'interprète attendait dans la chambre de Malko : la fesse triste, le cheveu filasse et l'œil éteint. Professeur à l'école des sourds-muets. Visiblement terrorisée d'être mêlée à une histoire pareille.

— Allons-y, dit Malko.

L'interprète vint s'asseoir près du lit. Amina avait ouvert les yeux, encore très gonflés. Un goutte-à-goutte était enfoncé dans son bras droit. Mais grâce à la morphine, elle ne souffrait pas trop. Elle sourit faiblement à Malko. Celui-ci se tourna vers l'interprète :

— Qu'elle raconte ce qui lui est arrivé.

Gymnastique des doigts. Amina commença à bouger les siens. D'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, au fur et à mesure qu'elle entrait dans son récit : l'interprète traduisait au fur et à mesure.

— ... son « fiancé » était venu chez elle. Il avait vu les vêtements, l'avait questionnée. Elle avait finalement avoué leur provenance. Très en colère... Il parlait un peu le langage des sourds-muets. Il l'avait appris à cause d'elle... Il lui avait dit que Malko était un agent d'Israël et des Américains, au Koweït pour détruire les Palestiniens... Ensuite, on l'avait emmenée dans la cave et interrogée, essayant de lui faire répéter ce qu'elle avait pu dire. Comme elle avait juré n'avoir livré aucun secret, son fiancé avait dit qu'elle devait être punie. De toute façon, maintenant, il ne l'épouserait jamais. Alors cela n'avait plus d'importance.

— On l'avait bourrée de sel... Elle pensait qu'ils voulaient la laisser mourir là, de douleur et d'épuisement.

Elle cessa de « parler ». Puis ses doigts remuèrent de nouveau. Timidement.

— Où est mon fiancé ?

— Dites-lui qu'il a été tué dans l'affrontement, dit Malko.

L'interprète remua tristement les doigts. Les yeux d'Amina s'agrandirent, puis des larmes y perlèrent. Malko n'en revenait pas. Après ce que le Palestinien lui avait fait !

— Demandez-lui où sont les camarades de son fiancé, dit Malko. Expliquez-lui qu'il faut éviter d'autres drames.

Gymnastique des doigts. Amina hésitait. L'interprète traduisait, de plus en plus lentement.

— ... Elle ne sait pas... Elle croit qu'ils ont une base dans le désert, peut-être en Irak ou en Arabie Saoudite. Son fiancé ne venait pas tous les jours à Koweït. Oui, elle avait souvent entendu le nom de Abdul Zaki, mais ignorait son rôle.

Elle reposa ses mains sur le drap. Épuisée.

Malko aurait bien voulu en savoir plus, mais Amina avait révélé tout ce qu'elle savait. De nouveau, la piste était coupée. Mais tout revenait toujours à Abdul Zaki.

C'était lui qu'il fallait attaquer.

CHAPITRE XI

D'un trait de crayon rouge, Richard Green barra un jour sur le calendrier. Puis il jeta le crayon sur le bureau et soupira :

— Plus que dix jours.

Malko ne répondit pas. Il le savait fichtrement bien qu'Henry Kissinger débarquerait au Koweït la semaine suivante. Et que leurs efforts n'avaient pas permis de résoudre le problème de sa sécurité. Les deux poings sur le bureau, la tête penchée, le front plissé, le chef de station de la CIA réfléchissait à se faire éclater le cerveau.

— Il faut trouver ces enfoirés-là ! gronda-t-il.

Cela tenait plus du vœu pieux que du plan de bataille... Deux jours s'étaient écoulés et le règlement de compte de Abu Obida Street n'avait mené à rien... Amina, la danseuse, se remettait de ses tortures à l'hôpital Al Sabah, et le sheikh Sharjah jouait les Artésiennes. Malko le soupçonnait de s'être fait taper sur les doigts par l'émir, mis au courant de sa « collaboration » avec les services américains par Abdul Zaki. Certes, les journaux étaient restés muets sur la tuerie, mais les racontars allaient bon train...

On frappa à la porte. C'était Eleonore Ricord, apportant à Richard Green les derniers télex décodés de Washington. Elle salua Malko avec froideur et ressortit, ne lui ayant pas pardonné l'intermède avec Amina. L'Américain parcourut les télex et grommela dans sa barbe.

— *God damn it !*

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko.

— Ils font semblant de croire que nous ne mettons pas le paquet. Les enfoirés. Je voudrais les y voir, au Koweït !

Malko épousseta un peu de poussière sur son impeccable costume d'alpaga noir. Surtout ne pas se laisser aller. Le sous-sol de Richard Green le déprimait. Et ce n'était pas le moment.

— Faisons le point, dit-il. Nous savons que les Palestiniens sont quelque part dans le désert.

Richard Green l'interrompt d'un rugissement.

— Vous savez jusqu'où il va, le désert ! La ville la plus proche d'Arabie Saoudite est à six cents miles !

— Je sais, fit Malko. J'essaie seulement de réfléchir. Donc, ils ont probablement décidé que ce n'était pas la peine de s'attaquer à nous une nouvelle fois, puisque nous ne les gênons pas. Ce n'est pas de ce

côté que nous aurons du nouveau. Et lorsque nous en aurons, il sera trop tard. Restent Salem Bakr et Abdul Zaki.

— Sharjah prétend qu'il les surveille tous les deux, affirma Richard Green. Sans résultat.

— C'est Zaki le plus intéressant, dit Malko. Et Winnie Zaki. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ?

— Rien ! coupa Richard Green amèrement. Ils sont intouchables tous les deux. Si seulement j'avais une douzaine de Green Berets, on se les paierait et on prendrait ce putain de pays pour lui faire cracher son pétrole jusqu'à la dernière goutte.

Il serrait le poing comme s'il était en train de presser le Koweït comme un citron huileux.

Malko se décida d'un coup.

— Je vais essayer de tenter quelque chose avec Winnie, dit-il. La scène d'avant-hier soir l'a quand même secouée. On ne sait jamais : elle peut craquer.

Richard Green le regarda par en dessous :

— Vous allez la foutre dans le sel ? Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je vais d'abord aller la voir, fit Malko en se levant. Chez elle.

Richard Green eut un ricanement sceptique.

— Eh bien, bonne chance. Si elle ne vous arrache qu'un œil, c'est qu'elle sera particulièrement de bonne humeur.

Malko plissa ses yeux dorés.

— Je ferai attention. À cette heure, Abdul Zaki doit être à son bureau. Je vais vérifier d'abord.

— Prenez ma voiture, proposa Richard Green, je ne m'en sers pas pour l'instant. Il y a de l'artillerie dedans. Cela peut servir.

Il était pour la diplomatie musclée. Style Hirojima. Malko fut heureux de revoir la lumière du jour. Enfin, le ciel était de nouveau bleu ! Bien qu'on grelottât. Il s'installa au volant de la grosse « Eldorado » beige et sortit de l'ambassade. Bien décidé à secouer le cocotier.

Le petit building abritant Honeywell, à côté du *Sheraton* semblait avoir dix siècles, tant il était décrépi. C'est pourtant là qu'étaient les bureaux du puissant Abdul Zaki. Malko passa lentement devant, inspectant les voitures garées. Il ne vit celle de Zaki qu'en revenant par-derrière : une Mercedes 300 SL décapotable bleu avec un moteur de 600. Une bombe.

Donc il était là.

Il allait accélérer lorsqu'il aperçut quelque chose sur le dossier de

la banquette avant. Il dut se rapprocher encore pour distinguer un faucon, la tête encapuchonnée !

Abdul Zaki allait se livrer à son sport favori : la chasse dans le désert... Ce n'était qu'en tournant autour du rond-point de Jahra Gâte que Malko fit le rapprochement : Amina avait parlé d'un camp dans le désert pour les Palestiniens.

Pris dans la circulation, il lui fallut accomplir un tour complet avant de pouvoir revenir sur ses pas. Juste à temps pour croiser Abdul Zaki, seul au volant de la Mercedes ! Heureusement, le Koweïti ne le vit pas. Malko vira brutalement dans le driveway du *Sheraton*. Surpris : car au lieu de piquer vers le sud, Zaki prit Jahra Street, rejoignit le Troisième Ring. Comme s'il allait chez lui !

Dépité, Malko faillit cesser sa filature ! Avec le Koweïti sur place, il ne pouvait parler à Winnie.

Mais Abdul Zaki continua, passa devant son palais et s'engagea dans l'avenue Istiqual. Pour ralentir cinq cents mètres plus loin et stopper devant le building verdâtre de l'ambassade libyenne. Presque en face de la maison de Richard Green !

Un comble.

Malko dépassa l'ambassade et s'arrêta. Abdul Zaki passa devant les photos du colonel Kadhafi clouées sur un panneau de bois près de la porte, fut salué respectueusement par la sentinelle et disparut.

Aussitôt, Malko tapa sur le téléphone de la Cadillac le numéro de la ligne directe de Richard Green. C'est Eleonore Ricord qui décrocha. Richard Green était en conférence avec l'ambassadeur. Probablement pour discuter de quelle couleur serait le cercueil de Henry Kissinger.

— Je suis Zaki, expliqua Malko. Il est chez les Libyens et semble se préparer à aller chasser avec son faucon...

— C'est vrai ? s'exclama la Noire.

Malko sentit de l'excitation dans sa voix. Ils étaient réconciliés.

— Le voilà, dit-il.

Abdul Zaki venait de ressortir de l'ambassade libyenne, portant un long paquet qu'il mit dans le coffre de la Mercedes. Il se remit aussitôt au volant, démarra, passa devant Malko qui s'aplatit précipitamment sur la banquette. Ce dernier attendit que plusieurs voitures soient passées pour démarrer à son tour. La circulation était assez intense pour que le Koweïti ne s'aperçoive de rien.

Ils filèrent à travers les différents rings vers le sud, traversant les faubourgs interminables de Quadisiya et d'Hawaii, rejoignirent finalement le freeway à six voies menant à l'Arabie Saoudite.

En dix minutes, Koweït-City disparut derrière eux dans une brume bleuâtre. À gauche, c'était la mer, à droite le désert ocre et plat. L'Arizona, en plus pouilleux.

Pas une seule maison élégante. Des cabanes, des carcasses de

voitures, quelques rares chameaux. Sur la gauche, des « palais » protégés par d'épaisses haies de feuillage, luxe suprême. Mais la circulation se raréfiait de plus en plus. Malko ralentit, laissant plus d'un demi-mille entre la Mercedes et lui.

Où allait le Koweïti ? Ils dépassèrent le croisement menant à Ahmadi, la ville du pétrole, oasis de verdure en plein désert... Zaki continuait toujours... La frontière d'Arabie Saoudite n'était plus qu'à une soixantaine de kilomètres. Malko pria pour que Koweïti ne la franchisse pas : pour lui, elle était totalement hermétique. Et tout à coup, il crut être victime d'un mirage : la Mercedes avait disparu !

Il lui fallut plusieurs secondes pour la repérer, cahotant sur une piste perpendiculaire au freeway qui s'enfonçait dans le désert, vers le sud-ouest !

Malko continua sur le freeway, puis stoppa un kilomètre plus loin et revint sur ses pas. À cause des vallonements du désert, il avait déjà perdu de vue la Mercedes. Il revint jusqu'à l'embranchement et s'y engagea à 30 à l'heure. Il n'y avait absolument rien, sauf des pipelines noirs qui couraient à travers le désert, vers les stations de pompes d'Ahmadi, plus au nord.

Devant lui, à l'ouest, une ligne de montagnes bleuâtres marquait la limite de l'Arabie Saoudite. La piste sur laquelle il se trouvait paraissait se diriger vers les gisements de Wafra, à la limite de la « zone neutre », no man's land entre le Koweït et l'Arabie Saoudite.

Malko accéléra. Pendant dix minutes, il roula en plein désert, sans rien apercevoir, puis il distingua un nuage de poussière à trois kilomètres devant lui... Vraisemblablement la Mercedes. Il croisa un vieux berger et ses chèvres. Il continua, maintenant la distance entre les deux véhicules. La piste montait légèrement vers l'ouest. Heureusement, le soleil était derrière Malko, éblouissant celui qu'il suivait.

Mais s'il stoppait et sortait de son véhicule, il allait fatalement apercevoir Malko.

C'était un risque à courir. La Mercedes disparut soudain, avalée par une crête. De nouveau, Malko accéléra. Dix minutes plus tard, il déboucha sur une sorte de plateau s'étendant du nord au sud, dominant une dépression dont l'extrémité se perdait dans les premiers contreforts de l'Arabie Saoudite. Le petit nuage de poussière de la Mercedes continuait à avancer en contrebas, vers la tache verte d'une oasis. Malko arrêta la voiture et courut dans le désert caillouteux, vers une petite éminence d'où il plongeait encore mieux vers l'ouest. Il vit la voiture bifurquer sur la gauche et s'arrêter. Il dut y regarder à deux fois, avant de distinguer des murs de la même couleur que le désert entourant une construction basse. Impossible de distinguer plus de détails à cette distance. S'avancer plus, l'exposait à se faire repérer

immanquablement.

Il attendit, afin de voir si Zaki repartait, mais la Mercedes ne bougeait plus, presque invisible. Alors qu'il regagnait la Cadillac, il y eut un grondement de moteur derrière la crête. Avant qu'il ait eu le temps de se cacher, un énorme camion-citerne vert jaillit de la piste, passa près de lui et s'engagea dans la déclivité. Il se demanda si le chauffeur l'avait vu.

Revenant sur la crête, il observa le véhicule. Celui-ci dépassa l'endroit où s'était arrêté Zaki et continua vers le sud-ouest. Rassuré, Malko regagna la Cadillac et fit demi-tour.

Il avait peut-être découvert le mystérieux camp d'entraînement auquel Amina avait fait allusion, là où se trouvaient les Palestiniens qui se préparaient à assassiner Henry Kissinger. Mais avant de prévenir le sheikh Sharjah, il devait s'assurer qu'il s'agissait bien d'eux.

Richard Green jubilait :

— C'est sûrement eux ! Fantastique. Vous avez fait du beau boulot.

— Attendez, fit Malko, douchant son enthousiasme. Il faut d'abord être sûr qu'il s'agit d'eux. Et ensuite les mettre hors d'état de nuire.

C'était la partie la plus délicate du programme. Ils étaient dans un pays étranger, plutôt hostile, chatouilleux de ses prérogatives nationales.

— Vous avez une idée ? demanda Richard Green.

Malko sourit.

— Peut-être. Trouvez-moi les jumelles les plus puissantes possible. Nous y retournons demain matin. À cause du soleil. Sans rien dire à personne...

— Même pas à Sharjah ?

— Même pas, dit Malko. Ils ont peut-être des espions dans ses services.

Cette fois, ils avaient roulé beaucoup plus doucement pour ne pas soulever de poussière, et ensuite garé la Cadillac dans un creux de rocaïlle, hors de la piste. Richard Green respirait lourdement, la chemise collée au torse par la sueur. Entre dix heures et trois heures, il faisait chaud, même si ce n'était pas les 55° de l'été...

— Cette fois, vous allez maigrir, remarqua Malko. Cela vaut toutes vos pilules.

— Je vais peut-être même crever ! fit Richard Green à bout de souffle.

Un gerfil, petit rat du désert, déboula devant eux. Le sable, le vent, et la chaleur abrutissaient très vite. Le soleil couché, on gretotterait.

Malko avait des mouches lumineuses devant les yeux et les cicatrices de sa poitrine l'élançaient. Pourtant, il éprouvait une profonde satisfaction : arriver à contrer des Palestiniens dans un pays comme le Koweït, ce n'était pas à la portée d'une barbouze vulgaire et subalterne. Il allait pouvoir réclamer à la Central Intelligence Agency un bon morceau de sa toiture pour cette « interception ».

Épuisé, Richard Green se laissa tomber sur un rocher.

— Ce n'est pas possible, je vais crever.

Ils avaient parcouru un kilomètre dans les cailloux en pente. L'Américain haletait, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. Malko attendit qu'il soit prêt à repartir. Ils étaient presque arrivés au sommet de la crête.

Cent mètres plus loin, ils s'arrêtèrent et observèrent la petite oasis cernée de montagnes pelées et bleuâtres. Derrière eux, on apercevait les pétroliers attendant sagement leur tour de charger. Des dizaines de petits points immobiles.

Malko prit les jumelles, essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux avec une pochette de soie. Il mit plusieurs secondes à régler les lentilles à sa vision, à cause de la brume de chaleur. Enfin, il distingua des bâtiments, des murs, des lettres arabes d'un mètre de haut peintes en blanc sur les murs ocre. C'étaient les seuls bâtiments de l'oasis, environ à deux kilomètres d'eux. De l'autre côté de la piste, il y avait une petite palmeraie et une rivière. Ses jumelles parcoururent le reste de l'oasis sans trouver signe de vie. Les Palestiniens, si c'étaient eux, étaient tranquilles là-bas.

Une activité fébrile semblait régner autour des bâtiments. Une dizaine d'hommes entraient et sortaient sans arrêt. Malko concentra son attention sur un groupe au milieu de la cour en train de faire de la culture physique. Puis deux autres sortirent d'un bâtiment, portant des armes, s'allongèrent à même le sol et visèrent quelque chose sur le mur.

Les détonations sèches se répercutèrent dans le désert, assourdies par la distance. Tir d'entraînement. C'était bien une base paramilitaire ! Les Koweïtis auraient eu des uniformes, un drapeau. C'était rageant de les avoir ainsi à portée de la main. Mais s'avancer eût été pure folie. Ils étaient visibles comme une mouche dans du lait... Malko continua son observation près de dix minutes, puis rabassa ses jumelles.

— Cela semble bien être ce que nous cherchons, fit-il

pensivement.

Richard Green était fasciné comme par une fenêtre sur l'enfer.

— Ce sont eux, ce sont ces salauds ! murmura-t-il.

Mais ce n'était pas tout de les injurier. Il fallait faire quelque chose. Les Palestiniens avaient bien choisi leur endroit. Au sud, c'était la zone neutre, pratiquement inhabitée, à l'ouest le désert saoudien totalement vide et à l'est le désert tout court, sans une seule cahute jusqu'à la mer. De plus la dépression du terrain étouffait le bruit de leur entraînement.

— Qu'allons-nous faire ? dit Richard Green à voix basse comme si les Palestiniens avaient pu les entendre.

— Filer d'ici ! fit Malko. Avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre présence.

Ils firent demi-tour, redescendant vers la piste. Et tout à coup un grondement de moteur les cloua sur place. Un camion surgit de la crête, venant de l'est. Droit sur eux. Ils s'écartèrent précipitamment.

— Mais c'est le même ! s'exclama Malko.

C'était le camion-citerne vert qu'il avait croisé la veille. Mais cette fois, il était certain que le chauffeur les avait vus. Le véhicule continua sans ralentir, descendant vers l'oasis.

— C'est un camion d'eau ! remarqua Green. Il y en a plein le désert.

Malko fixait le camion. Il descendait droit vers la ferme des Palestiniens. Et rien à faire pour le stopper.

— Nom de Dieu de nom de Dieu, fit l'Américain. Le con !

Le camion descendait toujours, devenait minuscule. Il passa devant les bâtiments des Palestiniens sans ralentir.

Richard Green poussa un hurlement de joie sauvage. Il en avait oublié sa fatigue. Malko suivait des yeux le camion qui disparaissait dans les premières ombres violettes des montagnes. Cette fois, la chance était avec eux.

— Maintenant, on va se les payer, dit sombrement Green. Avec ou sans Sharjah.

Son pessimisme avait volé en éclats. Malko, lui aussi, ne voyait plus que la violence pour lutter contre la violence.

Comme disait Richard Green, ils allaient se les payer. Le tout était de savoir comment.

CHAPITRE XII

— C'est là qu'Henry Kissinger viendra déjeuner, annonça Richard Green. Si tout se passe bien.

Un ange ceinturé de grenades traversa *l'Eldorado*.

Malko aperçut sur la droite du freeway un mur bas bordé d'acacias, une énorme antenne de radio, des miradors hérissés de mitrailleuses.

À côté, il y avait une caserne avec de flamboyants uniformes rouges : la garde personnelle de l'émir Sabah Al Salem. On était encore à vingt kilomètres de Koweit-City. L'émir était prudent Coincé entre le freeway, le golfe Persique, la caserne et un terrain vague, il pouvait se défendre. Un kilomètre plus loin, Malko aperçut sur la gauche du freeway d'étranges constructions d'un blanc éblouissant, toutes semblables, alignées sur des kilomètres, en plein désert.

— Qu'est-ce que c'est que ces ruches ? demanda-t-il.

— Les cités de logement des Koweitis, expliqua Richard Green.

Il y avait de quoi faire des cauchemars.

Richard Green alluma une cigarette et dit :

— Si nous prévenons Sharjah, il n'est pas certain qu'il intervienne contre ces Palestiniens. Même s'ils font joujou avec des armes. Ils pourront toujours dire qu'ils s'entraînent à envahir Israël. Et ça, c'est sacré.

— C'est possible, reconnut Malko.

— Cela ne laisse qu'une solution, continua l'Américain.

Ils demeurèrent silencieux, pensant à la même chose, bercés par le ronflement du moteur.

— On ne peut pas attaquer ces Palestiniens sans en référer à Washington, remarqua Malko. C'est extrêmement grave.

— Bien sûr, approuva Richard Green. Mais on n'est pas obligé de tout leur dire... J'ai un ami iranien qui acceptera sûrement de nous donner un coup de main. Il a travaillé avec des gens à nous, dans le sud de l'Iran. À la belle époque.

Malko n'était pas chaud pour une liquidation préventive. Le remède risquait d'être pire que le mal.

— Avant d'envisager une liquidation violente de ces Palestiniens, remarqua-t-il, demandez à Washington de faire pression sur les Koweitis.

Richard Green ne répondit pas, soudain renfrogné.

Ils entraient dans les faubourgs de Koweït et ils durent ralentir considérablement. La circulation était démente. Partout, les boutiques regorgeaient de marchandises, au tiers des prix d'origine.

Sur la droite de la route, Malko remarqua un dôme scintillant.

— Superbe mosquée, remarqua-t-il pour détendre l'atmosphère.

L'Américain gloussa de joie.

— C'est la mosquée du Kassr Mischrif ! Ils l'ont construite avec des bouteilles de bière ! Pas mal pour une mosquée.

Malko en était à sa troisième vodka. Essayant de chasser l'agacement causé par l'entêtement de Richard Green.

L'Américain avait passé le reste de la journée à taper furieusement à la machine un long rapport qu'il remettait au fur et à mesure au « codeur » de l'ambassade. Le plan d'attaque du camp palestinien. Avec tous les détails. Il ne manquait que le soutien de l'aviation.

On était en pleine baie des Cochons...

Décidément la CIA n'avait rien appris.

Ravi, Richard Green se leva, s'étira et vint retrouver Malko sur le canapé de son bureau.

— Avec le décalage horaire, on aura la réponse demain matin, dit-il. J'ai appelé ça l'opération *Armageddon*.

L'affrontement du Bien et du Mal, comme dans la Bible. Richard Green virait au lyrisme guerrier. Malko acheva sa vodka, grillant de doucher l'enthousiasme de l'Américain. *Armageddon* était une folie politique. S'ils étaient blessés ou capturés, les conséquences seraient incalculables. Sans compter que rien ne disait qu'ils viendraient à bout des Palestiniens.

— Et votre Iranien ? demanda Malko.

— Il en est ! jubila Richard Green. Eleonore a été le voir.

— Et les armes ?

L'Américain sourit finement :

— Nous avons quelques M. 16 à l'ambassade. Et des grenades.

— Vous signez le crime, fit Malko, pince-sans-rire.

L'Américain eut un geste fataliste.

— Les armes voyagent tellement !

— Ces Palestiniens semblent être une vingtaine, avança Malko. Nous ne serons que trois.

— Quatre, corrigea Richard Green. Eleonore vient. Elle conduira la voiture. Une « Station-Wagon » qui n'a aucun lien avec l'ambassade, si on était obligé de l'abandonner là-bas.

Malko fit la grimace intérieurement. Il se voyait déjà en retraite à

pied dans le désert. Charmante perspective. Il pensa à Alexandra, en train de faire des boules de neige au château de Liezen. Il eut soudain envie de lui téléphoner. Dans vingt-quatre heures il serait peut-être mort. Absent définitivement de ce monde fou.

— Allons manger quelque chose à la *Pizzeria* du *Hilton*, proposa Green.

Eleonore Ricord entra au moment où il allait répondre. Avec des bottes argent et une minirobe assortie. Particulièrement appétissante. Malko se dit qu'elle ferait un très bon repos du guerrier.

Avant le combat.

— Va pour la *Pizzeria*, dit-il. Si Miss Ricord nous fait l'honneur de sa présence...

— Ça y est ! annonça triomphalement Richard Green.

Malko regardait fasciné, les lettres imprimées sur la bande du télex : ARMAGEDDON, ARMAGEDDON, ARMAGEDDON. Cela pouvait aussi s'épeler pour Malko : danger de mort immédiate.

Richard Green et lui sortirent de la petite salle des télex au premier étage de l'ambassade.

Malko, soucieux, demanda :

— Qui a envoyé la confirmation ? C'est le chef du desk « Middle East » ?

— Non, admit Richard Green. Il est en vacances. C'est son adjoint, un vieux copain à moi. Nous étions ensemble à Pleiku. C'est un type comme ça ! Pas une couille molle de bureaucrate.

Malko ne releva pas. La manœuvre était claire. Richard Green faisait partie du groupe qui, au sens de la « Company », regrettait les méthodes expéditives des débuts de la CIA. Quitte à mettre leurs supérieurs devant le fait accompli. À leurs yeux, la sécurité de Henry Kissinger justifiait tous les risques.

Malko se résigna. Son fatalisme slave le reprenait. Mais il abhorrait ces méthodes peu sophistiquées.

— Quel est votre plan ? demanda-t-il à Green lorsqu'ils furent revenus dans le bureau.

— Très simple, affirma l'Américain. Je me suis renseigné. Le camion-citerne que nous avons vu va tous les jours ravitailler Wafra à la même heure. Nous allons l'attendre, lui emboîter le pas. De cette façon, les Palestiniens ne nous verront pas arriver. On les arrosera au Kalachnikov et à la grenade. En trois minutes, ce sera fini.

— Au Kalachnikov ? s'étonna Malko. Je croyais que vous aviez des M. 16 ?

Richard Green sourit d'un air finaud.

— L'attaché militaire m'a dépanné. On aura des Kalachnikov. Comme ça, s'il y a une enquête, on croira à un règlement de compte entre Palestiniens.

— Et si l'un de nous trois est tué ?

— Nous ramènerons le corps dans la voiture.

Il avait réponse à tout.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens.

— Et si nous sommes TOUS tués. Qui nous ramènera ?

— Soyez pas idiot, fit Green. Ce sont des Arabes. J'ai fait trois ans de commando. Si vous avez les jetons, dites-le.

Malko n'insista pas. Puisqu'on allait au massacre, autant y aller gaiement.

— Espérons que le camion ne tombera pas en panne. Sinon, cela va ressembler à la charge des cavaliers polonais contre les chars allemands en 1939. Un cousin à moi a cessé définitivement d'y croire au miracle.

— O.K., fit Richard Green. Rendez-vous demain matin à huit heures. Le camion passe entre dix et onze.

Cela nous laisse de la marge.

— Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il fait ? grommela Richard Green.

Il était huit heures et demie.

Pour la dixième fois en dix minutes, il décrocha son téléphone et composa le numéro de son ami iranien. Sans plus de succès que les neuf autres fois précédentes. Malko buvait du petit-lait.

— Vous ne connaissez pas les Iraniens, remarqua-t-il. Ils ne disent jamais « non », mais ils ne font jamais « oui ».

Le front bas de Richard Green était plissé de contrariété. Il raccrocha violemment en jurant entre ses dents. Dans un coin, Eleonore Ricord, en blue-jeans et tricot moulant bleu ne disait rien. Tendue et angoissée. Les Kalachnikov étaient déjà à l'arrière de la « Station-Wagon », dans une cantine métallique. Avec assez de chargeurs pour gagner la guerre de Sécession.

Richard Green se renseigna encore auprès du poste de garde, demandant si l'Iranien ne l'attendait pas en haut. Malko avait envie de lui dire qu'il était probablement en train de courir à toutes jambes vers Téhéran ou de rédiger un rapport pour la SAVAC⁽⁸⁾ sur la crédulité du chef de station de la CIA.

— On ne peut plus attendre, à cause du camion ! explosa l'Américain. On y va.

Ses petits yeux gris semblaient s'être encore enfoncés. Il portait une sorte de battle-dress avec des poches partout. Bourrées de

grenades diverses. Un vrai commando. Plus modestement, Malko n'avait que son pistolet extra-plat. Et un de ses éternels costumes d'alpaga noir. Il avait horreur de se déguiser en guerrier.

— Nous n'attendons plus votre ami ? demanda-t-il perfidement.

Richard Green fit comme s'il n'avait pas entendu. Ils sortirent du bureau en silence... La « Station-Wagon » était garée hors de l'ambassade, un peu plus loin. Ils prirent place dans la voiture. Richard Green conduisait. Il tourna à droite pour rejoindre le bord de mer.

Malko laissa son regard errer sur la mer qui était grise et noire à cause de la pollution. Son esprit était ailleurs. Tout son flegme slave l'avait repris au moment du danger. Il se demanda si Eleonore se formaliserait s'il lui demandait une marque d'affection légèrement teintée d'érotisme pendant leur voyage.

Hélas, elle était assise à l'arrière. Il se retourna, rencontra son regard et découvrit qu'elle pensait à la même chose. Ses lèvres étaient entrouvertes, elle fixait Malko de ses grands yeux marron avec une expression ambiguë, apeurée et en même temps, terriblement complice.

La peur agissait sur elle comme un stimulant érotique. Malko pensa aux sages couples anglais qui faisaient furieusement l'amour sous les bombardements.

Il passa son bras par-dessus le dossier de la banquette et ses doigts rencontrèrent tout naturellement le genou de la Noire.

Concentré sur sa conduite et sur sa croisade, Richard Green ne s'apercevait de rien.

Richard Green emboîta un chargeur dans le Kalachnikov avec un cliquement sec et posa l'arme à côté d'un autre semblable sur la plage arrière de la « Station-Wagon ». Puis il tendit à Malko une ceinture de toile contenant huit chargeurs et s'en boucla une semblable autour de la taille.

La plage arrière du véhicule disparaissait sous les fusils d'assaut et les chargeurs. Eleonore contemplait le spectacle sans rien dire. Le silence du désert était absolu. Seul, le vent soufflait violemment de l'est. Au loin, on apercevait les flammes de plusieurs torchères. Mais, là où ils se trouvaient, il n'y avait rien. Que la « ferme » palestinienne, très loin en contrebas. Malko l'avait longuement observée à la jumelle, sans rien découvrir d'anormal. Quelques Palestiniens faisaient de la culture physique dans la cour. Peut-être que le plan de Richard Green avait une chance de réussite.

Il ne manquait plus que le camion d'eau.

Ils s'assirent à l'ombre de la « Station-Wagon », sur une bâche, dissimulés à la vue de la « ferme ».

10 heures 45. Malko se dit que le camion-citerne avait peut-être crevé... Ou que l'usine de dessalement s'était mise en grève. Le ciel était immaculé et on cuisait au soleil.

Soudain, Eleonore Ricord poussa un hurlement, désignant quelque chose à quelques mètres d'eux. Malko sursauta, aperçut quelque chose de jaunâtre, de la taille d'une soucoupe, qui se déplaçait rapidement. Richard Green ramassa une pierre et la jeta.

Il y eut un « flocc » dégoûtant, et l'objet s'arrêta.

— Une araignée-chameau, commenta l'Américain. Il y en a plein le désert.

Un grondement de moteur qui se rapprochait empêcha Malko de répondre. Cela venait de la piste, derrière la crête.

Sûrement le camion-citerne.

L'Américain se précipitait déjà dans la « Station-Wagon ». Malko l'y rejoignit. Richard Green semblait avoir rajeuni de dix ans.

— Dès qu'il a passé, on se colle derrière ! dit-il. À un mètre, dans la poussière, personne ne pourra nous voir. En passant devant la « ferme », Eleonore ralentit. On descend. Elle continue. Un demi-mille. Ensuite, elle stoppe, et elle observe la situation à la jumelle. Si tout est OK, je sors ou vous sortez, et elle revient nous prendre au passage. Sinon, elle continue derrière le camion et revient par la route de la côte.

Et, eux reviennent en corbillard.

Le grondement du camion augmentait. Il apparut, au sommet de la crête, Malko le vit grossir dans le rétroviseur. C'était bien le camion-citerne. Un seul homme était à bord, comme d'habitude. Le camion dépassa la « Station-Wagon », ralentit et, au moment où Eleonore allait lui emboîter le pas, s'arrêta au bord de la piste !

À dix mètres devant eux.

— Nom de Dieu, fit Richard Green. Qu'est-ce qui lui prend ?

Malko se le demandait aussi. Il attendit quelques secondes, puis descendit de la « Station-Wagon ». Eleonore lui tendit en silence un des Kalachnikov. L'énorme camion-citerne vert se dressait immobile et silencieux, devant eux. Ils n'avaient vu personne en descendre.

Sa présence insolite ressemblait à une menace. Et pourtant il n'y avait qu'un seul homme à bord. Dans la citerne, personne ne pouvait se cacher. Malko s'avança lentement le long du côté gauche, parvint jusqu'à la cabine, y jeta un œil.

Elle était vide.

Richard Green le rejoignit, serrant un Kalachnikov.

— Alors ?

— Il a dû aller satisfaire un besoin naturel, dit Malko. Ou dire sa prière...

Richard Green se frappa le front.

— Évidemment. C'est l'heure !

Cinq fois par jour, les musulmans pieux doivent se prosterner en direction de la Mecque.

Malko se baissa, et aperçut sous le camion, les jambes du chauffeur. Celui-ci s'éloignait vers la droite. Il disparut dans un repli de terrain. Richard Green s'appuya au gros véhicule et soupira, son Kalachnikov au creux de l'épaule.

— *God damn't it !* Il nous a fait peur ! S'il était tombé en panne, c'était la tuile.

Il s'essuya le front.

— Je crève de soif.

Malko eut un sourire ironique.

— Vous devez avoir cinq mille litres d'eau dans votre dos. Servez-vous.

— Merde, c'est vrai. Mais je ne vois quand même pas faire un trou.

— Il y a des robinets. À l'arrière.

— Tenez-moi ça, fit Richard Green en lui tendant le Kalachnikov.

Il marcha jusqu'à l'arrière, s'accroupit, ouvrit un des gros robinets et mit la bouche dessous. Un jet liquide fusa aussitôt sur le visage épanoui de l'Américain.

Son expression ne dura que quelques secondes. Il se releva d'un bond, avec une horrible grimace, s'essuyant la bouche, crachant, tapant du pied, tandis que le liquide continuait à couler par terre.

— Hé, c'est pas de la flotte ! cria-t-il.

Malko eut soudain l'impression d'avoir un régiment de fourmis rouges dans l'estomac. Il courut à l'arrière du camion-citerne, envoya la main sous le jet et la ramena sous son nez.

Cela puait l'essence !

En une fraction de seconde, il comprit.

— Courez ! hurla-t-il à Richard Green, pétrifié d'étonnement.

Lâchant le Kalachnikov, il démarra comme un missile, raflant au passage la main d'Eleonore Ricord, si vite qu'elle tomba sur un genou, se releva en voltige, cria de terreur. Ils plongèrent tous les deux dans le ravin, se tordant les pieds sur les cailloux du sol inégal.

Ils parcoururent ainsi près de cent mètres, jusqu'à ce que ses poumons soient prêts à éclater. Eleonore suivait tant bien que mal, littéralement traînée par lui.

— Hé, vous êtes fou ! appela Richard Green, dix mètres derrière

Malko.

Une seconde plus tard, une explosion terrifiante secoua le désert. Le camion-citerne se transforma en une gigantesque boule de feu qui monta verticalement vers le ciel, entourée de fumée noire... Malko se jeta à terre au moment où le souffle brûlant mêlé de flammèches les atteignait. Il eut l'impression d'être une langouste que l'on plongeait brusquement dans l'eau bouillante.

La pression de l'air brûlant lui fit lâcher la main d'Eleonore Ricord qu'il entendit crier. Il roula sur lui-même, ses vêtements déchirés par la rocaille, assourdi, grillé, assommé par le souffle et le bruit de L'explosion.

Il dut rester plusieurs minutes évanoui, car, lorsqu'il réussit à se mettre debout, le silence était retombé. Seul un énorme nuage de poussière continuait à flotter à l'endroit où le camion-citerne avait explosé, s'étendant dans un rayon de trois cents mètres. Malko avait mal partout, son costume était en loques, il saignait d'innombrables coupures. Mais il n'était pas gravement atteint. Les craquements des flammes qui dévoraient le camion et ce qui restait de la « Station-Wagon » projetée sur un éperon rocheux, cinquante mètres plus haut, achevèrent de le ramener à la réalité.

Il regarda autour de lui. Personne.

Il appela :

— Eleonore ! Richard !

— Je suis là !

C'était la voix de la vice-consul noire. Elle émergea du nuage de poussière, méconnaissable, vêtue d'un slip déchiré, avec une seule chaussure, le visage en sang, sanglotant hystériquement. Elle se jeta dans les bras de Malko, tremblant de tous ses membres.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé ? Vous êtes blessé ?

— Ça va, dit Malko. Essayons de trouver Richard.

Ils le découvrirent trente mètres plus loin, étendu sur le ventre, la nuque en sang, déshabillé complètement par le souffle, étrangement incongru dans ce désert avec sa peau blanche.

Malko le retourna, après lui avoir tâté la nuque. L'Américain grogna et ouvrit les yeux. Il balbutia :

— Où sont-ils ?

— Qui ? demanda Malko.

— Les types qui nous ont attaqués.

Malko secoua la tête.

— Personne ne nous a attaqués. Le camion ne contenait pas de l'eau, mais de l'essence. Une petite surprise de nos amis que nous devons surprendre.

Richard Green se frottait la tête, l'œil vague.

— Mais le chauffeur ?

— Il a été le premier à prendre ses jambes à son cou. Pas pour faire pipi. Pour sauver sa peau. C'était bien calculé. Ils nous ont repérés les fois précédentes. Ils ont dû aussi savoir que vous vous étiez renseigné sur l'horaire du camion. Si vous n'aviez pas eu soif, nous serions en ce moment transformés en martyrs de la Démocratie.

Richard Green fixait d'un œil absent la « Station-Wagon » qui ressemblait à une œuvre du sculpteur César, en plus beau.

— Filons, conseilla Malko. Avant que les Palestiniens ne viennent ramasser nos morceaux en souvenir.

Il aida l'Américain à se relever. Richard Green tenait à peine sur ses jambes. Eleonore n'arrêtait pas de pleurer nerveusement... Ils mirent dix minutes à remonter sur la piste, coupant à travers la pierraille. Le camion brûlait toujours. Le désert avait été carbonisé dans un rayon de deux cents mètres. S'ils étaient restés près de l'engin, ils auraient été pulvérisés. Le vent rabattit sur eux une fumée âcre qui les fit tousser à cracher leurs poumons.

— Mais, bon sang, je suis à poil ! s'exclama Richard Green.

Complètement sonné par l'explosion, il venait de réaliser seulement. Avec un regard gêné pour Eleonore, il mit une de ses mains en conque devant son sexe.

Un peu plus éloigné de l'explosion, Malko n'avait pas été déshabillé, mais son costume aurait fait un très bel épouvantail.

Soudain, un son lointain vint frapper leurs oreilles. Une sirène de pompiers. Les gens d'Ahmadi arrivaient à la rescousse. Dans cette éponge à pétrole, ce n'était pas prudent de laisser un incendie se développer.

Malko s'arrêta : ses jambes ne le portaient plus et il avait des éblouissements.

— La prochaine fois, dit-il, nous prendrons un char T 34. Ce sera plus sûr.

— Nom de Dieu, fit soudain Richard Green. L'Iranien ! C'est lui qui nous a vendus !

— Ce n'est pas impossible, reconnut Malko.

Il regarda la piste : un convoi de véhicules fonçait dans leur direction. Cinq minutes plus tard, une jeep pila à leur hauteur. Plusieurs Arabes en sortirent et s'arrêtèrent stupéfaits devant le spectacle de ces deux hommes et de cette femme, presque nus, couverts de sang et de poussière.

— Sharjah va bien s'amuser, murmura Malko.

Malko avait l'impression de s'être battu avec un porc-épic géant, tant sa peau portait de déchirures et de bleus. Tous ses muscles lui

faisaient mal. Mais il était entier.

Le sheikh Abu Sharjah était onctueux comme une motte de beurre, mais ses gros yeux proéminents ne souriaient plus.

— Vous devriez être mort, remarqua-t-il.

— J'ai presque envie d'aller à La Mecque, dit Malko. Embrasser la Pierre Noire...

— Je suis content que vous ayez échappé, lâcha à regret le Koweïti, mais vous avez eu tort de ne pas me faire confiance.

Malko eut une grimace de douleur.

— Excellence, dit-il, je vous présente toutes mes excuses. Au nom de Richard Green. Je vous promets que cela ne se reproduira plus. Et j'ai un ultime service à vous demander. Ces Palestiniens ne savent pas encore que nous sommes vivants. Ils sont tous là-bas. Allez les arrêter. Juste le temps qu'Henry Kissinger arrive et reparte. On doit pouvoir trouver un motif.

Le Koweïti réfléchissait. Finalement, il hocha la tête.

— Je vais aller soumettre le problème à mon oncle l'émir, dit-il. Je ne peux pas prendre cela sous mon bonnet. Mais je vous promets de plaider votre cause et je crois que l'émir sera d'accord. Venez demain à mon bureau. Je vous dirai ce qui s'est passé.

Malko aurait embrassé ses joues rebondies. Il le raccompagna, téléphona chez Eleonore pour prendre de ses nouvelles et tomba endormi.

Dure journée.

CHAPITRE XIII

Malko se sentait un steak haché. Chaque muscle de son corps était douloureux. Il pouvait à peine ouvrir la bouche tant sa mâchoire était ankylosée. Sa peau était semée d'écorchures.

Richard Green n'avait pu se relever tant il souffrait de ses vertèbres cervicales. Quant à Eleonore, elle avait eu un mal fou à expliquer à son amant Mahmoud que ce n'était pas un homme qui avait couvert sa peau délicate d'énormes bleus.

Tout cela pour en être réduit à demander à l'émir d'arrêter les Palestiniens. Malko était amer en pénétrant dans le petit ascenseur du ministère de l'Intérieur. Le bureau du sheikh Abu Sharjah se trouvait au sixième étage. Le temps n'était plus où n'importe qui pouvait voir un ministre sans s'annoncer, mais c'était encore très décontracté... Malko arriva sans encombre jusqu'à la porte vitrée du chef de la police secrète koweïtienne, frappa au verre dépoli et entra.

Les deux Yéménites, pieds nus, leurs mitraillettes plaquées or sur les genoux, étaient assis par terre, devant le bureau où le sheikh Sharjah tirait sur son éternel fume-cigarette, cerné par les dossiers. Les trois téléphones sonnaient sans arrêt : des appareils ultramodernes, à touche. Il fit signe à Malko de s'asseoir, découvrant toutes ses dents dorées.

Aussitôt, un policier surgit avec un plateau et le sempiternel thé à la menthe. Malko se brûla courageusement les lèvres pour tromper son impatience.

Le sheikh Sharjah raccrocha son téléphone. Son visage rondouillard et avenant avait une expression chagrine qui mit instantanément Malko en éveil.

— Quelles sont les nouvelles, Excellence ? demanda-t-il.

Sharjah secoua la tête, ses gros yeux soudain chagrins.

— Mauvaises. Les hommes dont vous m'aviez signalé la présence ont disparu.

— Disparu ! Mais...

— Disparu, répéta le sheikh. Mes hommes ont cerné la ferme de Al Wafra à l'aube. Il n'y avait plus personne.

— Mais pourquoi avoir attendu jusqu'à ce matin ?

— Je n'ai pu joindre mon oncle l'émir qu'hier soir très tard. C'était une décision importante. Il a prié et réfléchi avant de me donner sa

réponse au lever du soleil.

Il semblait sincèrement désolé. Malko sonda ses gros yeux marron et son visage potelé. Impossible d'y lire la vérité. Ou les Palestiniens avaient vraiment disparu, ou le sheikh Sharjah se défilait... Ce qui revenait au même. Une immense colère envahit Malko. Tous ces morts, tous ces risques pour rien ! Henry Kissinger allait arriver avec des tueurs en liberté.

Il retint ses reproches. Sharjah leur avait rendu assez de services pour être ménagé.

Les deux Yéménites étaient silencieux et muets comme des statues.

— Que comptez-vous faire ?

Le sheikh posa son fume-cigarette et frotta sa joue râpeuse.

— L'aéroport sera sévèrement surveillé pour l'arrivée du Secrétaire d'État, assura-t-il. Toutes les personnes qui approcheront de l'appareil auront été fouillées. D'ailleurs, il n'atterrira pas sur l'aérogare normale, mais de l'autre côté, en face du hangar de la K.A.C. De cette façon, les passagers des vols réguliers ne seront pas à portée de son avion. Il partira tout de suite pour le Palais de la Paix qui sera gardé par l'armée. Sur le chemin, il y aura près de cinq cents policiers. Sans compter les hommes de vos services de sécurité. Un avion-cargo amènera avant l'arrivée de M. Kissinger une Lincoln Continental spéciale dont les glaces peuvent résister à une balle de mitrailleuse... Le convoi roulera très vite... 50 ou 60 à l'heure.

Il énumérait les précautions comme pour rassurer Malko. Ce dernier demanda doucement.

— Vous vous souvenez de l'amiral Carrero Blanco à Madrid ? Est-ce que la Lincoln est aussi à l'épreuve des mines ?

Le sheikh se rembrunit, pris de court, puis reconnut :

— Je donnerai des ordres pour faire déminer la route avant le convoi.

Malko secoua la tête, amer et dépité.

— Excellence, même si vous faisiez voyager Henry Kissinger dans un char, il ne serait pas en sécurité. Les Palestiniens possèdent des missiles, et vous le savez. La seule solution consiste à arrêter ceux qui se préparent à frapper.

— Mais je vous assure..., protesta Sharjah. Je suis sûr que ces hommes sont en fuite. Qu'ils n'oseront rien tenter maintenant qu'ils savent leur projet éventé.

Malko plongeait ses yeux dorés sur les siens.

— Excellence, pouvez-vous répondre sur VOTRE vie de celle de Henry Kissinger ?

Le sheikh baissa les yeux, embarrassé. Puis il alluma nerveusement une cigarette et se rejeta en arrière.

— Vous savez bien que c'est impossible, dit-il. Il suffit d'un

hasard, d'une défaillance.

Malko se leva, réprimant une grimace de douleur, et luttant contre le découragement. Il avait cinq jours pour tout recommencer à zéro.

— Excellence, dit-il, je vous promets de ne plus vous ennuyer avec ces problèmes. Car je vais conseiller au State Department d'annuler le voyage de Henry Kissinger.

Insensible aux protestations du Koweïti, il sortit du bureau. Peut-être que la nouvelle qu'il avait lancée parviendrait jusqu'aux Palestiniens et dérangerait leurs projets. Mais, lui savait bien qu'il ne pouvait pas empêcher Henry Kissinger de venir au Koweït.

Donc il fallait trouver une solution. Moins définitive que de protéger le Secrétaire d'État en faisant un rempart de son corps. Ce qui risquait de faire deux morts au lieu d'un.

En attendant, il fallait annoncer la bonne nouvelle à Richard Green.

Penaud, le visage marbré de meurtrissures, le cou raide, le chef de station de la CIA au Koweït semblait avoir vieilli de dix ans en dix minutes.

— Bon sang ! fit-il. C'est une catastrophe ! On ne peut pas décommander le voyage si rapidement, sans perdre la face.

Malko se laissa tomber sur l'étroit divan, découragé.

— Eh bien, envoyez un télex conseillant au State Department d'acheter une armure pour Henry Kissinger.

Le silence qui suivit fut lourd et tendu. Au fond, Malko n'avait pas envie de plaisanter et partageait le désarroi de Richard Green. Il aurait fallu employer les méthodes généralement préconisées par Chris Jones et Milton Brabeck, les deux gorilles de la CIA, pour recevoir Henry Kissinger : vider le Koweït de ses habitants et les remplacer par des agents du Secret Service.

Difficile à réaliser en pratique.

La tête dans ses mains, Richard Green fixait d'un air absent l'aigle américain accroché au mur de son bureau.

Malko se leva :

— Je vais encore tenter quelque chose. Il y a une chance minuscule d'arriver à un résultat.

— Je suis très prise en ce moment. Nous avons des cocktails tous les soirs.

La voix de Winnie Zaki était mondaine, artificielle, froide, avec

pourtant une pointe d'intérêt Malko sentit qu'elle allait raccrocher. Son mari était peut-être près d'elle. Mais il n'avait pas le choix.

— Il faut absolument que je vous voie, insista Malko.

— C'est impossible, trancha Winnie. Pas avant une dizaine de jours.

Il tenta le tout pour le tout.

— Il s'agit d'une question de vie ou de mort. Au sujet de quelqu'un qui vous est cher.

Il sentit sa surprise au silence qui suivit à l'autre bout du fil, puis elle demanda d'une voix pas très ferme.

— Que signifie... De qui s'agit-il ?

— Je vous expliquerai de vive voix, insista Malko. Mais c'est urgent.

Winnie Zaki se décida d'un coup.

— Très bien. Cet après-midi, restez dans votre chambre du *Sheraton*. La réunion de notre club se tient à l'hôtel. J'essaierai de m'échapper. Mais n'y comptez pas trop.

Elle raccrocha.

Malko n'avait plus qu'à attendre. Il alla jusqu'à la fenêtre. Les carcasses de deux voitures accidentées pourrissaient toujours devant le *Sheraton*.

Pour se donner un peu de courage, il contempla la photo panoramique de son château de Liezen. Si cela continuait, il serait obligé de le vendre à un Koweïti. La CIA ne lui pardonnerait pas l'échec d'une mission aussi importante. On ne faisait pas crédit dans le monde de l'espionnage. Il pensa au télégramme plein de diplomatie que Richard Green avait envoyé aux USA, avertissant que la sécurité de Henry Kissinger n'était pas assurée à 100 %... Les premiers gorilles du « Secret Service » devaient arriver le lendemain pour se familiariser avec leurs cibles éventuelles...

Malko n'en pouvait plus de contempler les pétroliers ancrés au large du port. Il avait essayé de prendre un bain pour détendre son corps endolori mais, sans doute par mimétisme, l'eau qui coulait des robinets avait la couleur du pétrole brut.

Sa montre indiquait cinq heures moins le quart.

Aucune nouvelle de Winnie Zaki. Il n'osait pas sortir de sa chambre, de peur de la rater. C'était éprouvant pour les nerfs. Il aurait dû demander à Eleonore de lui tenir compagnie. À cinq heures, il irait voir ce qui se passait. Il parcourut d'un œil distrait l'éditorial virulent du *Koweit Tune*, visiblement écrit par un survivant de la Propaganda Staffel du Docteur Joseph Goebbels.

C'était assez piquant d'entendre les pays du Tiers Monde dénoncer vertueusement le racisme et de lire ça. Les âmes pures devaient se sentir écartelées... Un grattement à la porte le fit sursauter. Il tâcha son journal.

On frappa de nouveau, timidement. Il entrouvrit la porte sans ôter la chaîne de sécurité. Il n'avait pas une confiance absolue dans la pulpeuse Winnie Zaki. La bouffée de parfum qui lui sauta aux narines le rassura immédiatement. Il ouvrit tout grand le battant.

Et se trouva nez à nez avec une inconnue ! Ravissante brune, très maquillée, vêtue d'une robe de cocktail beige moulant des formes épanouies. Sûrement une envoyée de Winnie. Elle jeta un coup d'œil inquiet vers le palier.

— Entrez, dit-il.

Les grands yeux noirs se levèrent sur lui, effarouchés.

— Vous êtes seul ?

— Bien sûr.

L'inconnue entra et il referma. Puis il fit face à sa visiteuse. Celle-ci était restée debout près du bureau commode scellé au mur. Malko lui sourit.

— Où est Winnie ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Son anglais avait un parfum de harem.

Elle se mordit la lèvre et murmura :

— Je crois que je me suis trompée de chambre, je dois m'en aller.

À travers la dentelle du haut de sa robe, Malko apercevait une poitrine pleine. L'inconnue était plus qu'appétissante, mais ce mystère l'agaçait. Que venait-elle faire dans sa chambre ? Quel lien avait-elle avec Winnie Zaki ?

Il la prit par le bras, la rapprochant de lui.

— Dites la vérité. Que voulez-vous ?

Elle ne se débattit pas, ne répondit pas, leva seulement sur lui deux yeux noirs bordés de kohl, emplis d'une expression trouble, et en même temps parfaitement précise. L'instinct de mâle de Malko ne s'y trompa pas une seconde.

Il lâcha son bras, posa les mains sur ses hanches rondes, et elle ne chercha pas à se dégager. Elle détourna un peu le visage lorsqu'il voulut l'embrasser, murmurant une vague protestation, puis finit par lui abandonner ses lèvres.

Au contact de sa bouche, elle fut prise d'une frénésie brutale, inattendue, une explosion de petits soupirs, de baisers furieux, de dents entrechoquées, de mains timides explorant son corps. Elle s'incrustait contre lui, ondulait, le bassin en avant, offerte, élastique, tiède et parfumée. Malko, soudain à dix mille lieues de la CIA, voulut

l'entraîner vers le lit. Elle résista, murmura :

— Non... ma robe.

Elle avait déjà le visage en feu.

Elle tenta mollement de s'éloigner de lui. Le haut de son corps, du moins, murmura :

— *I must go.*

Cette aubaine inespérée avait déchaîné le désir de Malko. Le *Sheraton* se serait transformé en derrick sous ses pieds qu'il n'aurait pas lâché sa visiteuse. Il la repoussa contre le bureau, l'y accola, le dos au mur. Elle se laissa faire, comme en état d'hypnose. Sans l'aider, ni se défendre. Il écarta tout ce qui le gênait, l'ouvrit, la pénétra avec la fougue sans nuance d'un collégien. Elle eut un long gémissement extasié.

Elle était brûlante, humide, ouverte. D'un coup, il fut au fond d'elle, la clouant contre le mur comme un papillon. Sous sa robe de dentelle et de soie, elle ne portait strictement rien. Ses jambes et ses cuisses étaient très blanches, presque laiteuses. Elle se renversa en arrière, appuyant ses épaules au mur, avec un soupir comblé, dans une position pourtant inconfortable, les jambes nouées autour des hanches de Malko. Il sentait le fin talon d'une de ses chaussures appuyer contre ses reins, comme pour l'enfoncer encore plus en elle.

Ce qui était matériellement impossible. Elle glissa une main entre eux, le caressant, le griffant, le pressant. Il se retira, la reprit, explosa tumultueusement comme si c'était la dernière fois qu'il jouissait. Sa main le serra à le faire crier. Elle en tremblait de plaisir.

Ils restèrent longtemps soudés l'un à l'autre, les oreilles bourdonnantes.

Les yeux de Malko tombèrent sur sa montre : il s'était exactement écoulé sept minutes depuis que l'inconnue avait frappé à la porte. À cette allure, elle pouvait essayer tous les clients du *Sheraton* en une seule journée.

L'inconnue décroisa les jambes de ses reins, reposa à terre ses hauts talons, sourit à Malko, l'écarta d'elle, rabattit sa robe sur son ventre nu, soigneusement épilé. À part son visage cramoisi, elle était parfaitement convenable. Elle lissa le tissu de sa robe pour en effacer les plis, tapota ses cheveux noirs, sourit à Malko d'un air presque distant et se dirigea vers la porte.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu, ouvrit et disparut.

Malko finissait de remettre de l'ordre dans ses vêtements quand on frappa de nouveau. Il faillit éclater de rire, en dépit de sa tension nerveuse. Si c'était encore une inconnue affamée, il n'allait pas pouvoir faire face à la situation.

Il ouvrit. C'était Winnie Zaki. En tailleur strict et talons plats, ses

longs cheveux attachés en un chignon serré. Tendue. Elle se précipita littéralement dans la chambre, referma derrière elle.

— J'ai cru que vous ne viendriez jamais, dit Malko.

Elle regarda autour d'elle, s'attendant visiblement à trouver le diable.

— J'ai eu du mal à m'échapper, dit Winnie. Que voulez-vous me dire ?

Malko faillit lui parler de l'étrange visiteuse qui l'avait précédée. Mais il y avait mieux à faire. Winnie le regardait, froide comme un iceberg.

— Qui est en danger de mort ? demanda-t-elle.

Les yeux dorés de Malko étaient aussi durs que les siens.

— Votre mari, dit-il.

Winnie se crispa :

— Abdul ! Mais pourquoi ?

— Parce qu'il est l'organisateur d'un attentat contre Henry Kissinger, expliqua Malko tranquillement. Pour le compte d'extrémistes qui veulent abattre l'homme de la Paix, qui ne peuvent supporter qu'Israël se rapproche des pays arabes modérés. Les services spéciaux américains ont tout fait pour mettre hors circuit les auteurs présumés de cet attentat. N'y étant pas parvenus, la décision a été prise au plus haut niveau d'éliminer votre mari. Physiquement.

Les yeux de Winnie Zaki le scrutaient intensément, cherchant à deviner s'il bluffait.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— J'appartiens à ces services, avoua Malko.

Ce qu'elle savait déjà, de toute évidence.

Elle détourna les yeux, décontenancée, fit quelques pas dans la chambre. Se tourna vers lui, flamboyante de rage.

— Vous mentez ! explosa-t-elle. C'est du bluff.

Ses yeux scintillaient de haine. Sa bouche n'était plus qu'un trait mince, sa somptueuse poitrine se soulevait d'indignation.

— Libre à vous de le croire, dit Malko. Je vous aurai prévenue. Vous ferez une ravissante veuve.

Il crut qu'elle allait lui sauter à la figure.

— Salaud ! Vous ne pouvez rien contre Abdul. Personne n'osera s'attaquer à lui.

— Ceux qui doivent le tuer sont déjà en route, dit Malko. Souvenez-vous du raid de Beyrouth.

À Beyrouth, les services secrets israéliens étaient venus liquider une dizaine de chefs palestiniens. En toute impunité. Malko sentit qu'il avait enfin touché la jeune femme. C'est d'un ton plus calme qu'elle demanda.

— Si c'est vrai, pourquoi me dire cela ? Puisque vous êtes l'ennemi d'Abdul.

— Pour empêcher cette exécution.

— Comment ?

C'est là que Malko avait intérêt à peser ses mots.

— Je ne veux la mort de personne, dit-il. Pas plus celle de votre mari que celle d'Henry Kissinger. Mais je suis chargé de la sécurité de ce dernier et je ferai ce qui est nécessaire. Voilà ce que je vous offre : vous me permettez de mettre la main sur les hommes qui se préparent à assassiner le Secrétaire d'État, je les fais mettre hors circuit le temps de sa visite, et, en contrepartie, votre mari ne risque rien.

Il y eut un long silence. Winnie Zaki était visiblement impressionnée par le ton froid et détaché de Malko. Pourtant, elle secoua la tête, en se mordant les lèvres.

— C'est impossible, dit-elle. Vous les tuerez.

— Sûrement pas.

— Je ne peux pas vous croire, fit-elle. Et s'ils apprenaient que je les ai trahis, c'est eux qui me tueraient. Et puis d'ailleurs, vous bluffez.

D'un pas rapide, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, se retourna. Malko n'avait pas bougé.

— Vous le regretterez, dit-il lentement. Toute votre vie.

Il vit la brusque lueur d'angoisse dans les yeux de la Danoise. Elle hésita, referma la porte, revint vers lui. Cette fois, il la sentait convaincue. Le cercle blanc de la peur cernait ses lèvres. Elle demeura un long moment silencieuse, face à lui, le regard dans le vide, visiblement en proie à un profond désarroi, puis elle leva les yeux.

— Je peux vous proposer quelque chose, dit-elle.

Malko dut faire appel à tout son sang-froid, pour ne pas hurler de joie.

— Je vous écoute.

— Les hommes auxquels vous faites allusion n'auront pas d'armes, dit-elle. Une femme doit les leur apporter à l'aéroport. Au dernier moment. Je sais où sont ces armes. Ils n'auront pas le moyen de s'en procurer d'autres. Si vous les interceptez...

Le cerveau de Malko travaillait comme un ordinateur. Une idée le traversa, fulgurante.

— Cette femme, dit-il, ce n'est pas une Japonaise nommée Chino-Bu ?

Une lueur de panique traversa brièvement les yeux noirs de Winnie Zaki.

— Comment... comment le savez-vous, souffla-t-elle.

Le puzzle se mettait en place.

— Nous savons beaucoup de choses. Très bien, j'accepte votre proposition. Où sont ces armes ?

— À Goa.

Malko crut avoir mal entendu.

— À Goa, en Inde ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-bas !

— Il y a un centre de hippies, expliqua Winnie Zaki, plusieurs centaines de tous les pays. Souvent les commandos palestiniens s'y reposent entre deux missions. L'Inde a toujours eu une attitude très pro-arabe. Et il est facile de sortir d'Inde avec des armes.

— Où vais-je trouver cette Japonaise ? demanda Malko.

— Je vous ai dit : à Goa. Dans un village qui s'appelle Calangute. C'est tout ce que je sais. J'ai entendu Abdul en parler.

Malko réfléchissait. Si la Danoise disait vrai, c'était la solution inespérée à son problème.

— Allez-vous parler de notre accord à votre mari ?

Winnie secoua la tête :

— Il faudrait que j'avoue vous avoir cru. Vous savez bien que c'est impossible.

— Très bien, dit Malko, je choisis de vous croire. Que savez-vous de cet attentat ?

Winnie se raidit, aussitôt sur la défensive.

— Je ne vous dirai rien de plus. Et si, en dépit de cela, il arrive quelque chose à Abdul, je vous tuerai moi-même.

Il l'en sentait parfaitement capable. Malko décida de ne pas insister.

— Vous avez ma parole.

— Très bien, dit-elle. Je dois partir maintenant.

Il la raccompagna jusqu'à la porte. Au moment où elle allait ouvrir, il ne put résister.

— J'ai reçu une autre visite que la vôtre, tout à l'heure, dit-il. Est-ce vous qui m'avez envoyé cette ravissante et si impétueuse jeune femme ?

Elle se troubla, lui jeta un regard ambigu, lâcha d'une voix étouffée.

— Oui.

— Par quel miracle ?

Il crut qu'elle n'allait pas répondre. Mais leur pacte avait créé une sorte de complicité entre eux.

Elle expliqua rapidement :

— Lorsque nous nous réunissons, il arrive que certaines d'entre nous en profitent pour s'offrir un peu de liberté. Il est facile, dans un grand hôtel comme le *Sheraton* d'aller frapper à la porte d'une chambre. De n'importe quelle chambre... Beaucoup de mes amies sont traitées par leur mari moins bien que des chameaux. Elles ont droit à

des revanches... Qu'elles ne pourraient prendre ouvertement, sans courir de gros risques à cause des mœurs arabes. Il n'y a pas si longtemps, en Saoudie, on lapidait encore les femmes infidèles.

— Mais, que font-elle ? demanda Malko suffoqué, si elles tombent sur un poussah ou une femme ? Le *Sheraton* n'est pas peuplé que d'étalons.

Winnie s'extirpa un sourire contraint.

— Elles s'excusent et vont à une autre chambre. Et si c'est une femme, ce n'est pas forcément désagréable. Il m'arrive d'en ramener à Abdul. Au moins, je sais avec qui il me trompe. Et cela m'excite de le voir faire l'amour à une autre femme.

Elle se découvrait, d'une voix monocorde, impersonnelle.

— Qui est votre amie ? coupa Malko.

— Je ne vous le dirai pas, dit fermement Winnie. Vous ne la reverrez jamais. Elle habite Ryad. C'est la femme d'un Saoudien très riche, et très jaloux. S'il le savait, il la tuerait. Son frère voyage avec elle pour veiller sur elle. Il était dans le hall. D'ailleurs elle ne s'est pas absentée longtemps.

— Je sais, dit Malko.

— Au revoir, dit Winnie.

Leurs regards se toisèrent.

— Vous auriez dû venir, au lieu d'envoyer votre amie, dit Malko.

Winnie referma la porte sans répondre.

Richard Green rayonnait Littéralement. Comme s'il avait perdu vingt kilos d'un coup.

— Ça va être facile, dit-il, et j'en connais qui vont être contents, ce sont les Japonais. Cette Chino-Bu, cela fait un bon moment qu'ils la cherchent.

Malko tâta un de ses bleus sous sa veste.

— Vous allez prévenir l'antenne de Bombay de la « Company » ? Ou les Indiens ?

Le chef de station de la CIA secoua la tête.

— *No way*⁽⁹⁾. Vous avez commencé, vous continuez. Je n'ai confiance qu'en vous.

— Vous voulez dire que je dois aller à Goa ?

— Exactement, fit l'Américain. Bien entendu l'antenne de Bombay sera à votre disposition.

— Et que voulez-vous que je fasse exactement à Goa ?

Richard Green eut un geste expressif des mains, balayant le bureau d'une mitrailleuse imaginaire.

— Liquidez-moi cette dingue et foutez ses armes à la mer. On vous

donnera ce qu'il faut à Bombay. Si vous en avez besoin.

Malko demeura silencieux. Plusieurs années de missions pour la Central Intelligence Agency ne l'avaient pas habitué au meurtre de sang-froid. Et pourtant, il reconnaissait le bien-fondé de l'ordre de Richard Green. En éliminant cette fanatique Japonaise et les armes qu'elle apportait, il évitait un carnage au prix d'une seule vie humaine.

Pourtant, il se sentait incapable de cette élimination. Il eut soudain une idée, se remémorant tout ce qu'il avait appris sur cette affaire depuis le début.

— Il y a peut-être une solution meilleure, proposa-t-il. Richard Green le regarda par en dessous, plein de méfiance :

— Laquelle ?

Malko commença à lui expliquer son idée. Au début, Richard Green ne cachait pas son scepticisme. Puis, peu à peu, il s'enthousiasma pour le projet de Malko. À la fin, il ne tenait plus en place :

— Fantastique ! fit-il. Je vais prévenir Bombay et Bonn. Mais vous ne pouvez pas partir avant demain soir. Il leur faut le temps de travailler. Si cela ne marche pas vous aurez toujours la ressource de revenir à la première solution.

— Exactement, fit Malko.

Lui aussi était ravi. Les solutions sophistiquées lui semblaient toujours meilleures que la force brutale. Ou alors on se rabaisait au niveau des terroristes qu'on voulait combattre.

— Encore une chose, demanda-t-il. Je pense que Miss Ricord pourrait m'être utile à Goa. À deux, nous nous ferons moins remarquer. Et je peux avoir besoin d'un agent de liaison.

— Absolument, approuva Richard Green. Je la préviens immédiatement. Je vais la mettre en congé de l'ambassade.

Son œil gris fixa Malko avec une imperceptible ironie. Malko baissa pudiquement les yeux. Pensant à la tête de l'ombrageuse Eleonore. Mais les règlements de la barbouzerie internationale n'avaient jamais interdit de joindre l'utile à l'agréable.

Richard Green se leva et passa devant le calendrier où il ne restait plus que cinq jours en blanc avant le carré rouge marquant l'arrivée de Henry Kissinger. Il avait envie de l'embrasser.

L'odeur ignoble des bidonvilles s'infiltrait dans la voiture, bien que les vitres soient hermétiquement closes.

La route de l'aéroport à Bombay était une longue descente aux enfers. Un enchevêtrement de cahutes de bois, de tôles de carton et de

feuilles, grouillant d'une humanité déchue, affamée, have, déguenillée. Des milliers d'yeux noirs sans expression regardaient passer la voiture luisante de propreté, monstre mécanique totalement étranger à leur vie misérable.

Eleonore Ricord frissonna :

— C'est atroce.

Le jeune analyste de la « Company », qui conduisait, hocha la tête :

— À Bombay, ils ont trois roupies⁽¹⁰⁾ par jour pour faire vivre une famille. Mais à Calcutta c'est pire.

Même dans les villes les plus sales d'Extrême-Orient, Malko n'avait pas respiré cette odeur de putréfaction. En sus des bidonvilles, des milliers d'Indiens dormaient à même le sol, sur les trottoirs, au milieu de la rue, enveloppés dans leurs guenilles.

Le jeune Américain ralentit ; ils rejoignaient le bord de mer, tournant à angle droit. Malko aperçut dans la brume matinale un temple bleuâtre isolé au milieu d'une sorte de marécage nauséabond où pataugeaient des Indiens à la recherche de coquillages : la mer. Autour de Bombay, l'Océan Indien était gris, sale, comme si l'Inde n'était qu'une gigantesque poubelle qui se déverse dans la mer. L'aéroport lui-même tombait en ruine : de vieillesse, de manque d'entretien, d'humidité... Dieu merci, ils avaient un avion pour Goa dans la journée. Un simple DC3 un peu pourri des Safari Airways. Indian Airlines étaient en grève. Les employés, qui ne faisaient que trois repas par semaine, refusaient bêtement de ne plus en faire que deux à cause de la hausse des prix. Le *India Time* annonçait gaillardement quatre-vingts millions de chômeurs, une croissance zéro, et des grèves un peu partout, dues à la famine.

Malko se dit que Chino-Bu, la Japonaise, aurait pu choisir un autre pays.

CHAPITRE XIV

La plage s'étendait à perte de vue, grillée par un soleil de plomb, bordée de cocoteraies épaisses semées de cases de pêcheurs. Leurs énormes barques de bois parsemaient le sable, prêtes à plonger dans l'Océan Indien. Des milliers de corneilles, grasses et impudentes, croassaient sans interruption.

On n'était qu'à cinq cents kilomètres au sud de Bombay et c'était déjà un monde totalement différent.

Trois filles s'approchaient, marchant nonchalamment le long des vagues. Totalement nues. Elles croisèrent Malko et Eleonore, cessèrent leur bavardage, se retournèrent pour les dévisager, pouffèrent de rire en s'éloignant.

Malko toisa Eleonore Ricord avec un sourire.

— Je crois que nous allons nous faire remarquer si...

Tous ceux qu'ils avaient rencontrés, hippies mâles ou femelles, étaient nus. Les filles surtout.

Eleonore Ricord eut une courte hésitation. Puis, d'un geste preste, elle défit son soutien-gorge, libérant une petite poitrine dure et haute. Ensuite, elle fit glisser son slip sur ses fesses cambrées, et tendit les deux pièces à Malko qui les mit dans le petit sac qui ne le quittait pas.

Il y avait déjà mis son blue-jeans et une robe légère pour Eleonore. Sans parler de ce que l'homme de la CIA à Bombay lui avait remis : un petit paquet arrivé d'Allemagne une heure avant lui.

— Vous êtes satisfait ?

La Noire était partagée entre la fierté de son corps parfait et l'agacement. Ils se remirent en route. Les recherches s'annonçaient difficiles.

Malko et Eleonore dépassèrent un couple hippie qui dormait encore sur la plage, enroulé dans une couverture en dépit du soleil. Ivres de haschisch. Au pied d'un poteau supportant une bouée. Hélas, le maître nageur le plus proche était à Panjim. En cas de malheur, il fallait lui écrire... Quand on connaissait le *Turist-Hôtel* de Calangute, on était tenté de préférer la plage. Malko avait reculé d'horreur devant la chambre qu'on leur avait proposée : une cellule crasseuse, avec des matelas en sciure de bois et une « salle de bains » qui se résumait à un trou dans le plancher pour les besoins essentiels, une douche rouillée, perpétuellement à sec et un robinet au ras du sol qui, lui, suintait sans

arrêt. Il y avait bien des téléphones, mais sans récepteur. Eleonore Ricord avait passé une partie de la soirée à organiser de très intéressantes régates de cafards sur le sol inondé.

Calangute fourmillait de restaurants bon marché pour hippies. Les Indiens contemplaient, les yeux hors de la tête, ces étrangers qui paraissaient encore plus pauvres qu'eux, se promenaient nus et dormaient un peu partout.

Calangute, minuscule village tropical, au bord de la plage n'abritait que très peu de hippies. Ils venaient seulement y chercher leur courrier à la poste, vivant le reste du temps le long des plages et dans les cocoteraies qui s'étendaient sur des kilomètres. À même le sable, dans des cabanes en feuilles ou, les plus riches, dans des maisons louées à des Indiens.

Cela n'allait pas être facile de retrouver Chino-Bu.

Ils étaient des centaines, de tous les pays, s'ignorant les uns les autres, et ne se rencontrant souvent que pour acheter de la drogue. Des Portugais qui avaient occupé Goa, pendant deux cents ans, jusqu'en 1968, il ne restait que quelques églises blanches éparpillées dans les rizières pourrissant sous le climat tropical et de rares mots portugais dans la bouche des chauffeurs de taxi.

L'immense plage se terminait au nord par un petit cap rocheux où se dressaient les ruines d'un monastère abandonné. Malko regarda autour de lui :

Trois mâles et une femelle hippies jouaient avec un petit singe, un peu en retrait.

— Allons-leur demander, dit-il.

Lorsqu'ils avaient débarqué la veille du vieux Dakota des Safari Airways où tout avait été volé, même les ceintures de sécurité, Malko pensait que retrouver Chino-Bu prendrait au plus une matinée. Il avait dû vite déchanter ! Après avoir demandé à des dizaines de hippies, ils n'étaient pas plus avancés ! Les hippies de la province de Goa se répartissaient entre trois ou quatre plages, mesurant chacune entre quatre et cinq kilomètres ! les unes au sud du petit aéroport militaire de Davolim où ils avaient atterri, les autres au nord, à partir de Calangute.

Le taxi avait mis une heure et demie de Davolim à Calangute, franchissant un lac, traversant la petite ville de Panjim, capitale de la province, sinuant entre des rizières rappelant l'Indonésie... Tout cela pour arriver au *Turist-Hôtel*.

Ensuite, c'était le marathon de l'espoir. Des kilomètres et des kilomètres de plage où personne ne semblait connaître personne. Chino-Bu paraissait ne jamais avoir existé.

Les trois hippies mâles levèrent un œil concupiscent sur la peau satinée et noire d'Eleonore Ricord. Leur compagne était pâle et

boutonneuse. La Noire leur adressa son plus beau sourire.

— Je cherche une copine, dit-elle. Chino-Bu, une Japonaise.

Silence. Un des hippies nettoyait consciencieusement le sable qui souillait son sexe. Le second semblait dormir. Le troisième posa le petit singe qui sauta aussitôt sur Malko et fixa la fourrure bouclée sur le ventre d'Eleonore.

— Chino-Bu, vous avez dit ?

— Oui.

Re-silence troublé seulement par les cris aigus des corneilles omniprésentes. Le hippie se leva, époussetant le sable de son sexe.

Il puait le haschisch. Ses cheveux étaient liés en nattes grâce à de petits coquillages... Ses yeux bleus délavés ne semblaient voir personne. Il était d'une maigreur effrayante.

— Chino-Bu ? dit-il enfin, elle est pas avec Jambo ?

Malko qui luttait pour ne pas étrangler surnoisement l'horrible ouistiti qui s'était perché sur son épaule, demanda :

— Qui est Jambo ?

Le hippie le considéra comme un martien et laissa tomber.

— J'en sais rien. C'est un mec plutôt noir de peau, un Nègre ou un Arabe, il a toujours une calotte brodée sur la tête, des tifs frisés. Y gueule toujours « *Jambo* ». ^{1}

— Ça peut être ça, confirma Malko.

Ce n'était pas le moment de tuer ce début de piste. Le hippie laissa tomber :

— Vous les trouverez sur Ajuna Beach, de l'autre côté de la rivière. Ils sont passés hier soir, ils avaient été à Calangute, à la poste.

Malko réussit à se débarrasser du singe, et demanda automatiquement :

— Comment est-elle habillée, Chino-Bu ?

Le hippie se gratta les parties sexuelles avec acharnement et le regarda avec une surprise sincère.

— Habillée ? Elle a rien. Si... une ceinture en argent, je crois.

— Comment va-t-on à Ajuna Beach ?

Le hippie montra le cap rocheux.

— On peut passer par là, il y a un sentier, ou par la jungle. Il faut traverser la rivière, mais il n'y a pas beaucoup d'eau.

Malko et Eleonore repartirent. Il leur fallut encore une demi-heure pour arriver au bout de la plage. Puis ils s'attaquèrent au sentier serpentant entre les rochers, le soleil était maintenant haut dans le ciel et tapait effroyablement. Un Indien les croisa, revint sur ses pas, leur offrit du whisky de contrebande et du haschisch.

Une fille, nue et grasse, les croisa, les yeux fous, chantant toute seule. Ils s'arrêtèrent un peu pour essuyer la sueur qui coulait sur leurs corps nus. Malko se dit qu'Eleonore était vraiment superbe, avec ses

reins cambrés, ses petits seins en poire, sa peau café au lait. Bien qu'ils aient dormi dans la même chambre, il ne l'avait pas touchée. Elle s'était endormie la première, lui tournant ostensiblement le dos.

Ils marchèrent encore un peu et, après un détour du sentier découvrirent Ajuna Beach. Contrairement à la plage de Calangute, il n'y avait pas de village indien, mais seulement des centaines de hippies.

— Chino-Bu ? Connais pas... Allez voir au restaurant là-bas, on ne sait jamais.

L'Américain, jeune et barbu, partit en courant vers les vagues. Malko regarda avec découragement les dizaines de cabanes en feuilles de palmiers qui bordaient la grande plage. Chacune abritait une famille hippie.

Un peu partout, des hippies des deux sexes dormaient, étalés sur la plage, en dépit du soleil brûlant. D'autres jouaient de la guitare.

Aucun Indien en vue.

Ils découvrirent le « restaurant » presque par hasard, cinq cents mètres plus loin. Une cabane de feuillage avec des bancs rustiques, des nattes, et une cuisine en plein air. Une famille indienne s'était installée là et nourrissait tant bien que mal les hippies les plus riches. Une douzaine, assis par terre, se gointraient de chicken-curry, à 1,50 roupie la portion. Recette indienne : un poulet pour une tonne de riz.

Malko et Eleonore s'installèrent par terre, près de l'entrée, commandèrent des bières et le plat de luxe, du « fish-curry » à 5 roupies pièce. Cela ne ruinerait pas la « Company ».

Le « restaurant » semblait le rendez-vous de toute la plage. Les hippies désargentées venaient sans façon s'asseoir à côté de ceux qui mangeaient, quémandant un peu de nourriture. Certains fumaient du haschisch, l'offrant sans façon à leur voisin. Un « joint » faisait ainsi cinq ou six personnes. On partageait plus facilement la drogue que la nourriture.

Malko se tourna vers un couple assis à côté d'eux.

— Vous connaissez Chino-Bu ?

C'était un Français au grand nez, accompagné d'une fille maigre assez jolie. Il secoua la tête.

— Non.

— Et Jambo ?

Le Français eut un sourire en coin.

— Jambo, oui. Vous le cherchez ?

Malko hésita, n'osant pas trop s'avancer sur ce terrain mouvant.

Le Français n'insista pas, se remit à manger, sans chercher à prolonger la conversation.

D'autres hippies entrèrent, sortirent. Malko et Eleonore terminèrent leur fish-curry sans appétit. Un peu découragés. Ils s'étaient intégrés à la communauté hippie sans mal, mais leurs recherches n'avançaient guère. Ils allaient s'en aller lorsqu'un cri leur fit lever la tête.

— Jambo !

Un personnage bizarre venait de surgir. Très noir de peau, nu, sauf un cache-sexe et un bonnet rond brodé, sur l'arrière du crâne. Des traits épais, un nez épaté, des cheveux très frisés et un entrelacs de bimboleries autour du cou. Il portait une sorte de besace en bandoulière. Une fille était sur ses talons : totalement nue, minuscule, de type asiatique prononcé, avec un visage plat et de courts cheveux noirs, raides comme des baguettes, des yeux en boutons de bottine. Elle avait un corps de garçonnet sans poitrine, avec de petites jambes courtes. Ses fesses étaient piquetées de petites taches rouges.

Insectes ou maladie honteuse.

Ils se laissèrent tomber en face de Malko et d'Eleonore.

Malko les examinait le plus discrètement possible. L'homme était sûrement « Jambo ». Et la fille pouvait être Chino-Bu. Jambo se mit à parler haut et fort, interpellant ses voisins, plaisantant. L'Asiatique ne disait pas un mot, le couvant des yeux. Son compagnon tira de sa besace une petite boîte d'argent et en sortit un morceau de pâte brune qu'il commença à pétrir sur le banc.

Il prit ensuite une courte pipe à haschisch, un chilom, y enfonça la pâte, l'alluma, soufflant voluptueusement la fumée.

Mais très vite, il fit la grimace, posa son chilom.

— Saloperie ! grommela-t-il.

Il extirpa le mélange noirâtre du chilom et le jeta par terre. L'Asiatique le contemplait, impassible. Le Français au grand nez sortit alors un gros sachet en plastique plein de gros morceaux de résine de haschisch de sous son banc et jeta :

— Hé, *man* ! tu veux de l'*Afghanie*, *first choice* ?

Ouvrant le plastique, il en prit un tout petit bout qu'il jeta à Jambo. Ce dernier l'attrapa et le bourra aussitôt dans son chilom, puis se remit à fumer. Il cligna de l'œil vers le Français.

— Tu en as encore ?

— Si tu as vingt roupies, *man*.

Malko observait les deux hommes avec attention. Il ne laissa pas à Jambo le temps de répondre. Silencieusement, il tendit au Français deux billets de dix roupies. L'autre empocha l'argent, cassa un morceau de matière noirâtre qu'il lui mit dans la main.

— Quand tu en veux, dit-il simplement, je suis toujours là vers la

même heure, ou dans ma maison, au bout de la plage. Près de la rivière à sec.

Il se leva, et s'en alla avec sa compagne.

Malko cassa en deux le haschisch et, avec un sourire, en tendit la moitié à Jambo. Sans un mot, comme cela se faisait. Celui-ci le prit avec empressement, le flaira et en enfourna la moitié dans son chilom. Il loucha sur le corps superbe d'Eleonore, la détailla et l'apostropha.

— Hé, *sister*, tu ne fumes pas ?

— Plus tard ! fit Eleonore, prise de court.

Jambo éclata de rire, s'appuya à la cloison de feuilles de cocotier pour fumer son chilom, la calotte sur les yeux.

— Fameux ! *man*, dit-il. Fameux ! *You can't be lost in Ajuna beach, no, you, can't*⁽¹²⁾.

Malko l'observait. Il n'avait pas l'apparence d'un drogué avec ses yeux vifs, sans cesse en mouvement et son corps musclé. Quel lien avait-il avec Chino-Bu, si c'était elle ? Il semblait en tout cas totalement maître de lui. Après avoir fumé en silence, il tapa son chilom vide contre le banc et se pencha vers Malko :

— *Man* ! Ce soir, il y a une party sur la plage, tu viens avec ta copine et ton Afghani... Ça et du bon café, c'est ce que je préfère.

Malko se dit que c'était trop beau.

— Où est-ce que cela se passe ?

— Au bout, au sud, juste avant les rochers. Tu verras, il y aura du monde.

Il parlait à Malko, mais ses yeux ne quittaient pas Eleonore. La Noire baissa la tête, gênée. La compagne de Jambo n'avait pas ouvert la bouche. Malko se demanda si c'était vraiment ce petit bout de femme qui détenait les armes destinées à assassiner Henry Kissinger.

CHAPITRE XV

Un couple faisait l'amour en hollandais à moins d'un mètre de Malko, à même le sable. La fille cria, déchaînant des rires narquois. L'énorme feu des troncs de cocotiers éclairait de ses lueurs dansantes des dizaines de hippies vautrés sur la plage. La « party » tenait à la fois de l'orgie romaine, des feux de camp scout et du happening. Plusieurs petits porcelets noirs rôtaient sur des braises accompagnés de gigantesques salades, de légumes locaux, de fruits. Et surtout de bière et de haschisch. La pleine lune qui montait derrière la cocoteraie semblait déchaîner la colonie de Ajuna Beach. Le vent devait emporter la fumée du haschisch jusqu'à Bombay.

Malko, son sac à portée de la main, essayait de ne pas se faire remarquer. À côté de lui, Jambo, l'Asiatique et Eleonore mangeaient, fumaient et bavardaient. Il ignorait encore la nationalité de Jambo. Son anglais était approximatif.

Une fille, le regard fixe, léchait un morceau de canne à sucre. Oscillant comme un pendule, elle vint se planter devant eux. Son doigt désigna Malko. Avec un rire strident, elle cria :

— Mais c'est le diable, c'est le diable.

Elle le fixait avec une intensité hypnotique. Jambo se pencha.

— Fais pas attention, *man* ! Elle est bourrée de LSD, mais elle pas méchante. Tiens, regarde, on va faire un truc.

Il prit un petit cigare, une bouteille de scotch, trempa le cigare dans la bouteille en le tenant par un bout puis le ressortit, le mit dans sa bouche et alluma le bout sec. Il aspira la fumée, puis le tendit à Malko.

— Tiens ! Avec ça, tu es *stone* en moins de deux.

Malko ne pouvait refuser. Le mélange de fumée de tabac et de vapeur d'alcool était étonnant. Il le rendit à Jambo qui se laissa aller en arrière, la tête sur les cuisses d'Eleonore. L'Asiatique tirait aussi sur un chilom. À cause de la fraîcheur relative, tout le monde était plus ou moins rhabillé, mais cela ne dépassait pas le blue-jeans pour les mâles et des robes légères pour les femelles.

Malko cherchait comment il allait en savoir plus. Il avait espéré que Jambo se laisserait aller après son haschisch mais il tétait son chilom comme du petit-lait. Des hurlements saluèrent la pleine lune qui s'élevait au-dessus de la cocoteraie. Lâchant son cigare, Jambo

posa la main sur les seins d'Eleonore. Elle jeta à Malko un regard trouble. S'enhardissant, Jambo venait de passer l'autre main sous le vêtement et lui pétrissait la poitrine à pleines mains, grognant :

— *Man, oh, man, c'est bon !*

La pudibonde Eleonore s'était métamorphosée. Malko ignorait si c'était la pleine lune ou le haschich que Jambo lui faisait fumer sans arrêt. Mais elle ne semblait pas choquée des avances précises de son partenaire.

Malko se dit qu'il avait été bien bête, la veille à l'hôtel. À moins qu'Eleonore ne veuille pas se refuser à un frère de race.

L'Asiatique contemplait ces débordements d'un œil bovin. À Ajuna Beach, il était interdit d'être jaloux.

Les flammes du feu vacillaient. La drogue s'épuisait aussi. Les couples commençaient à rentrer dans leurs cabanes. Les Hollandais s'étaient endormis l'un sur l'autre. La fille bourrée de LSD se faisait trousser debout contre un cocotier ; sans cesser de tenir des propos décousus.

Jambo s'arracha des cuisses d'Eleonore puis se rallongea, l'entraînant avec lui. Eleonore et lui étaient maintenant couchés l'un contre l'autre sur le côté. Avec une totale impudence, les mains de Jambo exploraient le corps de la Noire. Soudain, il la fit basculer sur le dos et se retrouva sur elle.

Eleonore poussa un cri étouffé et lui échappa comme une anguille. Malko entendit un chuchotement hâtif, vit Jambo se lever, prendre Eleonore par la main et s'éloigner avec elle dans l'obscurité, vers la cocoteraie. Il calma la jalousie qui lui picotait l'estomac en se disant qu'elle ne faisait que son devoir de barbouze consciencieuse. À moins que le haschisch et l'alcool aidant, elle ait tout simplement envie de faire l'amour avec le Noir.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions. Une méduse parfumée et insistante se glissa contre lui. Il sentit une bouche contre la sienne, puis une langue molle qui cherchait à forcer ses dents.

L'Asiatique se réveillait !

Saoule de haschisch, rampant vers lui comme une aveugle, elle se collait contre lui, bien décidée à se payer une compensation.

Son corps fluët de garçonnet le recouvrit, se tortillant contre lui. Elle infectait le haschisch et l'alcool. Sa main partit vers le blue-jeans de Malko, elle murmura en anglais :

— *Sock it to me ! Sock it to me*⁽¹³⁾. Son accent haché pouvait très bien être japonais. Malko ne voulut pas la brusquer mais décida de jouer les drogués sans réaction devant l'agression, grognant, et détournant la tête. Mais l'Asiatique n'était pas décidée à se laisser priver de dessert. Avec une habileté digne d'une meilleure cause, elle se laissa glisser, arracha presque la fermeture Éclair de son blue-jeans,

le couvrit de sa bouche molle et avide. Il essaya de se dégager, mais elle s'était à demi couchée sur lui et se conduisait comme un derrick patient et régulier arrachant le pétrole à la terre. Malko eut beau essayer de se vider l'esprit, l'Asiatique parvint partiellement à ses fins.

Aussitôt, avec un grognement bovin, elle s'assit à califourchon sur lui et s'empala habilement. Il eut un sursaut de recul mais sa partenaire, au bord du plaisir, s'agrippa si bien à lui qu'il dut s'épancher dans son corps de garçonnet.

Puis elle bascula de côté, tomba sur le sable et resta là comme une méduse abandonnée par la marée. Ivre de haschisch et de sexe.

Seul un dernier carré de hippies continuait la party. Malko ignorait si l'Asiatique se souviendrait de leur étreinte le lendemain. De nouveau, il pensa à Eleonore. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils étaient au contact de leurs adversaires...

Eleonore baissa la tête pour entrer dans la petite cabane, le souffle chaud de Jambo sur sa nuque. Aussitôt à l'intérieur, il la plaqua contre lui, le ventre en avant. Elle ne put s'empêcher de ressentir un certain trouble devant le désir primitif, sans retenue. La cabane sentait les légumes, la chaleur et le poisson. La lumière de la lune filtrait à travers les feuilles de la toiture.

Jambo la poussa en avant, et elle dut s'allonger sur une natte, heurtant un tas d'ustensiles empilés dans un coin.

— Laissez-moi, murmura-t-elle, je ne veux pas.

Sans répondre, Jambo se laissa tomber à genoux devant elle, lui écarta brutalement les genoux et plongea sa tête entre ses cuisses. Ses dents trouvèrent le nylon de son slip et le déchirèrent d'un coup ! Puis il se releva et cracha le morceau de tissu avec un rire dément.

— Hé, *Sister* ! fit-il, tu vas aimer cela.

Incroyablement troublée, Eleonore cessa de lutter, regarda Jambo farfouiller, craquer un briquet, allumer plusieurs bâtonnets d'encens. L'odeur entêtante acheva de faire tourner la fête à la Noire.

Très calme, le Noir défit son pagne, s'allongea sur la natte. Il enfonça ses doigts dans ses cheveux et la fit pivoter, sur place, de façon à ce qu'elle se trouve face à son ventre.

Puis il la força à courber la tête. Eleonore n'avait jamais vu un organe aussi impressionnant, même dans le ghetto de Détroit quand les voyous s'amusaient à faire des exhibitions à la sortie de son école. Elle eut un dernier sursaut.

— Mon ami ! dit-elle, il va être furieux.

Jambo ricana :

— Il a Chino-Bu.

Le nom frappa l'oreille d'Eleonore Ricord comme un coup de tonnerre. Ainsi, ils avaient bien trouvé ceux qu'ils cherchaient.

Jambo, abandonnant sa première idée, la renversa sur le dos,

entra brutalement en elle. Avec horreur, elle s'aperçut que son corps l'accueillait avec joie. On aurait dit un énorme piston de locomotive. Elle oublia la CIA, Malko, les armes, tandis qu'il la martelait, s'entendit crier.

Quand les spasmes de ses reins se furent calmés, il retomba près d'elle, la força à le caresser.

Puis il la reprit, la meurtrissant contre le dur sol de terre battue. Il était inépuisable, comme s'il n'avait pas fait l'amour pendant des mois. Eleonore avait l'impression que les heures s'écoulaient sans qu'il s'arrête. Son ventre n'était plus qu'une boule de feu et de plaisir. Elle ne savait plus combien de fois elle avait hurlé.

Cela mijotait en elle à petit feu, tandis qu'il massait doucement ses muqueuses internes, puis, il se déchaînait et cela bouillait d'un coup, cela débordait de toute part. Elle arquait son corps, parvenant même à soulever la masse musculeuse qui l'écrasait.

Jambo parut assouvi. Il s'étendit sur le dos, à côté d'elle.

— D'où tu viens ? demanda-t-il.

— Des USA, de Détroit.

Elle avait préparé ses réponses.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je donne des leçons de yoga. Je suis venue en Inde pour apprendre des trucs.

— Et le blond qui est avec toi ?

— Il travaille dans l'Alaska. Il pilote un bateau l'été. Il est en vacances.

— Comment tu es venue ici ?

— En bus.

— Où tu l'as rencontré ?

— À Bombay.

Il se tut, apparemment satisfait. Eleonore demanda timidement :

— Et toi. Tu n'es pas Américain.

— Non. Soudanais.

— Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu es ici ?

Il hésita, éclata de rire.

— Je fais la révolution !

Eleonore se dépêcha de changer de sujet.

— Ton amie ne va rien dire... À cause de moi ?

Il haussa les épaules.

— Elle s'en fout.

Il se tut, puis il ajouta :

— J'aime bien baiser avec toi. Faudra qu'on se revoie. Je pars dans deux jours, mais je reviens. Tu restes à Ajuna ?

— Où vas-tu ? demanda Eleonore.

La gifle lui coupa le souffle. Elle ferma les yeux, étourdie, soudain

terrifiée. La voix sèche de Jambo lui parvint dans un brouillard cotonneux.

— Pose pas de question ; j'ai horreur de ça. Ici, il faut jamais s'intéresser à ce que font les autres. La semaine dernière il y a un petit malin qui s'est retrouvé dans la flotte.

Eleonore resta coite. L'attitude de Jambo confirmait leurs informations. Ses yeux s'habituait à l'obscurité et elle distinguait mieux l'intérieur de la cabane. Impossible d'y cacher des armes. Sauf s'il y avait une cavité sous la natte. Le Soudanais se tourna soudain sur le côté.

— J'ai sommeil, dit-il, tire-toi.

Eleonore ramassa sa robe, la remit et se glissa hors de la cabane. La plage était silencieuse. Elle aperçut les dernières braises du grand feu, un peu plus loin et se mit en marche. Ses jambes ne la portaient plus, son ventre était lourd et moite, plein de Jambo. Elle se tordit les chevilles sur les rochers, marchant vers la mer. Elle se déshabilla, plongea dans les vagues, s'ébroua longuement, se lava. Elle avait l'impression de s'éveiller d'un rêve malsain et exquis. Un souvenir qu'il faudrait qu'elle chasse de son esprit. Elle sortit de l'eau, se sécha avec sa robe, partit vers le feu, trouva facilement Malko. Il somnolait. Chino-Bu avait disparu.

— Cela n'a pas été trop difficile ?

Elle secoua la tête sans répondre, puis soupira :

— Je suis fatiguée et j'ai horriblement mal à la tête.

— Je crois que nous sommes bons pour coucher sur la plage, dit Malko.

Ils s'écartèrent du feu et allèrent s'installer dans un creux de sable, en bordure de la cocoteraie. Eleonore raconta ce qu'elle avait appris.

— Ainsi, c'est bien Chino-Bu ! soupira Malko.

Automatiquement, Eleonore s'allongea dans ses bras, tout son corps en contact avec le sien. Le souvenir de Jambo la pénétrant lui arracha un frisson. Le bras de Malko se glissa autour de ses reins. La tête dans le creux de son épaule, elle sentit son corps s'ouvrir, se réchauffer. Sans un mot, ils firent l'amour, puis restèrent enlacés dans la fraîcheur de la fin de la nuit.

— Il faut trouver ces armes, dit à voix basse Eleonore. Je ne crois pas qu'il les cache dans cette cabane. Il n'y a même pas de cadenas.

— Nous verrons demain, dit Malko.

Jamais il n'aurait pensé que le contact avec leurs adversaires prenne cette forme inattendue. Il eut du mal à s'endormir, essayant de deviner ce qui s'était vraiment passé entre Eleonore et Jambo.

Le soleil brûlait les épaules de Malko comme de l'acide. Allongé sur la plage, il surveillait la cabane de Jambo. Le Soudanais se trouvait à une centaine de mètres en mer, derrière le récif rocheux, à bord de sa barque, en train de pêcher des langoustes. Finalement Chino-Bu avait regagné la cabane et s'y reposait.

Les yeux cernés d'Eleonore témoignaient de son dévouement à la CIA. Étendue sur le ventre, elle somnolait. Autour d'eux, c'était le va-et-vient habituel des hippies. Malko réfléchissait à la façon de mettre son plan à exécution. La première chose était de savoir où étaient les armes. Comme le Koweït semblait loin en ce moment ! Et pourtant il n'était qu'à quatre heures d'avion. C'était une idée géniale d'être venu se cacher au milieu de cette communauté hippie, pour des activistes palestiniens. Les services secrets israéliens n'avaient sûrement pas d'informateurs à Ajuna Beach. Sans Winnie Zaki, jamais il ne serait venu chercher à Goa les assassins de Henry Kissinger.

— Voilà Chino-Bu, annonça-t-il à voix basse.

La Japonaise venait d'émerger de la cabane de Jambo, nue à son habitude et se dirigeait vers le restaurant d'un pas traînant.

— Suivez-la, ordonna Malko. Et veillez à ce qu'elle ne revienne pas tout de suite.

Eleonore se leva et partit à travers la plage.

Dès que Chino-Bu et Eleonore se furent rencontrées, il se leva et se dirigea vers la cabane. De sa barque, Jambo ne pouvait le voir.

Malko sentit le contour d'une enveloppe épaisse dissimulée sous les fruits, les légumes et les œufs du grand panier d'osier. Il la sortit et l'ouvrit. Elle contenait des billets de cent dollars US, cinq cents marks, deux billets d'avion et deux passeports. L'un au nom de John Bougola, l'autre de C. Kukusai. Ils comportaient plusieurs volets. Le premier était un Bombay-Koweït sur le vol 371 des Koweït Airways du 18 janvier. Le jour de l'arrivée de Henry Kissinger. Les deux billets étaient OK. Il remit le tout en place, au fond du panier.

Il avait retourné la natte, faisant fuir quelques cafards, sans trouver de cache. Jambo ne gardait pas les armes là. Malko ressortit et se perdit dans la cocoteraie, morose et perplexe. Il devait trouver ces armes avant le lendemain. Sinon son plan échouait.

Elles étaient sûrement en lieu sûr. Jambo et Chino-Bu ne devaient pas se fier aux hippies. Mais où ? Malko rejoignit Chino-Bu et Eleonore au restaurant, se fit servir un thé aux mouches et finit par s'éloigner discrètement avec Eleonore.

— Chino-Bu vous a dit des choses intéressantes ?

Eleonore secoua la tête.

— Rien. Elle parle à peine. Elle m'a dit qu'elle ne parlait que le japonais.

— Les armes ne sont pas dans la cabane, dit-il. Il faut chercher ailleurs.

S'il ne trouvait pas les armes, il allait être obligé d'éliminer physiquement Jambo et Chino-Bu.

— Elle m'a seulement dit qu'ils devaient aller à Bombay demain pour récupérer des passeports neufs, expliqua Eleonore. Il paraît qu'on leur a volé les leurs.

Malko pensa aux deux passeports, dans le panier à fruits. Jambo et Chino-Bu portaient bien apporter les armes au Koweït.

— Ils partent avec les armes, dit-il. Il faut les trouver.

— Ils les ont peut être enterrées, suggéra Eleonore. Dans la cocoteraie, ou dans une rizière... Ce ne sont pas les endroits qui manquent.

Malko écoutait d'une oreille, observant Jambo en train de regagner le bord à la rame vers le rivage.

— Allons voir, dit Malko. Il ne faut plus le lâcher.

À quelques pas de là, deux pédérastes s'enduisaient d'huile de coco avec des rires chatouillés. Ils se baignèrent en attendant que la pirogue arrive au bord. Jambo brandit dans leur direction une énorme langouste verdâtre. Chino-Bu sortit de la cocoteraie et arriva en courant, poussant des cris aigus. Ils aidèrent Jambo à tirer la pirogue à terre. Cinq ou six langoustes se trémoussaient dans le fond. Jambo les jeta à Chino-Bu.

— Va les vendre au restaurant. Pas moins de dix roupies chaque. Qu'on puisse s'acheter un peu de hasch.

Il prit Eleonore par la taille et caressa ses seins nus, presque sans se cacher, en murmurant à son oreille. Elle se dégagea avec un rire un peu forcé. Malko regardait la mer. Avec les mille dollars et les cinquante marks du panier de légumes, Jambo et Chino-Bu pouvaient vivre trois ou quatre ans en Inde. Ce n'était donc pas pour survivre que le Soudanais s'épuisait à plonger à la recherche de ses langoustes. Par contre, le fond de la mer constituait une excellente cachette pour des armes enveloppées dans un sac étanche. Un endroit où aucun hippie n'irait les chercher. Les équipements de plongée sous-marine ne devaient pas être nombreux à Ajuna Beach.

Il avait hâte de vérifier sa théorie. Mais cela n'allait pas être facile. Pour commencer il lui fallait un masque. Il en avait vu un dans la cabane, avec un fusil sous-marin. Plus celui que Jambo venait de jeter au fond de la pirogue.

— Vous venez au restaurant ? demanda Jambo. On va manger et fumer un peu, maintenant qu'on a du fric.

Il parlait aux deux, mais son regard fixait Eleonore.

Celle-ci reçut l'approbation muette du regard de Malko. Ce dernier eut un sourire innocent.

— Je n'ai pas faim, dit-il. Je vais encore rester un moment ici. Je vous rejoindrai. Ou j'irai à la poste de Calangute, voir si j'ai du courrier.

Jambo entraînait déjà les deux filles par les épaules.

— OK, fit-il. À tout à l'heure.

Malko s'allongea à plat ventre à côté de la pirogue, observant le trio qui s'éloignait.

Le Noir avait laissé son équipement de plongée dans la pirogue. Il devait être assez craint à Ajuna Beach pour ne pas avoir peur d'être volé.

La mer scintillait au-delà du petit récif, découvert à marée basse, là où le Noir allait pêcher. C'est peut-être là qu'il allait découvrir les armes destinées à tuer Henry Kissinger.

CHAPITRE XVI

Malko coula verticalement dans l'eau tiède, entraîné par la ceinture de plomb. L'Océan Indien semblait presque frais à cause de la chaleur torride de la plage. Le masque et le respirateur sans bouteille ne permettaient pas de rester longtemps au fond. Une minute et demie maximum. Il vit des rochers verdâtres et remonta, en donnant un coup de pied au fond. À la surface, il regarda en direction de la plage. Il était dissimulé par le rocher. Si Jambo était toujours aussi amoureux d'Eleonore, il avait devant lui deux bonnes heures.

Il replongea, juste à l'endroit où il avait vu disparaître le Soudanais. Heureusement, l'eau était assez claire. Il atterrit sur un fond de sable parsemé d'aspérités rocheuses. Un peu à sa droite, il aperçut la masse sombre d'un massif plus important. Il nagea dans cette direction mais lorsqu'il y parvint, ses poumons éclataient et il dut remonter. Il se remplit les poumons et repartit, pour atterrir cette fois au beau milieu des rochers. Un labyrinthe d'anfractuosités, d'aspérités, de mini-grottes. Des poissons multicolores lui passaient entre les jambes, s'approchaient du masque, le frôlaient, puis s'enfuyaient. Tout un banc couleur arc-en-ciel glissa sous son ventre.

Il commença à explorer le fond. Peu à peu ses yeux apprenaient à interpréter les couleurs, à reconnaître les mollusques, les poissons tapis dans l'ombre... les antennes d'une langouste nichée dans un creux de rocher.

De nouveau, il dut faire surface, reprendre de l'air et replonger. Il nagea le long des rochers, atteignit le sable qui s'enfonçait vers le large, fit demi-tour. Son masque prenait l'eau, et c'était très désagréable.

En une douzaine de plongées, de plus en plus épuisantes il parvint à délimiter la zone rocheuse. Les blessures reçues à Hong-Kong lui tiraient la plèvre et il arrivait à rester de moins en moins longtemps. Et pourtant, il fallait qu'il trouve !

Il se reposa à la surface quelques minutes, faisant la planche dans l'eau tiède, essayant de raisonner. Si les armes étaient cachées au fond de la mer, elles se trouvaient certainement dans les rochers. Sur un fond de sable, elles auraient risqué d'être emportées par les courants. Mais il y avait des centaines d'anfractuosités. Une demi-douzaine de pistolets mitrailleurs MP 5, leurs chargeurs et des grenades ne tenaient

pas beaucoup de place.

En un ultime effort, Malko plongea de nouveau, si fatigué que l'eau lui sembla froide. Cette fois, il avait décidé d'explorer le centre du massif où s'ouvraient plusieurs anfractuosités sombres cachées par des algues.

Dans la première, il ne trouva rien que quelques grosses loches et une multitude de petits poissons, noirs avec un carré blanc. Sans remonter, il passa à la seconde, enfonça sa tête dans l'eau sombre. Quelque chose bougeait et il recula instinctivement : ce n'était qu'une énorme langouste, enfoncée dans un creux. Le sang battant dans ses tempes, il se traina jusqu'à la troisième.

Il dut lâcher ses dernières bulles d'air pour ne pas étouffer. C'était une petite grotte naturelle, qui semblait vide elle aussi. Il allait remonter lorsqu'il aperçut, dépassant de sous le rocher, une tache jaune.

Sa poitrine allait exploser. Il donna un violent coup de pied pour remonter, sentit une douleur aiguë sous le talon. Cette fois, il lui fallut presque près de cinq minutes, étendu sur le dos, pour récupérer. Il examina son pied droit, découvrit une profonde coupure qui saignait abondamment. Il avait dû prendre appui sur un corail. Il pria pour qu'il n'y ait pas de requins.

Enfin, il se laissa couler pour la énième fois, dut nager une dizaine de mètres, luttant contre la marée, pour retrouver son rocher. Il plongea aussitôt dans la mini-grotte, la tête la première.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent : ses doigts venaient de rencontrer de la toile caoutchoutée ! Il distingua un sac jaune, s'y accrocha, voulut tirer à lui, mais le sac était solidement coincé. Il s'épuisa pendant plusieurs secondes en vains efforts sans le faire bouger d'un millimètre.

Il fallait remonter à la surface. Au moment où il allait lâcher, il aperçut les deux grandes antennes d'une langouste ! Instinctivement, il saisit la carapace glissante et verdâtre. Il n'aurait jamais cru que ses aspérités étaient aussi dures et acérées, et faillit lâcher prise sous la douleur, puis parvint à l'arracher de son alvéole. Furieuse, agitant désespérément ses antennes.

D'un coup de talon, il se jeta vers la surface.

Tandis qu'il remontait, il vit foncer sur lui ce qu'il prit d'abord pour un énorme requin ou un dauphin. Puis il distingua un masque. Un autre plongeur comme lui, qui braquait dans sa direction un fusil de chasse sous-marine.

— Jambo ! cria le Soudanais.

Des cris joyeux lui répondirent. Entre Eleonore et Chino-Bu, Jambo jouait le pacha depuis le début du repas. Un bras passé autour de la taille de chacune des filles.

Il en était à son troisième chilom de haschisch et son humeur s'en ressentait. Eleonore avait du mal à cacher son anxiété, pensant à Malko. Mais le Soudanais ne semblait vraiment se douter de rien. Quant à Chino-Bu, elle buvait Jambo des yeux. Il ne lui avait pratiquement pas adressé la parole de tout le déjeuner.

— On y va, dit Jambo.

Il avait payé. Il caressa les hanches d'Eleonore, la poussant devant lui. Chino-Bu suivait, soumise et extasiée. Le Soudanais se retourna vers elle.

— Faut que tu ailles chercher du bois !

Elle sursauta :

— Maintenant ?

— Ouais.

Il la fixa avec insistance, et elle s'éloigna vers l'autre bout de la plage. Jambo se pencha à l'oreille d'Eleonore :

— Viens m'apprendre le yoga.

Ils partirent le long de la plage. Eleonore, soudain paniquée. Sous ses dehors excentriques, Jambo avait une volonté de fer et une organisation parfaite : il ne laissait rien au hasard, et le haschisch ne semblait pas entamer ses capacités.

Tout à coup, il s'arrêta net, jura entre ses dents, en regardant la mer. Eleonore eut l'impression que son estomac se remplissait de briques. Suivant la direction de son regard, elle aperçut le scintillement d'un rayon de soleil contre un objet flottant à la surface de l'Océan Indien.

Le masque de plongée de Malko.

Jambo, sans plus s'occuper d'elle, se mit à courir comme un fou. D'abord vers sa pirogue échouée, puis vers sa cabane.

Eleonore démarra derrière lui, de toutes ses forces, terrifiée. Quand elle parvint à son tour à la cabane, essoufflée, paniquée, Jambo était en train d'armer un fusil sous-marin, un masque de plongée autour du cou. Il avait bouclé une ceinture de plomb autour de sa taille, à laquelle était accroché un poignard.

— Jambo ! Qu'est-ce que tu ?

L'arme prête, il voulut sortir. Eleonore lui barra le chemin. Sans un mot, il lui envoya un violent coup de poing sur la bouche. La Noire tituba, poussa un cri, eut l'impression que sa langue se muait en carton épais. Mais elle trouva le courage de saisir le fusil par la hampe. Jambo lui appuya si violemment la pointe contre son estomac, nu, qu'elle sentit la flèche pénétrer dans sa chair.

— Tire-toi ou je te tue, gronda-t-il.

Eleonore avala sa salive, le cœur dans les talons.

— Où vas-tu ? balbutia-t-elle. Pourquoi es-tu en colère ?

— Tire-toi, je te dis, répéta le Soudanais ou je t'embroche.

Elle vit dans ses yeux qu'il allait lui tirer la flèche barbelée à bout portant. Elle lâcha prise. Il dévala comme un fou vers la mer. Eleonore le vit entrer dans l'eau après avoir mis son masque et nager vigoureusement dans la direction où se trouvait Malko.

Instinctivement, Malko agita le bras tenant la langouste en un geste de défense. Voulant croire que le plongeur ne l'avait pas vu. Mais le nouveau venu se dirigeait droit sur lui, la flèche toujours pointée en avant.

D'une détente désespérée, il se jeta vers la surface. La flèche partit, lui effleura la cuisse et se perdit dans les rochers. Le plongeur avait prit un tel élan qu'il vint heurter le ventre de Malko du bout de son fusil, comme pour l'embrocher. À travers le masque, Malko reconnut les narines épatées et les yeux noirs pleins de haine de Jambo ! Il n'avait aucune arme à part sa langouste. L'autre avait tout le temps de récupérer sa flèche attachée au fil de nylon et de le tirer tranquillement tandis qu'il tenterait de s'enfuir.

C'est alors qu'il aperçut le poignard, accroché à la ceinture de Jambo. Ils étaient si prêts l'un de l'autre qu'il n'eut qu'à étendre le bras pour l'arracher de sa gaine.

En dépit du brusque recul du Soudanais, si Malko avait été un assassin, il aurait eu dix fois le temps de lui plonger l'arme dans le foie. Mais il se contenta de remonter vers la surface. Jambo n'avait pas de bouteille. Lui aussi allait être obligé de remonter pour réarmer le fusil. Maintenant, ils étaient à égalité.

Il espérait encore ne pas engager la lutte ouverte avec le Soudanais ce qui modifierait tous ses plans.

À peine la tête hors de l'eau, il rejeta l'air vicié et aspira profondément pour être prêt à plonger de nouveau. Quelques secondes plus tard, la tête crépue de Jambo creva la mer à quelques mètres de lui. Il aperçut Malko et nagea aussitôt sur le dos, s'éloignant de lui, son fusil et sa flèche dans la main gauche.

Malko cria :

— Jambo, Jambo, qu'est-ce que tu fais ?

Il nagea lentement vers lui, sans lâcher le couteau à manche de liège. Il fallait l'empêcher de réarmer. Sinon, il allait être en danger de mort.

— Salaud ! hurla le Soudanais. Je vais te tuer.

Malko brandit la langouste.

— Tu es fou ! Pour une langouste !

Son ton était tellement sincère que l'autre se relâcha quelques secondes. Malko en profita pour insister :

— Je sais bien que je n'aurais pas dû t'emprunter ton masque ! Mais j'avais envie d'offrir une langouste à Eleonore !

Jambo hésitait, arc-bouté dans l'eau, en train de tendre le sandow de son fusil.

Malko avait encore le temps de poignarder son adversaire. S'il le laissait réarmer le fusil, il serait à sa merci. Mais il ne fallait pas, jusqu'à la dernière seconde, que les Palestiniens sachent que la CIA avait pénétré leurs plans. Pour cela, il était impératif que Jambo ne considère pas Malko comme un ennemi.

Ce dernier nagea vers le Noir et lui tendit le poignard en le tenant par la lame :

— Tiens, dit-il, je te l'avais pris parce que j'avais eu peur.

Maintenant, il était entièrement à la merci de son ennemi. Debout dans l'eau, il attendit, des papillons plein l'estomac. Jouant sa vie sur une intuition. Jambo prit le poignard, le remit dans sa gaine. Puis, il acheva d'une détente sèche et puissante de réarmer son harpon, garda le doigt sur la détente. Malko guettait ses moindres mouvements. Comme s'il avait été en cage avec un fauve dangereux que le moindre mouvement maladroit puisse déchaîner. Il sentait que Jambo hésitait à le tuer, que son geste de soumission l'avait pris de court.

— Qu'est-ce que tu faisais ici ? grommela-t-il.

— Je te l'ai dit, fit Malko. Je péchais.

— Tu avais dit que tu allais à Calangute ?

— Je n'ai pas pu, dit Malko, je me suis coupé le pied sur un rocher en partant. Regarde.

Il se mit sur le dos, montra la profonde coupure à son pied droit. Le sang coulait encore. Maintenant, Jambo était sérieusement ébranlé.

— Personne d'autre que moi n'a le droit de pêcher ici, dit-il d'un ton agressif. J'ai déjà failli tuer un Allemand, l'autre jour.

— Je t'assure que je ne le savais pas, fit humblement Malko.

Ils nageaient l'un en face de l'autre. Malko tenant toujours sa langouste dans sa main ensanglantée. Il la tendit à Jambo.

— Tiens, elle est à toi.

Le geste apaisa définitivement le Soudanais.

— Ça va, bougonna-t-il, on va la bouffer ensemble.

Il se mit à nager vers le bord, remorquant son fusil.

Malko suivit.

Le ciel lui parut plus bleu : il était vivant et maintenant il savait où se trouvaient les armes. Mais le reste de sa mission allait être encore plus délicat. Jambo tenterait de le tuer au premier soupçon. Il ignorait même si sa subite magnanimité n'était pas une ruse pour en

savoir plus.

Ils arrivèrent ensemble sur la plage. Eleonore attendait, appuyée à la pirogue. Elle se précipita vers Malko qui boitait. Immédiatement, il remarqua le côté gauche de son visage et sa lèvre gonflée.

— Que s'est-il passé ? demanda Malko.

Eleonore se força à sourire comme Jambo arrivait.

— Ce n'est rien, assura-t-elle. Un malentendu. Mais vous êtes blessé.

Sa main soignait et son pied lui faisait horriblement mal. Jambo s'approcha, faussement gai, mit la main sur l'épaule de Malko.

— Faut pas m'en vouloir, *man* ! Mais ces langoustes c'est tout ce que j'ai pour bouffer. J'ai cru que tu voulais me piller mon parc. Il n'y en a pas beaucoup, parce que l'eau est trop froide. Ta copine a voulu m'arrêter et je me suis énervé.

— Mais on va la bouffer ce soir ta langouste. Tous les quatre. Parce que demain, on part à Bombay chercher nos passeports.

— Excellent ! dit Malko. Eleonore et moi, on va essayer d'acheter des légumes au restaurant et on fera la cuisine.

Great, man, great, fit gravement le Soudanais.

Son regard semblait parfaitement innocent, mais à plusieurs reprises, Malko crut y surprendre une lueur dangereuse. Jambo pensait-il qu'il était un ennemi ?

Ce dernier agita son fusil :

— À tout à l'heure.

Eleonore étala le paréo sur la plage, et Malko et elle s'installèrent dessus. Son pied continuait à saigner... Elle se pressa contre lui. Sa peau était douce et tiède, mais son visage était tout enflé.

— J'ai eu si peur ! J'ai cru qu'il allait vous tuer. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui, dit Malko. Mais il a bien failli me tuer.

Il raconta à Eleonore ce qui s'était passé et conclut :

— Le plus difficile reste à faire. J'ai peur qu'il ne me soupçonne. Avant tout, il faut l'empêcher de faire part de ses soupçons à Chino-Bu. Où est-elle ?

Eleonore lui expliqua l'histoire de la corvée de bois puis demanda :

— Il ne serait pas plus simple d'aller prévenir la police indienne ? Ils confisqueraient les armes. C'est tout ce qu'il faut.

— Nous ne sommes pas ici pour cela, objecta Malko. Il y a encore une chance de réussir mon plan. Et, avant d'amener un policier hindou ici, cela peut prendre un mois.

— Et si on les arrêtait à l'aéroport de Bombay ?

— Ce sera l'ultime recours, admit Malko. En attendant, allez à la cabane. Pour aider Jambo à préparer la langouste. Qu'à aucun prix, il

ne reste seul avec Chino-Bu.

Eleonore ouvrit de grands yeux.

— Mais on sera obligés de les laisser seuls pour la nuit.

Malko eut un sourire mystérieux.

— D'ici là, il peut se passer beaucoup de choses. Donnez-moi le sac.

Elle lui tendit le sac contenant leurs trésors.

— Dites à Jambo que j'ai été faire soigner mon pied au restaurant et acheter des légumes.

— OK, dit Eleonore, je ferai de mon mieux.

Malko se pencha et l'embrassa légèrement sur sa bouche tuméfiée.

— À tout à l'heure.

Il s'éloigna en claudiquant sur le sable brûlant. La douleur de sa coupure était presque insupportable. Il fallait VRAIMENT qu'il se fasse soigner.

Mais ce n'était que la partie la moins importante de ce qu'il avait à faire.

Eleonore scrutait la cocoteraie, mortellement inquiète. La nuit était tombée, et Malko n'avait pas reparu. Jambo aussi semblait nerveux, en train de préparer le feu sur lequel ils allaient faire cuire la langouste. Eleonore avait scrupuleusement observé les consignes de Malko : elle n'avait pas quitté le Soudanais d'une semelle. Dès qu'elle l'avait rejoint dans la cabane, il l'avait allongée sur la natte et lui avait fait rapidement l'amour. Soi-disant pour lui demander pardon de son coup de poing... Mais, la magie du haschisch s'était évaporée, et elle avait failli crier de dégoût.

Chino-Bu était arrivée un peu plus tard, ramenant une brassée de bois qu'elle avait été chercher à près de deux kilomètres. Pendant que l'eau bouillait, ils étaient allés tous les trois s'étendre sur la plage. Mais, plus l'absence de Malko se prolongeait, plus l'anxiété de Jambo était visible. Lorsque le soleil était tombé dans la mer il avait même dit :

— Tu devrais aller voir ce qu'il fait.

Elle avait haussé les épaules.

— J'ai la flemme.

Jambo n'avait pas insisté. Ensuite, ils étaient revenus à la cabane. Ajuna Beach se piquetait de dizaines de lampes à pétrole. La plage était maintenant déserte.

Une silhouette surgit enfin de la cocoteraie, agitant une lampe électrique.

— C'est moi ! cria Malko.

Il portait un grand panier d'osier, avait le pied droit bandé, des nu-pieds de caoutchouc.

— Où étais-tu ? demanda Jambo d'un ton soupçonneux.

Malko se laissa tomber sur la natte.

— Le gars du restaurant m'a emmené dans son bus jusqu'à Calangute en passant par la route de la rizière. Il n'avait rien pour me soigner. J'ai eu peur que cela s'infecte. J'ai été me faire panser à la pharmacie et j'en ai profité pour aller au marché. Regardez.

Il y avait des fruits, des légumes, de la bière et même du Nescafé. Ce qui dérida le Soudanais !

— Fantastique, *man* ! s'exclama-t-il. On va boire du café !

De nouveau il semblait avoir écarté tout soupçon. Il sourit à Malko, retroussant ses lèvres épaisses.

— J'ai cru que tu t'étais tiré en me laissant Eleonore.

Malko lui rendit son sourire.

— Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours...

Malko échangea un regard avec Eleonore. La Noire vit qu'une lueur joyeuse dansait dans les yeux d'or et cela la réchauffa.

— Vous partez tôt, demain matin ? demanda Malko.

— À l'aube, dit Jambo. J'irai pêcher deux ou trois langoustes avant de partir. C'est la bonne heure. À propos, comment tu es revenu de Calangute ?

— J'ai pris le bus jusqu'à Baga, fit Malko. C'est pas cher : une roupie. Puis j'ai traversé la forêt.

Il avait répondu d'une voix calme, sans la moindre hésitation. Mais maintenant, il était certain que Jambo le soupçonnait.

La flamme de la bougie vacillait. Il ne restait plus de l'énorme langouste qu'une carapace, vide. Avec un soupir d'aise, Jambo tira son chilom et commença à le bourrer de haschisch. Malko demanda :

— Tu veux du café ?

— Sûr, *man*.

Malko mit du Nescafé dans une tasse, ajouta deux morceaux de sucre, et Eleonore remplit la tasse d'eau. Jambo la vida d'un coup. Ensuite, Eleonore en distribua à la ronde. Un moment plus tard, Malko s'étira.

— Je crois qu'on va aller se coucher.

Jambo bâilla.

— Vous devriez rester là, près de la cabane, vous aurez moins froid que sur la plage. Je vais vous prêter une couverture...

— OK, fit Malko. C'est gentil.

Le Soudanais lui tendit une mince couverture rayée. Malko se

leva.

— Réveillez-nous demain matin. Qu'on vous dise au revoir.

— Sûr.

Ils s'embrassèrent tous, puis Malko et Eleonore allèrent s'installer à une dizaine de mètres plus loin. Jambo les accompagna, les installa dans un creux protégé du vent, puis s'éloigna. La lune luisait faiblement. Dès que le Soudanais se fut éloigné, Eleonore demanda :

— Que se passe-t-il ? Pourquoi veut-il que nous restions là ?

— Parce qu'il a l'intention de nous tuer cette nuit, dit Malko.

CHAPITRE XVII

Eleonore se redressa sur un coude.

— *My God !*

Malko lui sourit pour la rassurer.

— N'ayez pas peur. D'abord nous avons de quoi nous défendre. Ensuite, il n'est pas impossible que nous ayons une bonne surprise.

Il ouvrit le petit sac de toile et Eleonore aperçut le reflet brillant du pistolet extra-plat.

Elle se rallongea contre lui. Elle tremblait légèrement, puis se calma et s'endormit. Malko contemplait les étoiles. Une, surtout, très brillante, basse sur l'horizon, plein ouest au-dessus de l'Océan Indien. Si grosse qu'on aurait dit la Croix du Sud. Mais il n'était pas dans l'hémisphère austral.

Elle allait disparaître dans la ligne d'horizon quand un frôlement de pas sur les rochers le fit sursauter. Il saisit son pistolet extra-plat, prêt à tirer sur la silhouette qui approchait. D'un léger coup de coude, il heurta Eleonore qui s'éveilla en sursaut, et braqua sa torche électrique.

Chino-Bu, un pagne autour des hanches, s'arrêta net, et cria avec son accent rauque :

— *Come quick ! I am afraid. Jambo is sick.* ⁽¹⁴⁾

Malko se leva aussitôt, glissant son pistolet entre sa peau et son blue-jeans. Eleonore lui emboîta le pas. La Japonaise courait devant eux.

Malko pénétra le premier dans la cabane.

Jambo était accroupi dans un coin, les mains croisées sur ses genoux, les pupilles démesurément dilatées, regardant fixement la cloison en face de lui. Malko suivit la direction de son regard et aperçut un grand papillon de nuit posé sur la claie, rigoureusement immobile... Une terreur viscérale déformait les traits du Soudanais. Il ne semblait pas apercevoir ses visiteurs.

— Qu'a-t-il ? demanda Malko.

Chino-Bu se mit à parler avec volubilité dans un anglais hoché et sifflant :

— Je ne sais pas. Quand vous êtes partis, il a dit qu'il voyait des couleurs fantastiques, qu'il se sentait bizarre. Puis, tout d'un coup, il a cessé de parler. Il a commencé à trembler. Il a tendu le bras en

poussant un cri. Il me montrait une fourmi, par terre. Je l'ai écrasée. Il s'est calmé. Puis le papillon est entré et s'est posé là. Jambo a hurlé, a reculé. Depuis, il est comme mort. Regardez.

Le Soudanais, sans lâcher le papillon des yeux, tremblait de tous ses membres.

Malko s'avança et tapota la claie près du papillon. L'insecte s'envola dans la direction de Jambo.

Il se passa alors une chose incroyable. Le Soudanais poussa d'abord un cri étranglé, se recroquevilla, tandis que l'insecte voletait autour de sa tête. Puis, d'une brusque détente, il se releva, et, avec un hurlement dément, recula, défonçant la cloison de la cabane. Il disparut à l'extérieur. Ses cris de terreur s'éloignèrent dans la nuit.

Chino-Bu se rua hors de la cabane, suivie de Malko et d'Eleonore. Jambo galopait sur la plage, hurlant à la mort, agitant les bras. Aussitôt, Chino-Bu poussa un cri de louve blessée et dévala les rochers derrière lui.

Eleonore, stupéfaite, se tourna vers Malko.

— Mais qu'est-ce qu'il a ?

Malko eut un sourire angélique.

— Je lui ai offert le plus beau « voyage » de sa vie. Il y avait sur le morceau de sucre que j'ai mis dans son café assez de LSD pour lui faire croire qu'il est le Christ et qu'il fait des miracles.

— Du LSD ! Mais où l'avez-vous trouvé ?

— Chez le Français au grand nez, dit Malko. Pour cent roupies. Une dose suffisante pour une douzaine de « voyages »... ou un seul grand.

— Mais il risque de devenir complètement fou !

— Ce n'est pas tout à fait impossible, reconnut Malko. Tel qu'il est, c'est déjà pas mal. D'après ce que je sais du LSD, il doit voir ce papillon cent fois plus grand et lui minuscule.

— Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

Malko sourit, une lueur dangereuse dans ses yeux dorés.

— Parce que mon plan exige que j'élimine de la compétition Jambo, sans que Chino-Bu s'en doute.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Eleonore, après un grand silence horrifié.

— Cela dépend, dit Malko. Si mes calculs sont exacts, notre amie Chino-Bu va être obligée de nous demander notre aide.

Eleonore le regarda, interloquée :

— Notre aide, mais pour quoi faire ?

— Récupérer les armes au fond de l'Océan Indien. Je ne crois pas

qu'elle y arrive seule.

La vice-consul était complètement dépassée par ce machiavélisme.

— Mais ce ne serait pas plus simple que les armes restent là où elles sont, dit-elle. Ainsi, il n'y a aucun risque.

— Ce sera encore mieux si tout se passe comme si nous n'avions pas éventé le complot Attention, voilà Chino-Bu !

Chino-Bu arriva en haut du raidillon, une lueur affolée dans ses petits yeux noirs, et leur fit face :

— C'est terrible ! dit-elle. Je n'ai pas pu le rattraper. Il courait comme s'il était poursuivi par le diable.

Malko essaya de consoler Chino-Bu.

— Allez vous coucher. Il reviendra tout seul.

Mais la Japonaise ne tenait pas en place.

— Nous devons partir demain matin, dit-elle. Pourvu qu'il revienne à temps.

Malko eut un bon sourire.

— Ce n'est pas bien grave si vous remettez votre voyage d'un jour ou deux. Vos passeports peuvent attendre.

Chino-Bu baissa la tête.

— Oui, bien sûr...

Elle était sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa, leva la tête :

— Vous restez là, n'est-ce pas ?

— Absolument, dit Malko, nous allons nous recoucher. Appelez-nous lorsqu'il reviendra.

Chino-Bu rentra dans la cabane. Malko et Eleonore s'éloignèrent vers leur lit improvisé.

— Il n'y a plus qu'à attendre, annonça Malko gaiement.

— Vous croyez qu'il ne va pas revenir ?

— Sincèrement, cela m'étonnerait. Avec la dose qu'il a, il va courir jusqu'à Bombay. Ou se terrer dans un coin. Il en a pour un jour ou deux.

Ils s'allongèrent et se roulèrent de nouveau sous la couverture. Le corps de la Noire était glacé.

— C'est moi, chuchota la Japonaise.

Malko se redressa. Il n'avait pas fermé l'œil. Il avait aussi acheté au Français pourvoyeur de drogue des amphétamines. Il pouvait ainsi ne pas dormir pendant quarante-huit heures. Et il risquait d'en avoir besoin. Henry Kissinger arrivait le surlendemain au Koweït.

— Que se passe-t-il ?

— Il n'est pas rentré, dit Chino-Bu.

Derrière la cocoteraie, on apercevait les premières lueurs mauves de l'aube. Malko se leva. Chino-Bu frissonnait dans une chasuble de toile. Les traits tirés, les yeux cernés et hagards. Malko avait du mal à croire que cette minuscule Japonaise était recherchée par les polices d'une douzaine de pays.

— Recouchez-vous, conseilla-t-il. On ne peut pas le chercher. Il est peut-être dans la cocoteraie ou dans les rizières.

— Mais il faut que je parte, gémit Chino-Bu. Absolument. Dans deux heures au plus.

La Japonaise fixait la mer encore grise. Elle répéta, comme pour elle-même :

— Je dois absolument partir. Absolument.

Malko avait du mal à contenir sa satisfaction.

— Je le dirai à Jambo, proposa-t-il. Je garderai la cabane en votre absence.

Chino-Bu regarda alternativement Eleonore, puis Malko, puis la cocoteraie, comme si Jambo allait en surgir.

— Il faudrait que vous m'aidiez, murmura-t-elle.

— Vous voulez de l'argent ?

Elle secoua vivement la tête.

— Non, non, ce n'est pas ça. Mais il faut que je transporte quelque chose à Bombay. Jambo l'avait caché dans les roches, là où il pêche les langoustes, parce que les Indiens et les junkies⁽¹⁵⁾ volent tout sur la plage. Et je ne sais pas nager.

Eleonore était pétrifiée. Malko proposa aimablement.

— C'est facile, je vais plonger avec l'équipement de Jambo. Qu'est-ce que c'est ?

— Un sac en toile jaune. Mais... (Elle hésita.) il ne faut en parler à personne.

Malko eut un geste rassurant :

— À qui voulez-vous que j'en parle ? De toute façon cela ne me regarde pas. Est-ce que c'est très lourd ?

Chino-Bu hésita.

— Je ne sais pas, une vingtaine de kilos.

— Bon, je vais essayer de le remonter, dit Malko. Montrez-moi où ce sac se trouve approximativement.

La mer était beaucoup plus fraîche que la veille. Ou peut-être était-ce la fatigue.

Pour la sixième fois, Malko replongea. Il y avait du courant et il n'arrivait pas à s'accrocher aux rochers sous-marins glissants, pour arracher le sac jaune coincé entre deux rochers. Par précaution, il

avait pris le fusil sous-marin et laissé son pistolet extra-plat à Eleonore. Au cas hautement improbable où Jambo jugulerait le LSD.

Il arriva pile devant la faille sombre. S'accrochant au rocher de la main gauche, il saisit de la droite l'ouverture du sac et tira de toutes ses forces. Pendant d'interminables secondes, rien ne bougea, le sable s'élevait du fond, obscurcissant sa vision. L'air de ses poumons s'épuisait. Finalement, il prit la toile caoutchoutée jaune à deux mains, secoua, tira dans tous les sens. Brusquement, le sac se décoîna, et Malko partit en arrière, l'entraînant avec lui. Il battit furieusement des pieds pour remonter vers la surface.

Il souffla un peu au milieu des vaguelettes grises. Un bon quart d'heure s'était écoulé depuis le début de ses recherches. De la cabane, on ne pouvait le voir, car il était caché par les rochers. Il examina le sac qu'il maintenait entre deux eaux. Il était hermétiquement fermé par une large bande de caoutchouc et pesait vingt bons kilos. Il le tâta, sentit sous ses doigts les aspérités d'une crosse. Cette fois, il y était ! C'étaient bien les armes destinées à tuer Henry Kissinger. Lentement, il entreprit de le halier vers l'îlot rocheux où il avait posé le fusil sous-marin et son propre sac.

Il lui fallut encore dix bonnes minutes pour atteindre l'îlot du côté opposé à la plage. L'eau lui arrivait à la taille. Il hissa le sac jaune hors de l'eau et le coinça entre deux rochers.

Puis, il fit sauter la bande de caoutchouc noire et plongea la main dedans. Le MP 5 qu'il ramena était soigneusement enveloppé de papier huilé, crosse et chargeur replié. Il en sortit quatre autres semblables. Plus cinq chargeurs pleins. Tous étaient du modèle le plus long : trente coups.

Il y avait dix grenades. Cinq rayées d'une bande jaune et marquées des lettres W.P. Pour White Phosphore. Cinq explosives, à la bande rouge. Les grenades au phosphore ressemblaient à des petits containers de crème à raser. Il regarda les armes étalées sur les rochers, savourant son triomphe.

Puis, il ouvrit son propre sac, en sortit d'abord une feuille de papier contenant les numéros des armes volées en Allemagne par les complices de Chino-Bu. Tout correspondait... Il passa ensuite à la seconde partie de son travail : la plus compliquée.

Si tout se passait bien, il allait se payer une assez belle revanche.

Chino-Bu entra dans l'eau jusqu'à la taille, allant vers Malko qui émergeait de l'Océan Indien, tirant derrière lui le lourd sac de toile jaune.

— C'est ça ? demanda-t-il.

La Japonaise hochait affirmativement la tête, lui prit le sac des mains et l'examina, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas été ouvert. Malko regardait ailleurs et s'ébrouait. Maintenant, le jour était complètement levé et quelques hippies commençaient à se montrer sur la plage.

Chino-Bu hala le sac jaune sur la plage, bandant tous ses muscles.

— Merci, dit-elle. Il faut que je m'en aille maintenant.

— C'est lourd, dit Malko, je peux vous aider.

La Japonaise secoua la tête.

— Non, non, ce n'est pas la peine. Je vais seulement jusqu'au restaurant. Le bus Volkswagen m'emmène prendre le bus à Calangute. L'avion part à dix heures...

— Qu'est-ce que je dois dire à Jambo ?

— Que je suis partie pour Bombay. Avec le sac. Que tout va bien.

Elle s'éloigna, courbée en deux sous le poids du sac. Malko attendit qu'elle soit à cent mètres pour dire à Eleonore.

— Maintenant, à nous de jouer.

L'Américaine le fixa, incrédule et interloquée.

— Mais vous lui avez vraiment donné les armes ? Vous ne les avez pas remplacées par des pierres ?

Malko secoua la tête, amusé :

— Bien sûr que non, c'est la première chose qu'elle va vérifier. Ici, il n'y a ni téléphone ni radio, mais à Bombay, elle a sûrement des liaisons avec les Palestiniens. Non, elle va tout trouver au complet. Donc, elle n'a aucune raison de s'alarmer.

— Où allons-nous ? interrogea Eleonore.

— À l'aéroport de Davolim. Nous allons traverser la montagne jusqu'à Baga et prendre ensuite un taxi. Hier soir, j'ai retenu pour nous deux places sur le vol des Safari Airways qui part à 15 h 30 pour Bombay. Nous avons largement le temps de récupérer nos bagages au *Turist-Hôtel*.

— Et elle ?

— Elle prend le « 737 » des Indian Airlines à 11 h 30. Nous ne la reverrons plus avant le Koweït. Elle est sur le vol 371 de la K.A.C. demain matin. Nous partons deux heures plus tôt par Air India. Ce qui nous permettra de nous reposer ce soir au *Taj-Mahal*. Et de donner de nos nouvelles.

Ils se mirent en route par le sentier serpentant dans les rochers, le long de la mer. Son pied le faisait beaucoup souffrir. Il pensa amèrement à tous les hélicoptères dont la CIA disposait.

Le soleil commençait à chauffer sérieusement. Derrière lui, Eleonore marchait la tête baissée, le souffle court.

Un petit crabe transparent sortit de l'oreille gauche du mort et s'enfouit dans le sable. Effrayé par le petit cercle de hippies mâles et femelles qui entouraient le corps étendu sur la plage. Quelques mouches tournaient déjà autour du visage. Dès que le soleil serait vraiment levé, cela allait poser des problèmes... Un Indien qui travaillait au restaurant regarda avec indifférence le cadavre de l'étranger.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-il sans vraie curiosité.

Une fille avec un bébé dans les bras lui répondit.

— Je ne sais pas. Je l'ai vu hier soir, il courait sur la plage. Dans tous les sens. Tout à coup, il s'est précipité dans l'eau. J'ai cru qu'il voulait se baigner, mais il n'est pas ressorti.

— Il a dû se suicider, fit un autre hippie.

Les hippies contemplaient le corps avec méfiance. Un cadavre, cela signifiait des ennuis, la police... Un hippie blond et barbu examina le corps, le retourna, se releva, annonça :

— Je suis médecin. Ce type est mort de mort naturelle. Je propose qu'on creuse une tombe dans la cocoteraie et qu'on l'enterre. Cela évitera des problèmes.

Les hippies présents approuvèrent. Ils empoignèrent le corps de Jambo et entreprirent de le haler à l'ombre.

Le taxi jaune et noir stoppa devant le petit aéroport de Davolim, également base de la marine indienne, au moment où un « Vampire » antédiluvien décollait dans un nuage noir de kérosène. Le terrain était vide, à part le DC3 des Safari Airways. Le Boeing 737 des Indian Airlines était parti trois heures plus tôt. En retard. Malko alla au guichet, acheta deux tickets. Quelques voyageurs attendaient dans le petit hall sombre... À l'extérieur, des sentinelles armées de vieilles pétoires interdisaient l'entrée du terrain comme si cela avait été la ligne Maginot.

— Allons à l'air libre, dit Malko.

Eleonore et lui ressortirent sous les acacias de la place et s'assirent sur un banc. Tout était propre, tiré au cordeau. Une file de taxis Austin Ambassador – le luxe suprême en Inde – jaune et noir, attendait. De l'aéroport bâti sur un promontoire dominant la côte, la vue était splendide.

Trois quarts d'heure plus tard, on appela le vol de Bombay. Sans même fouiller les passagers. Qui avait envie de détourner un vieux DC3 pourri ?

Au moment où le DC3 se cabrait et où le port de Vasco de Gama

commençait à défilier sous les ailes de l'appareil, Eleonore se pencha vers Malko :

— Maintenant, dites-moi ce que vous voulez faire !

CHAPITRE XVIII

En descendant du DC3 des Safari Airways, Malko eut l'impression de tomber dans une fosse d'aisances. L'odeur de poubelle était toujours aussi tenace.

Eleonore remarqua :

— Vous avez dormi.

La Noire avait repris figure humaine, avec une mini boutonnée, des mocassins plats et un tricot moulant. Ils traversèrent le hall des arrivées « domestic », débouchèrent à l'extérieur de l'aérogare.

— Allons à l'ambassade, dit Malko. Nous pourrions communiquer par télex avec Richard Green.

Il s'arrêta net. L'esplanade devant l'aérogare était déserte : pas un seul taxi. Pas un bus. Trois ou quatre voitures particulières en ruine et une jeep de police, ainsi que deux motards. Un policier faisait les cent pas, le stick sous le bras, la moustache en croc, les jambes moulées dans des bandes molletières, terminées par un revers de chaussettes, les pieds chaussés de nu-pieds. Son uniforme paraissait sortir directement d'une essoreuse où on aurait oublié de le laver.

Un peu plus loin, une foule compacte et résignée attendait, assise sur des monceaux de bagages. Bizarre, bizarre.

Malko s'approcha du policier :

— Il n'y a pas de taxis ?

— No, sir.

— Pourquoi ?

— *The Bandh*, sir.

Il avait arrêté sa promenade, extrêmement poli. Malko fronça les sourcils. Que signifiait *the bandh* ? Bien que parlant anglais parfaitement, c'est un mot qu'il n'avait jamais entendu. C'était peut-être une des fêtes innombrables et baroques du calendrier hindouiste, accommodant la paresse indienne...

— C'est une fête ?

Le policier secoua la moustache en croc.

— No, sir. C'est la grève générale. Pas un taxi et pas un bus ne roulent à Bombay aujourd'hui.

— Mais les passagers...

— Nous attendons une jeep pour escorter un bus, expliqua le policier. Celui de la Swissair s'est fait lapider. Ils ont à moitié tué le

chauffeur. Toutes les vitres ont été cassées.

Légendaire douceur indienne.

— Mais vous avez une jeep, là, objecta Malko, je suis diplomate et je dois aller à Bombay de toute urgence.

La moustache en croc eut un sourire angélique.

— Absolument désolé, sir. Notre jeep est en panne. Nous devons en attendre une autre. Dès qu'elle sera là, je vous accompagnerai moi-même.

Il était prêt à l'emmener sur son dos, à l'entendre. Le contraste entre l'accent d'Oxford et la décomposition alentour était fabuleux. Malko tenta de ne pas s'énerver.

— Cette jeep, demanda-t-il, quand viendra-t-elle ?

— Impossible de le dire, sir. Il est même possible qu'elle ne vienne pas du tout. Nous avons beaucoup de travail aujourd'hui. Les émeutiers ont attaqué plusieurs dépôts de riz. Excusez-moi, sir.

Il allait s'éloigner quand Malko protesta :

— Enfin, c'est incroyable, je ne vais pas aller à pied à Bombay.

Le policier prit l'air choqué.

— Il n'en est pas question. Je suggère, sir, que vous écriviez une lettre de protestation au ministère du Tourisme.

Malko préféra ne pas répondre. Il se retourna vers Eleonore.

— Les plans sont changés. Chino-Bu doit être dans les parages. Cherchons-la.

Ils partirent à travers les salles pouilleuses de l'aérogare, encombrées de passagers mangeant, dormant ou se rasant.

Ils découvrirent la Japonaise cinq minutes plus tard, dans le hall de départ « International », allongée sur une banquette de bois, au milieu d'un groupe de Sikhs en train de peigner leur barbe. À ses pieds une grande valise de carton bouilli marron, fermée par deux courroies.

Malko tira Eleonore hors de la vue de la Japonaise.

— C'est trop risqué de passer la nuit ici, dit-il. Elle pourrait nous voir. Allons voir les départs.

Malko parcourut des yeux le tableau d'affichage : Air India affichait un vol à 8 h 30. Pour Dubaï, Bahreïn et Koweït.

Malko fonça à l'enregistrement.

— Vous avez deux places pour Koweït ?

L'employé hindou secoua la tête, désolé.

— Désolé, sir, le vol est absolument complet.

— Je vois, fit Malko.

Il s'éloigna du comptoir, glissa cinq billets de cent roupies dans son passeport, revint, tendit le document au même employé avec un grand sourire et demanda :

— Voulez-vous vérifier si vous n'avez pas deux places à ce nom ?

L'employé prit le passeport, fit glisser les billets dans un tiroir

ouvert, prit un stylo, raya deux noms sur une liste, releva la tête, souriant :

— C'est exact, sir. Allez prendre vos billets et revenez vite. L'enregistrement est presque terminé.

Eleonore s'étira voluptueusement. Les First du Boeing « 707 » d'Air India étaient tout à fait convenables. Dès qu'il avait eu ses cartes d'embarquement, Malko s'était discrètement éclipsé, laissant derrière lui un groupe vociférant de passagers en liste d'attente, s'injuriant en indien et en arabe. Allah reconnaîtrait les siens.

Il avait hâte d'être au Koweït. Pour le dernier acte. Eleonore n'était pas moins anxieuse.

— Vous croyez vraiment que cette Japonaise va arriver demain avec les armes ? demanda-t-elle.

— J'en suis sûr, dit Malko.

— Mais comment va-t-elle les sortir ? L'aéroport doit être terriblement surveillé.

Si c'était comme à Beyrouth où on pouvait passer avec un mortier sans être particulièrement inquiété... Malko ferma les yeux, essayant de se détendre un peu. Les amphétamines faisaient battre son cœur plus vite.

Demain il risquait d'y avoir encore du sang et des morts.

Les flammes des innombrables torchères brûlaient dans la nuit comme des feux de la Saint-Jean. C'était ainsi depuis l'entrée du golfe Persique. Heureusement, on n'avait pas fait descendre les passagers à Dubaï et à Bahreïn.

Une petite secousse secoua le « 707 ». Ils venaient d'atterrir au Koweït. Le Boeing roula interminablement, s'arrêta enfin devant le vieil aéroport désert à cette heure tardive. La plupart des passagers étaient descendus à Dubaï. Les formalités furent expédiées rapidement par des douaniers endormis. Malko trouva un taxiphone et composa le numéro personnel de Richard Green. Lorsqu'il entendit la voix endormie de l'Américain, il annonça :

— Nous sommes de retour.

— *Welcome home*, rugit Richard Green, instantanément réveillé. Comment ça s'est passé ? Où êtes-vous ?

— À l'aéroport. Tout ira bien. Quand arrive le Secrétaire d'État ?

— Demain, 1 h 30, comme prévu. Mais...

Malko le coupa :

— Je téléphone de l'aéroport. Rendez-vous demain matin, à votre bureau.

Il raccrocha et rejoignit Eleonore qui l'attendait dans le taxi. Tandis qu'ils traversaient les interminables banlieues de Koweït City, Malko se sentit soudain pris d'angoisse. Il était sûr de la réussite de son plan. Mais les Palestiniens n'avaient-ils pas prévu une solution de rechange ?

— Je vous dépose avant d'aller à l'hôtel, dit-il à Eleonore.

La jeune Noire proposa sans le regarder :

— Cela serait plus pratique de dormir chez moi. Ainsi, personne ne saura que vous êtes revenu.

Malko dit au taxi d'aller Sour Road. Après l'Inde, la température semblait glaciale. Arrivés dans l'appartement d'Eleonore, il s'assit dans la petite pièce qui servait de bureau et de bar, tandis qu'Eleonore s'éclipsait.

Elle reparut : éblouissante. En un temps record, elle s'était changée : un chemisier blanc transparent, une longue jupe noire, un gros collier fantaisie faisant ressortir la minceur de son cou... Elle mit un disque de musique brésilienne sur l'électrophone et vint vers lui en dansant comme seules savent le faire les Noires.

— Si nous devons mourir demain, dit-elle, ce soir, dansons, buvons et faisons l'amour.

Le bureau de Richard Green disparaissait sous les gorilles. Tous entre 1 m 85 et 1 m 95, les yeux durs, vêtus de costumes sobres et sombres, les cheveux courts, l'air tendu, arborant au revers du veston, une épingle de couleur mauve. Amenées avec eux pour éviter les contrefaçons.

L'un d'eux avait démonté son colt sur le bureau du chef de station de la CIA et le nettoyait, une boîte de cartouches ouverte à côté de lui. D'autres buvaient du café dans des gobelets en carton. Quatre gardaient la porte du rez-de-chaussée, équipés de talkie-walkie glissés dans la ceinture... Ce n'était qu'une partie des hommes qui allaient défendre Henry Kissinger. Une vingtaine déjà étaient en place sur différents points du parcours, dans des voitures ou des appartements, certains armés de « shot-guns ». Par autorisation spéciale de l'émir.

Malko se fraya un passage jusqu'à Richard Green, en train d'expliquer le dispositif de sécurité sur une grande carte épinglée au mur :

— ... Dès que le « 707 » du Secrétaire d'État se sera posé, il sera dirigé par la tour de contrôle vers le hangar d'entretien des Koweït Airways, expliqua-t-il. À environ un demi-mille avant l'aérogare.

Personne ne le sait, à part une poignée d'officiels... Nous avons même fait préparer un salon d'honneur dans l'aérogare.

— En descendant de l'avion, Henry Kissinger montera dans la Lincoln blindée qui a été débarquée hier et se rendra directement à la résidence de l'émir Sabah al Salem, à vingt kilomètres au sud de Koweït. Le convoi comprendra...

Il s'interrompit en voyant Malko, lui serra vigoureusement la main et l'attira à l'écart :

— Alors ?

— Je pense que tout marchera bien, dit Malko.

Un grand brun, avec des lunettes d'écaille, s'approcha d'eux. Richard Green le présenta à Malko.

— George C. Smith, du Secret Service. Responsable de la sécurité du Secrétaire d'État durant ce voyage. Voici le prince Malko Linge, en mission pour la « Company ».

George C. Smith écrasa les phalanges de Malko. Il ne pesait pas plus de deux cents livres. Tout en muscles.

— Il paraît que vous avez fait du bon boulot, dit-il.

— Tant que Mr. Kissinger ne sera pas reparti d'ici, sain et sauf, nous avons des raisons d'être inquiets, dit Malko.

George C. Smith eut un sourire froid et peu rassurant.

— J'ai donné l'ordre à mes gars de ne prendre aucun risque. Nous sommes en train de checker le parcours avec des détecteurs électroniques. J'ai plusieurs hommes avec des fusils à lunette sur le toit du hangar. Les Koweïtis me donnent trois hélicoptères avec un équipage mixte. Parlez-moi de ce que VOUS avez fait ?

— Mes moyens sont plus modestes, dit Malko.

Il résuma son voyage en Inde. Les deux Américains l'écoutaient attentivement.

— Donc, conclut George C. Smith, ces types vont se pointer à l'aéroport chercher leurs armes. Dans la partie où Henry Kissinger ne se trouvera pas.

— Exact, dit Malko. J'espère néanmoins que votre changement d'itinéraire n'est pas le secret de polichinelle.

— Nous aurons quand même des hommes dans l'aérogare, affirma George C. Smith. Que faites-vous d'ici 1 h 30 ?

Il restait trois heures avant l'atterrissage du « 707 » amenant Henry Kissinger. Malko tenait à reprendre contact avec Winnie Zaki. Tant de choses avaient pu se passer en trois jours.

— Je vais aux nouvelles, dit-il.

— Prenez ça déjà, offrit George C. Smith.

Il lui tendit une épingle mauve que Malko dissimula sous le revers de son costume d'alpaga noir. La cour de l'ambassade grouillait de voitures. Dont la « Continental » blindée amenée par avion de

Washington... Si on leur en avait laissé le temps, le Secret Service aurait creusé un tunnel jusqu'à la résidence de l'émir.

Malko monta dans une des Chevrolet équipées du téléphone, conduite par un chauffeur de la sécurité koweïtienne, mises à la disposition de l'ambassade U.S. et se fit conduire au ministère de l'Intérieur.

Le sheikh Sharjah se leva pour venir serrer Malko dans ses bras. Il eut l'impression d'être étreint par une motte de beurre... En plus des deux Yéménites, le bureau grouillait de civils du Mahabet. Les téléphones sonnaient sans arrêt.

— Où étiez-vous passé ? demanda le Koweïti. Vous êtes bronzé !

— J'ai été faire une cure de repos, dit Malko. Vous avez retrouvé les Palestiniens ?

Les bons gros yeux de Sharjah prirent une expression chagrine.

— Non, mais ce n'est pas grave. Personne ne pourra pénétrer dans l'aérogare avec une arme. Nous fouillons tout le monde. Même les diplomates. C'est l'ordre de l'émir. Il m'a dit que je perdrais mon poste si quelque chose arrivait à Henry Kissinger qui est son hôte.

— Pas de nouvelles d'Abdul Zaki ?

Le visage du sheikh se tordit en une grimace malicieuse.

— Si, mais rien qui vous intéresse. Il y a eu un drame avec Winnie.

Malko dressa l'oreille.

— Avec Winnie ! Qu'est-il arrivé ?

Sharjah baissa la voix.

— Il paraît qu'elle l'a trompé avec un Saoudien et qu'il l'a appris. Cela s'est passé le lendemain de votre départ. Il l'a aux trois quarts tuée et, depuis, elle est enfermée dans son palais de la zone neutre. Je m'étais toujours dit qu'elle était trop belle pour appartenir à un seul homme.

Visiblement, le sheikh bedonnant regrettait de ne pas s'être mis sur les rangs. Sans remarquer l'inquiétude de Malko.

— Où est Abdul Zaki aujourd'hui ? demanda Malko.

— Je ne sais pas, pourquoi ?

Malko le regarda bien en face :

— Parce que ce n'est pas à cause d'un Saoudien qu'il a battu sa femme. Il faut le trouver. Coûte que coûte.

— Que voulez-vous dire ?

Malko comprit qu'il devait révéler une partie de la vérité au sheikh s'il voulait sa collaboration.

— Avant mon départ, la femme de Zaki m'a fait des révélations : il

a dû l'apprendre et s'est vengé. Je veux être sûr qu'il ne prépare pas une mauvaise surprise. Sachant maintenant que nous avons contré ses plans.

— J'ai fait cerner l'aéroport par des chars, objecta Sharjah. Nous avons raccompagné à la frontière irakienne une cinquantaine d'activistes palestiniens. D'autres sont gardés à vue.

— C'est parfait, dit Malko. Mais je veux que l'on trouve Zaki et que vos hommes ne le lâchent plus d'une semelle.

— Très bien, admit Sharjah, nous allons aller chez lui.

Malko consulta sa montre : 11 heures et quart. Henry Kissinger arrivait cent trente-cinq minutes plus tard. Il faillit appeler Richard Green, puis se ravisa : il ne voulait pas affoler l'Américain inutilement. Winnie Zaki avait peut-être tenu sa langue.

Les mains jointes sur son estomac, cassé en deux, dégoulinant de respect, le majordome d'Abdul Zaki répondait avec un enthousiasme abject aux questions du sheikh Sharjah.

... Non, son maître n'était pas là... Il avait dit qu'il partait chasser au faucon dans le désert... Sa maîtresse se reposait dans la zone neutre... Non, il n'avait rien vu d'anormal... Son maître était parti à l'aube. Comme toujours lorsqu'il chassait... Avec sa Mercedes.

Il n'y avait rien de plus à en tirer. Sharjah et Malko ressortirent du palais Zaki.

— Vous êtes rassuré ? demanda le sheikh. Étant donné ses opinions, cela ne m'étonne pas qu'il ait quitté la ville aujourd'hui. Sinon, il aurait été obligé d'assister à la réception de notre oncle l'émir.

Malko remonta dans la Buick.

— Je serai rassuré quand je saurai ce qu'il fait et où il est. Pouvez-vous trouver le numéro de téléphone de sa voiture ?

— Certainement.

— Alors, faites vite. Cela pourra éviter une très mauvaise surprise.

Ils repartirent vers le ministère de l'Intérieur. Tout en conduisant, Sharjah tapait frénétiquement sur ses touches, aboyant vers d'invisibles interlocuteurs, menaçant, cajolant, vitupérant, remerciant... Au moment où ils pénétraient dans la cour du ministère, son téléphone sonna. C'était le renseignement qu'il avait demandé.

— Que voulez-vous en faire ? demanda-t-il à Malko.

— Vous allez l'appeler. Lui dire que l'émir tient à ce qu'il assiste à la réception en l'honneur de Kissinger. S'il y va, il n'y a plus de problème. S'il se défile, il faudra qu'il dise où il se trouve.

Le sheikh Sharjah était déjà en train de promener son index

boudiné sur ses touches. La sonnerie se déclencha. Sonna longtemps. Le sheikh écarta le récepteur de son oreille.

— Il ne répond pas.

— Essayez encore.

Sharjah recommença : sans plus de résultat. Il raccrocha et regarda Malko. Avec une certaine anxiété.

Malko réfléchissait. Que pouvait bien tenter un homme comme Zaki ? Soudain, une bribe d'information le concernant lui revint à l'esprit. Un souvenir qui lui fit froid dans le dos.

— Pouvez-vous avoir un hélicoptère rapidement ? demanda-t-il au Koweïti.

Sharjah le regarda avec surprise.

— Oui, sûrement. Pourquoi ?

— Je vous expliquerai.

Malko regarda sa montre. 11 h 40.

— Bon sang ! Qu'est-ce qu'il fait ?

Malko trépidait. Depuis vingt minutes, ils attendaient le pilote de l'hélicoptère, dans l'enceinte d'un petit camp militaire, à mi-chemin entre Koweït City et l'aéroport. Le plein était fait, le sheikh Sharjah et ses deux Yéménites ficelés sur la banquette arrière du Bell.

Midi 45. Il avait fallu plus longtemps que prévu pour obtenir un hélicoptère.

Une jeep entra en trombe dans l'enceinte. Un homme en combinaison de vol en sauta en voltige et se précipita vers l'hélicoptère. Un Égyptien aux yeux clairs.

Houspillé par le sheikh Sharjah, le pilote effectua son check-up à toute vitesse, et l'appareil s'arracha enfin au sol.

Vue d'en l'air, Koweït City n'était pas appétissante avec ses terrains vagues comme des taches lépreuses et les blocs de béton des maisons bourgeoises. Une brume ocre flottait sur la ville. L'hélicoptère fonça vers l'est. Ils arrivèrent au-dessus de l'aéroport, entrèrent en contact avec la tour de contrôle, signalant leur position.

— Où voulez-vous aller ? demanda le pilote.

— Suivez le prolongement de la piste d'atterrissage, dit Malko. Dans la direction où les appareils se posent. Le plus bas possible. Et pas trop vite.

Le pilote fit descendre la machine jusqu'à deux cents pieds et ils filèrent au-dessus du désert, parsemé de cabanes, de petites maisons, de rares bouquets de verdure.

Au bout de dix milles, Malko cria au pilote.

— Demi-tour. Montez un peu. Visez l'extrémité de la piste.

Ils continuèrent jusqu'à mi-chemin de la piste en ciment. Malko aperçut les chars et les véhicules militaires cernant l'aéroport. Ce n'était pas la peine d'aller si loin.

— Refaites le même itinéraire, dit-il au pilote. Et immobilisez-vous au-dessus de chaque construction située dans un rayon de cinq cents mètres autour de notre axe de vol.

— Mais qu'est-ce que vous cherchez donc ? hurla Sharjah.

— Abdul Zaki !

Le pilote commença à zigzaguer docilement. Le grondement de l'hélicoptère faisait sortir les gens de leurs cabanes en torchis. Malko commençait à se dire qu'il s'était trompé.

1 h 15 – Le « 707 » de Henry Kissinger arriverait dans un quart d'heure.

Ils arrivaient au-dessus d'une petite ferme, close de murs. Toujours rien. Par acquit de conscience, Malko se retourna. Et aperçut la forme d'une voiture, dissimulée sous un toit de chaume.

— Revenez, ordonna-t-il au pilote.

Ce dernier obéit. Le nez en avant, le Bell revint vers la construction en torchis, semblable à toutes celles qui parsemaient le désert. Il s'immobilisa juste au-dessus.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Malko se retourna :

— Regardez, c'est la Mercedes d'Abdul Zaki !

Le sheikh se pencha, jura en arabe.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là ?

Des hommes surgirent dans la cour, en bas. Malko en vit un prendre un tube d'environ deux mètres de long dans la voiture, le placer sur un trépied.

— Éloignez-vous, hurla-t-il au pilote de l'hélicoptère.

La machine s'éleva diagonalement. Malko, le cœur dans les talons, ne quittait pas la ferme des yeux.

Il y eut une flamme claire et un nuage de poussière autour du trépied. On venait de tirer un missile sur eux, probablement un Sam 7 « stella ».

Malko sentit une sueur glacée couler dans son dos. Le sheikh Sharjah poussa un grognement étranglé.

Inexorablement, le missile invisible filait vers eux à quatre cents mètres seconde, propulsant une mortelle charge explosive, attiré par la chaleur du moteur de l'hélicoptère, grâce à son système de guidage par infrarouges.

CHAPITRE XIX

Le cerveau de Malko était bloqué sur cette Mort invisible qui venait vers eux. Tout semblait immobile : l'hélicoptère, la poussière qui retombait en bas, les passagers à l'intérieur du bulbe de plexiglas. Puis, tout se remit en marche. Un brutal vertige lui jeta le sang à la tête : l'hélicoptère tombait comme une pierre vers le sol.

Les deux Yéménites hurlèrent de terreur, essayant de se mettre debout, en dépit des ceintures de sécurité. Malko s'accrocha à la poignée devant lui. Le désert ocre montait vers eux avec une vitesse terrifiante. Au dernier moment, la turbine hurla, la chute sembla se ralentir, mais le choc fut terrifiant. L'hélicoptère rebondit à plusieurs mètres, retomba sur le côté, brisant une des pales de son rotor, bascula au creux d'une dépression caillouteuse. Attachés sur leurs durs sièges métalliques les passagers, ballottés, terrifiés, cognés dans tous les sens, étaient muets. Enfin, l'appareil s'immobilisa dans un énorme nuage de poussière ocre. Une odeur de kérosène et de brûlé piqua aussitôt les narines de Malko. Il y eut une petite explosion à l'arrière.

— *Out !* hurla le pilote égyptien.

Malko poussa d'un coup d'épaule la porte de plexiglas qui se trouvait maintenant au-dessus de sa tête, se hissa dehors, tendit la main au sheikh Sharjah, empêtré dans sa longue dichdacha. Les deux Yéménites roulant des yeux terrifiés, se bousculèrent à travers l'étroite porte. Enfin le pilote s'arracha le dernier. Tous, plus ou moins contusionnés, mais pas sérieusement blessés. Ils s'éloignèrent en courant au moment où une grande flamme enveloppait le moteur et le centre de l'hélicoptère. Quelques secondes plus tard, le plexiglas explosa avec un bruit sec.

Instinctivement Malko se jeta à plat ventre dans les cailloux, imité par ses compagnons.

Une explosion beaucoup plus forte projeta une pluie de débris enflammés et un souffle brûlant balaya les cinq hommes : l'hélicoptère n'était plus qu'une boule de feu. Ils se hissèrent hors de la dépression, se regardèrent, étonnés d'être encore vivants. Plus aucune trace du missile. Le mécanisme d'autodestruction avait dû fonctionner au bout de quinze secondes. Pendant qu'ils tombaient.

Le pilote leur avait sauvé la vie en se laissant tomber en autorotation. Lorsqu'il avait coupé sa turbine, il avait leurré le dispositif de

guidage infrarouge du missile, car la chaleur émise par l'engin avait brusquement diminué. La perte d'altitude brutale de l'appareil l'avait mis également à l'abri de la fusée de proximité du Sam 7.

L'épaule cassée, l'Égyptien s'assit sur les cailloux avec une grimace de douleur. Un des Yéménites saignait de la bouche, les lèvres ouvertes. Un bruit dans le ciel fit lever la tête à Malko. Il poussa une exclamation et saisit Sharjah par le bras :

— Regardez !

Un point venait d'apparaître, encore assez haut dans le ciel, venant de l'ouest. Le Boeing « 707 » amenant Henry Kissinger. Dans quelques minutes, il allait se présenter à basse altitude et être à la portée des missiles d'Abdul Zaki.

Sharjah apostropha les Yéménites. L'un d'eux avait perdu sa mitraillette plaquée or dans le choc. Mais ils avaient encore leur cimenterre. Galvanisés, ils se mirent à courir à longues foulées souples vers la cabane d'où on avait tiré le missile, distante d'environ quatre cents mètres. Sharjah et Malko furent rapidement distancés.

Au moment où les deux Yéménites arrivaient à quelques mètres du bâtiment en torchis, une rafale d'arme automatique claqua. Le premier Yéménite tituba et tomba le visage en avant dans la poussière, lâchant sa mitraillette. Le second, uniquement armé de son cimenterre, s'aplatit sur les cailloux. Malko et le sheikh vinrent se coucher près de lui. Protégés par un petit repli de terrain, ils examinèrent le mur en torchis, et la porte de bois. Il faudrait au moins dix minutes aux renforts venant de l'aéroport pour parvenir jusqu'à eux. D'ici là, Zaki avait le temps d'abattre tranquillement le « 707 » lorsqu'il parviendrait au-dessus de la ferme.

— Il faut y aller, dit Malko.

Il rampa jusqu'au Yéménite mort, ramassa la mitraillette plaquée or, l'arma, se dressa et avança vers la ferme, courbé en deux. La porte de bois s'entrouvrit. Il eut le temps d'apercevoir le canon d'une arme. Aussitôt il arrosa la petite porte d'une courte rafale. Les lourdes baltes déchirèrent le bois. Son adversaire invisible riposta, mais gêné par son tir, ne put viser. Les balles s'éparpillèrent à sa gauche. Aussitôt, Malko bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit d'un violent coup de pied, se jeta à l'intérieur. Avec un hurlement sauvage, le Yéménite survivant s'était rué à sa suite, cimenterre au poing.

Malko photographia la scène : installé dans la Mercedes décapotable, Abdul Zaki était en train de pointer vers le ciel un « Sam 7 ». Un pistolet-mitrailleur BRNO était posé sur le capot de la voiture.

Quelque chose bougea, à la droite de Malko. Il pivota, pressa sur la détente de la mitraillette et deux silhouettes rentrèrent précipitamment dans la ferme. Le sheikh Sharjah déboula à son tour et

cria quelque chose.

Abdul Zaki tourna la tête vers les nouveaux arrivants, poussa un cri rauque. Malko vit quelque chose s'envoler de la Mercedes, foncer sur lui.

Le faucon !

L'oiseau de proie filait droit sur ses yeux. Pour les crever. Malko fit un moulinet avec son pistolet extraplat, se baissant. Le canon de l'arme frappa le faucon à la tête l'assommant à demi. Il voleta jusqu'au toit de la ferme, hésitant à attaquer à nouveau. Ceux qu'il poursuivait d'habitude ne se défendaient pas.

Sharjah hurla de nouveau et le Yéménite survivant, d'un bond prodigieux, sauta sur le capot de la Mercedes, Abdul Zaki lâcha précipitamment le Sam 7, attrapa le BRNO et lâcha une rafale, sans viser. Le Yéménite fût secoué par les impacts, tituba, se retint au pare-brise de la voiture. Malko crut qu'il allait tomber. Il levait déjà le pistolet extra-plat pour tirer sur Zaki quand le Yéménite se redressa d'un effort désespéré, tenant son cimeterre à deux mains. Déjà virtuellement mort.

D'un revers terrifiant, il abattit la lourde lame sur son adversaire.

Le cimeterre frappa Abdul Zaki horizontalement à la base du cou. Il n'eut même pas le temps de crier. Le cimeterre resta coincé entre sa tête et son torse, après lui avoir sectionné les carotides et pas mal d'autres choses utiles. Un flot de sang jaillit, inondant la Mercedes. Puis le Yéménite agonisant bascula sur l'homme qu'il venait de décapiter, l'écrasant contre le plancher de la voiture.

Un grondement puissant écrasa la ferme, Malko leva la tête. Juste à temps pour voir le dessous d'un Boeing « 707 », train sorti. Le souffle des réacteurs fit trembler le toit de chaume et s'envoler le faucon. Le sheikh Sharjah bondit jusqu'à la Mercedes, rafla le pistolet-mitrailleur BRNO et fonça vers la ferme en hurlant des imprécations et en tirant. Deux Arabes en costume européen se précipitèrent dehors les mains en l'air. Il les faucha d'une longue rafale jusqu'à ce que la culasse claque à vide. Alors il prit le pistolet-mitrailleur par le canon et fracassa la tête des mourants. Il se calma enfin et se tourna vers Malko, ses yeux globuleux encore plus saillants que d'habitude.

— Ces chiens ont trahi le pays qui les hébergeait !

Sa colère était sincère et terrifiante. Son regard s'adoucit devant le corps exsangue du Yéménite.

— Je vous avais dit, qu'ils se feraient tuer pour moi, dit-il doucement.

— Filons à l'aéroport, répliqua Malko. Dieu sait ce que Zaki a encore machiné. Prenons sa voiture.

Malko ouvrit la portière arrière et, surmontant son dégoût, tira dehors le corps du Yéménite, aidé par le sheikh Sharjah. Puis ils firent

glisser à terre la dépouille d'Abdul Zaki. Dans le mouvement, la tête se détacha et resta au fond de la voiture.

Sans aucun dégoût, le sheikh Sharjah se pencha, la prit par les cheveux, l'éleva à la hauteur de son visage et cracha dans les yeux morts.

— Fils de truie engendré par deux hyènes !

Il jeta la tête sur le sol, près du corps. Malko et lui avaient l'air de bouchers sortant d'un abattoir. Ils essuyèrent tant bien que mal leurs mains au pantalon bouffant du Yéménite, et Malko se glissa derrière le volant. Le sheikh empoigna le téléphone. Mieux valait prévenir de leur arrivée, sinon, ils risquaient de se faire massacrer par les gorilles du « Secret Service »...

La piste partait vers le sud. Malko réalisa que cela signifiait un détour de plusieurs kilomètres s'il rejoignait la route goudronnée.

Il donna un brusque coup de volant pour sortir de la piste, fonçant vers l'extrémité du runway. Le sheikh Sharjah poussa un rugissement : l'écouteur du téléphone avait failli le priver de toutes ses dents en or. Déjà, la Mercedes roulait en plein désert, avalant les bosses, les cailloux, les déclivités. Il arriva trop vite sur un cassis, décolla, retomba, sentit les amortisseurs arrière lâcher. Cinquante mètres plus loin un pipe-line coupait le désert ! À trente centimètres du sol. Malko accéléra, les dents serrées, avec toute la puissance des trois cents chevaux à fond. Les mille six cents kilos de la Mercedes rompirent le pipe-line comme un fétu de paille.

Un geyser de liquide noir s'éleva derrière eux à vingt mètres de hauteur.

Le sheikh Sharjah éclata d'un rire de dément. Se détendant les nerfs.

Malko continua à rouler dans un vacarme effroyable. L'échappement avait été arraché à la sortie du moteur par le choc.

Heureusement, ils n'étaient plus qu'à trois ou quatre cents mètres de l'extrémité de la piste où venait de se poser le « 707 » transportant Henry Kissinger. Le moteur peinait, les cailloux jaillissaient, mais la Mercedes tenait bon. Malko faillit crier de joie en sentant le ciment du runway sous les roues de la voiture martyrisée. Une jeep militaire stationnée près d'une rampe de projecteurs démarra brusquement, venant droit sur eux. Malko voulut l'éviter, pour ne pas perdre de temps.

Une rafale de balles de 50 claqua aussitôt contre le ciment devant la Mercedes. Il stoppa. La jeep arriva à toute vitesse, s'arrêta près d'eux, hérissée de soldats en kouffieh, armes braquées. Le sheikh Shaijah se dressa, hurlant comme un moulin à prières. Malko aperçut un civil blond au milieu des soldats, brandit son épingle mauve :

— Nous faisons partie du dispositif de sécurité. Laissez-nous

passer.

C'était un des agents du « Secret Service » qui l'avait vu deux heures plus tôt dans le bureau de Richard Green.

Ils repartirent à tombeau ouvert. À l'autre extrémité de la piste, le « 707 » fit demi-tour, revenant dans leur direction pour gagner son aire de stationnement. Malko était un peu rassuré : la sécurité semblait bien assurée. Il vit le gros appareil arriver à la hauteur de la bretelle menant au hangar où attendait le vrai comité d'accueil. Malko crut d'abord être victime d'une illusion d'optique. Le Boeing ne tournait pas !

Il continuait tout droit, vers la seconde bretelle, un kilomètre plus loin, menant au bâtiment de l'aérogare. Contrairement au plan établi par Richard Green et le sheikh Sharjah.

Malko jura entre ses dents. Les Palestiniens avaient réussi à déjouer les mesures de sécurité du sheikh Sharjah ! Roulant à près de 160 dans un vacarme de fin du monde, il ne quittait pas des yeux le « 707 ». Le gros appareil se rapprochait de la seconde bretelle, laissant loin derrière lui l'esplanade où attendaient les officiels, Richard Green et le gros des barbouzes. Qui ne pouvaient voir ce qui se passait à cause de la masse du hangar devant lequel ils attendaient.

— *Mohbakah* ⁽¹⁶⁾ cria la voix derrière la porte. L'employé de la tour de contrôle entrouvrit, aperçut deux uniformes noirs et des mitraillettes. Il ouvrit tout grand le battant. Les deux hommes en noir entrèrent aussitôt, refermèrent la porte à clef. L'un d'eux braqua sa mitraillette sur les trois contrôleurs.

— Continuez votre travail. N'appellez pas au secours ou vous mourrez !

Les contrôleurs tournèrent la tête, médusés. Celui qui avait parlé – jeune, avec une grosse moustache qui retombait des deux côtés de sa bouche – sourit :

— Frères ! dit-il, n'ayez pas peur, nous ne vous ferons aucun mal. Nous appartenons au commando « Jérusalem » qui va frapper les Sionistes dans quelques minutes.

Cela ne semblait pas évident. Les contrôleurs avalèrent difficilement leur salive. À travers les glaces bleutées de la tour, ils apercevaient des dizaines de policiers et de soldats quadrillant le terrain, des jeeps et même des chars. L'aérogare fourmillait d'agents du Mahabet et du Mohbakah. Sans parler des Américains. Il avait fallu beaucoup d'audace à ces terroristes déguisés en policiers militaires pour parvenir jusqu'à la tour de contrôle.

Le contrôleur principal était Égyptien et n'aimait pas

particulièrement les Palestiniens...

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Le Palestinien se rapprocha de l'écran de radar.

— Dans combien de temps arrive l'avion de Henry Kissinger ? demanda-t-il.

Le contrôleur se sentit soudain les jambes en plomb.

— Pourquoi ? réussit-il à dire.

Désespérément, il cherchait un moyen de prévenir l'extérieur. Justement, une jeep bourrée de soldats, avec une mitrailleuse, passait vingt mètres au-dessous de lui. Il maudit les organisateurs de la sécurité.

— N'aie pas peur, dit le Palestinien. Et réponds.

— Il est en approche finale.

L'autre contrôleur leur tournait le dos, un micro devant lui. Une voix éclata dans le haut-parleur :

— Koweit-Tower, Ici, November 720 Fox-Trott. Passons *outer marker*.

Le contrôleur répondit aussitôt.

— November 720 Fox-Trott, ici Koweit-Tower. Numéro un à l'atterrissage. Autorisé à prendre en finale la piste N° 1. Dernier vent 080 Din.

Le Palestinien écoutait attentivement. Il mit la main devant le micro et demanda :

— Il se pose dans combien de temps ?

Des grésillements sortaient du haut-parleur. Les secondes s'écoulaient, puis les minutes. Les cinq hommes demeuraient silencieux. Enfin, dans le lointain, on entendit le grondement des inverseurs de jet. Le Boeing « 707 » de Henry Kissinger roulait sur la piste. Presque aussitôt la voix du pilote annonça dans le haut-parleur :

— Koweit-Tower, ici November 720 Fox-Trott, vitesse contrôlée.

Le Palestinien eut un sourire de triomphe. Il se pencha à l'oreille du contrôleur.

— Dites-lui de rouler jusqu'au bâtiment de l'aérogare et de s'arrêter au point T.3.

Le contrôleur sursauta :

— Mais j'ai des instructions contraires ! Il doit aller devant le hangar des Koweit Airways. Je ne peux pas désobéir aux ordres du Mohbakah.

— Dépêche-toi, répéta le Palestinien. Si tu n'obéis pas, je te tue. Tu mourras pour le sionisme et les impérialistes américains.

Il avait appuyé le canon de son pistolet-mitrailleur sur le cou du contrôleur. Ce dernier sentit une sueur froide imbiber sa chemise. Il savait que son agresseur n'hésiterait pas à tirer. Il cherchait désespérément dans sa tête un moyen d'avertir le commandant de

bord du « 707 » qu'il était sous le contrôle des Palestiniens... Mais il n'y avait pas de signal « hijack » pour les tours de contrôle.

Le canon du pistolet-mitrailleur s'enfonça encore plus dans son cou. Le contrôleur avala sa salive. Il n'avait pas envie de mourir pour Henry Kissinger.

— November 720 Fox-Trott, dit-il d'une voix étranglée, ici Koweit-Tower, votre stand Tango 3 via taxiway 2. Rappelez quand « parkers » en vue.

Il espérait de tout son cœur que le commandant de bord sentirait la tension de sa voix, mais celle de l'Américain éclata aussitôt, claire et disciplinée :

— Koweit-Tower. Ici November 720 Fox-Trott, bien reçu, piste claire.

Le contrôleur se retourna, bouleversé, vers le Palestinien :

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? On va s'en apercevoir. Tout le monde l'attend là-bas.

Le Palestinien eut un sourire féroce :

— Pas tout le monde. Nous, nous l'attendons ici.

CHAPITRE XX

Chino-Bu observait entre ses paupières mi-closes les passagers de la salle de transit. Rien que des hommes, à quelques exceptions près. Etendue sur une des banquettes en plastique vert, elle pouvait admirer les fissures du plafond lézardé. On ne se serait pas cru dans l'aéroport du pays le plus riche du monde. Une centaine de personnes attendaient. Surtout de pauvres hères allant travailler à Dubai ou à Abou-Dhabi, enroulés dans des dichdachas douteuses.

Personne ne prêtait attention à la Japonaise, banale, avec ses cheveux courts, son pantalon de toile et sa veste sans forme.

À Bombay, les Indiens n'avaient pas vérifié les bagages de soute. À son arrivée au Koweït, deux heures plus tôt, sa valise avait été débarquée, et mise dans un coin avec les bagages des autres voyageurs en transit pour Beyrouth. Sans passer la douane bien entendu. L'appareil pour Beyrouth ne partant qu'à 16 h 30, on chargerait les bagages une heure avant. En attendant, ils étaient rangés dans un coin de la salle d'arrivée des bagages, entre la salle de transit où se trouvait Chino-Bu et le hall de l'aérogare.

Là où personne ne risquait de les ouvrir.

La Japonaise se sentait parfaitement calme. Elle observait avec amusement les trois cabines de fouille, à la sortie de la salle de transit, qui ne désemplissaient pas. Tous les passagers étaient fouillés et il fallait se battre pour garder un cure-dent.

Pourtant Chino-Bu ne cessait de penser à Jambo. Que lui était-il arrivé ? Comment ceux qu'elle devait rencontrer allaient-ils la reconnaître ?

Elle vit soudain un homme franchir le contrôle de police, en montrant une carte. Les policiers le palpèrent pour s'assurer qu'il n'avait pas d'arme avant de le laisser pénétrer dans la salle de transit. Pas l'air d'un voyageur. Élégant. Assez âgé, une moustache, l'air d'un intellectuel. Il commença à parcourir la salle comme s'il cherchait quelqu'un. Chino-Bu était sur des charbons ardents.

L'homme à la moustache passa devant elle, hésita, alla jusqu'au bar, s'y accouda, commanda un café. Puis, se retourna, examinant de nouveau les passagers en transit.

Chino-Bu avait envie de hurler. D'interminables minutes s'écoulèrent.

Puis l'homme paya son café et, d'un pas tranquille vint s'asseoir sur la banquette défoncée à côté d'elle.

— Chino-Bu ?

Les lèvres de son voisin avaient si peu bougé que la Japonaise se demanda si c'était bien lui qui avait parlé. Mais il avait tourné imperceptiblement le visage vers elle. Aussitôt, elle esquissa le geste de se relever. La voix sèche l'arrêta. L'homme continuait à parler sans la regarder, une voix presque inaudible.

— Ne bougez pas. On nous surveille peut-être. Nous avons peur que vous ne soyez pas au rendez-vous. Vous n'avez pas eu de problème ?

Elle hésita.

— Si. Jambo est tombé malade au moment de partir. C'est pour cela que je suis seule.

— Malade !

Son voisin paraissait soulagé.

— Où est la valise ?

— De l'autre côté. Avant la douane.

— Comment est-elle ?

— Marron. Avec deux courroies. Et le signe de la paix dessiné en blanc.

— Bravo, dit-il. Je vous remercie au nom de mes camarades.

Chino-Bu eut un sourire de fierté. C'était comme un jeu abstrait. Elle n'arrivait pas à se dire que les armes contenues dans la valise allaient semer la mort dans quelques minutes, qu'elle allait assister à cette apothéose de massacre.

Le « 707 » de la K.A.C. à destination de Dubai, mit ses réacteurs en route et commença à rouler. Des véhicules militaires passaient de temps en temps devant la salle de transit L'inconnu se leva.

— Au revoir, Chino-Bu. Je vous verrai à Beyrouth.

Il n'attendit pas sa réponse et elle le vit s'éloigner par où il était venu.

Elle essaya de se vider le cerveau, de ne pas compter les minutes. Un peu plus tard, un grondement de réacteurs sur l'aire de stationnement lui fit lever la tête. Elle aperçut, roulant lentement sur une des bretelles de piste, un Boeing « 707 » avec sur sa dérive un drapeau américain : l'avion de Henry Kissinger.

Il n'avait plus qu'une trentaine de mètres à parcourir avant de s'arrêter devant l'aérogare.

Chino-Bu retint son souffle.

Que faisait le commando « Jérusalem » ? Elle se dit avec horreur qu'ils n'avaient peut-être pas pu franchir les barrages.

Richard Green eut l'impression que ses deux cent cinquante livres se transformaient d'un coup en gélatine. En tournant la tête, il venait de voir déboucher devant l'aérogare, à un kilomètre et demi d'eux, le Boeing « 707 » de l'US Air Force ! Là où il n'y avait pratiquement pas de surveillance !

— Nom de Dieu, qu'est-ce qui lui prend ! hurla l'Américain.

Les policiers et les soldats grouillaient autour de lui. Sans parler des gorilles du « Secret Service », nerveux et aux aguets. C'était Iwo Jima avant l'attaque finale. Le tapis rouge était bordé d'une haie d'armes automatiques. L'immense hangar des Koweït Airways disparaissait sous les mitrailleuses.

À part un chien errant, tout le monde était sous contrôle. Richard Green se tourna vers l'adjoint du sheikh Sharjah, l'homme qui avait organisé l'arrivée, un Koweïti au visage fin et sympathique.

— Faites quelque chose ! rugit-il. Qui lui a donné l'ordre d'aller là-bas ?

— C'est sûrement la tour de contrôle, balbutia le Koweïti.

— Appelez-la, nom de Dieu, qu'il fasse demi-tour en vitesse.

Le Koweïti se rua vers sa voiture et décrocha son téléphone, tapa fébrilement sur ses touches... Écouta, refit le numéro, fiévreusement, tourna un visage défait vers Richard Green.

— La tour de contrôle ne répond pas.

Il y eut une seconde de silence horrifié. Puis les deux cent cinquante livres de Richard Green se jetèrent dans une jeep, conduite par un Marine de l'ambassade.

— Fonce, dit l'Américain.

Trois agents du « Secret Service » montèrent en voltige à l'arrière.

Un des gorilles tira un poste émetteur de sous sa veste et alerta les renforts qui se trouvaient un peu partout sur l'aéroport.

Mais la plupart se trouvaient beaucoup trop loin pour intervenir efficacement. Sombrement, les dents serrées, Richard Green regardait le « 707 » maintenant presque arrêté. Il lui fallait au moins quatre minutes pour le rejoindre. Une éternité.

Qu'allait-il se passer ?

L'accélérateur à fond, la Mercedes négocia le virage de la bretelle menant devant l'aérogare. Le sheikh Sharjah continuait à s'égosiller en vain dans le téléphone. Il régnait une telle pagaille à l'aéroport que personne ne savait plus qui écouter. Il restait environ trois cents mètres à parcourir avant de rejoindre le « 707 ». Plusieurs véhicules fonçaient vers le gros appareil, venant de l'endroit où se tenait le gros

des forces de sécurité.

Mais ils arriveraient bien après Malko.

— Ouvrez, cria une voix énergique. Ouvrez immédiatement !

Les trois contrôleurs se regardèrent, atterrés. Les deux Palestiniens continuaient à les tenir sous la menace de leurs armes. Le « 707 » venait de déboucher de la bretelle, juste en dessous de la tour, suivant fidèlement les instructions des Palestiniens.

La radio grésilla :

— Koweit-Tower. Ici November 720 Fox-Trott. Je quitte la fréquence. Terminé.

Il y eut un claquement dans le haut-parleur. Les « parkers » dont les casques-radio étaient réglés sur la fréquence de la tour, dirigeaient l'avion de Henry Kissinger sur le point Tango 3. Jusqu'à l'ouverture des portes, le « 707 » n'était plus relié à l'extérieur.

On secoua la porte de la tour de contrôle, furieusement.

Un des Palestiniens cria en arabe :

— Ici, le commando « Jérusalem ». Si vous enfoncez la porte, nous tuons les contrôleurs.

Quelqu'un se lança de toutes ses forces contre le battant de bois qui vibra et se fendit. Aussitôt, un des deux Palestiniens vociféra :

— Nous exécutons le premier otage !

Il prit un des contrôleurs par les cheveux, le força à se mettre à genoux, appuya le canon du pistolet-mitrailleur sur sa nuque et ordonna :

— Dis-leur ce que je te fais !

Terrorisé, le contrôleur hurla à se faire péter les poumons.

— Ne faites rien ! Il va me tuer ! Il va me tuer !

Sa voix tournait à l'hystérie. Les deux autres contrôleurs étaient blêmes. Le plus âgé essaya de parlementer.

— Écoutez, nous sommes des Arabes comme vous !

— Vous êtes des salauds et des lâches, répliqua le Palestinien. Vous devriez être en train de vous battre à nos côtés.

— Ouvrez, cria la même voix. Nous ne croyons pas à votre bluff.

Le Palestinien ricana.

— Du bluff !

Il força l'homme à genoux à baisser la tête, et appuya sur la détente du pistolet-mitrailleur.

Les détonations firent vibrer les glaces de la tour de contrôle. Le contrôleur à genoux poussa un hurlement. L'autre avait tiré à dix centimètres de sa tête. Aussitôt, le Palestinien lui glissa à l'oreille :

— Ne dis plus rien, sinon, je te tue pour de bon !

L'autre resta coi, sanglotant silencieusement ; les deux autres se demandaient comment allait finir ce cauchemar. Le gros « 707 » manœuvrait lentement au-dessous d'eux guidé par les « parkers » obéissant logiquement aux ordres de la tour. Le bruit était assourdissant.

— Nous avons exécuté le premier otage, cria le Palestinien. Laissez-nous tranquilles. Nous sortirons dans dix minutes.

De nouveau, ce fut le silence.

Les soldats, de l'autre côté de la porte, attendaient des ordres. Il y eut un bruit de pas, de bousculade, puis la voix sèche et furieuse d'un des responsables arabes de la sécurité, celle plus aiguë, d'un de ceux qui expliquait la situation. Le nouveau venu ordonna :

— Ouvrez cette porte, faites-la sauter au besoin.

De violents coups de crosses ébranlèrent le battant. Le Palestinien braqua sa mitraillette et tira tout son chargeur, à la hanche, balayant la porte. Il y eut des cris de douleur dans l'escalier, puis une fusillade nourrie éclata, brisant des instruments, transperçant le radar. À genoux dans un angle mort, le Palestinien venait de remettre un chargeur dans son arme.

Une explosion sourde secoua la pièce. Les policiers avaient dû accrocher une grenade à la serrure, à l'extérieur de la porte. Celle-ci se rabattit violemment dans un nuage de fumée. Le Palestinien à genoux tira aussitôt dans l'ouverture et les policiers reflurent.

Le second, les yeux hors de la tête, tira de sa poche une grenade, la dégoupilla et la jeta sur la console où était posé le micro en hurlant :

— Palestine, Palestine !

Ensuite, ce ne fut plus qu'une confusion gigantesque et tragique. Plusieurs uniformes noirs surgirent dans l'embrasure, tirant comme des fous. Le Palestinien à la mitraillette riposta puis sa tête éclata. Le contrôleur agenouillé fut pratiquement coupé en deux par une rafale.

Au moment où le second Palestinien était atteint de plusieurs balles, la grenade explosa avec un bruit feutré et sinistre. Des traînées éblouissantes de phosphore jaillirent comme des langues de feu, le contrôleur qui se trouvait près du micro hurla, brûlé à mort, se recroquevilla et continua ses cris inhumains tandis que les policiers refluaient dans le couloir, pour échapper à l'âcre fumée.

Grièvement brûlé, une balle dans la cuisse, le troisième contrôleur réussit à se traîner dans le couloir et fut immédiatement abattu par un policier qui le prit pour un Palestinien.

Une colonne de fumée noire sortait des vitres brisées de la tour de contrôle. Les flammes brûlaient les vêtements des quatre cadavres recroquevillés, dans la fumée étouffante et âcre.

En bas, le Boeing « 707 » transportant Henry Kissinger et une

trentaine de journalistes était immobile.

À la merci de l'attaque du commando « Jérusalem ».

Cinq bagagistes en combinaison blanche, avec dans le dos le sigle des Koweit Airways pénétrèrent sans se presser vers la salle des bagages.

Au même moment, des coups de feu se firent entendre, sans qu'on sache très bien d'où ils venaient.

Instantanément, ce fut la pagaille dans la salle de transit. Les gens s'allongeaient par terre ou cherchaient à fuir vers la piste, repoussés par les policiers de garde aux guichets de fouille. Des cris et des interpellations éclataient de tous les côtés. Un Boeing « 707 » venait de s'immobiliser en face du bâtiment.

Seuls, les bagagistes demeurèrent calmes. Comme si tout ce brouhaha ne les concernait pas. Ils chargèrent une douzaine de valises sur un chariot et ressortirent, entourant l'engin.

Ils s'arrêtèrent dès qu'ils furent à l'extérieur. L'un d'eux saisit la valise marron, défit les courroies, rabattit le couvercle, prit un paquet enveloppé de papier huilé et le jeta à son voisin. Ce dernier, sans ôter le papier, dégagea le bout du canon d'une mitraillette MP 5 et déplaça le chargeur de l'arme.

En moins d'une minute, les cinq hommes s'étaient répartis les mitraillettes et les grenades dont ils bourrèrent les poches de leurs combinaisons.

À vingt mètres d'eux, le « 707 » semblait énorme.

Une explosion secoua le bâtiment, et une fumée noire s'échappa des vitres de la tour de contrôle.

Deux des « bagagistes » prirent une échelle de coupée montée sur roues et se mirent à la pousser en courant vers le « 707 ». Déployés autour d'eux, les trois autres assuraient leur protection. Rien ni personne ne pouvait plus les empêcher d'accomplir leur mission-suicide.

Ou bien, l'équipage du « 707 », sans méfiance, ouvrait la porte croyant qu'il avait affaire au vrai personnel de piste. Dans ce cas, les Palestiniens ouvraient immédiatement le feu, jetaient des grenades incendiaires et mitraillaient l'intérieur. Ou l'équipage n'ouvrait pas et, les hommes du commando tiraient dans les ailes et jetaient leurs grenades sous l'appareil, ce qui le ferait immédiatement exploser.

Ce serait l'holocauste général.

Face au Boeing, le chef du commando, Salem Bakr sentit un curieux goût métallique dans sa bouche. Il était en sueur. Il se dit que c'était peut-être la peur et qu'il ne s'était pas assez habitué à

contempler avec sérénité l'idée de sa mort.

Jusqu'alors, il s'était toujours occupé de celles des autres.

Malko aperçut les hommes en combinaison blanche pousser l'échelle vers l'avion, les trois autres déployés derrière eux, armes à la main, la fumée qui sortait de la tour de contrôle.

— Les voilà ! cria-t-il au sheikh.

Ce dernier écumait de rage, murmurant des injures en arabe et en anglais. Malko longea le « 707 » par la droite, tourna à fond le volant pour virer devant le nez de l'avion.

Les pneus hurlèrent sur le ciment. La Mercedes stoppa en travers, entre les deux hommes en blanc qui poussaient l'échelle et l'avant du Boeing. Malko sauta à terre, suivi du sheikh Sharjah.

Déjà, le premier des bagagistes le visait avec sa mitrailleuse. Malko n'eut même pas le temps de sortir son pistolet extra-plat. Il y eut une explosion sèche et le Palestinien en blanc fut soudain couvert de sang. Sa main droite et son visage avaient été déchiquetés par l'explosion de son arme.

Malko, accroupi, visa Salem Bakr, tira deux fois.

Le médecin tournoya sur lui-même, tomba à genoux, se releva. Lâchant sa mitrailleuse, il prit une grenade et la jeta de toutes ses forces vers le Boeing. L'engin rebondit et roula sous l'aile, à trois mètres de Malko. Celui-ci entendit le hurlement du commandant de bord, par la vitre ouverte du cockpit.

Abrité derrière la passerelle roulante, un autre Palestinien jeta à son tour une grenade. Elle heurta Malko à l'épaule, le déséquilibrant et l'empêchant de toucher celui qu'il visait. Puis roula près du train avant du Boeing. Sans plus exploser que la première.

Trois voitures pleines de soldats, d'agents du « Secret Service » et de policiers fonçaient vers le Boeing en danger. Il restait très peu de temps aux quatre terroristes survivants.

À genoux, sur le ciment, le médecin hurla quelque chose en arabe.

Aussitôt le sheikh Sharjah se jeta courageusement en avant, le poignard à la main, défiant les mitraillettes des Palestiniens.

Tout se passa ensuite comme un terrifiant ballet surréaliste. Salem Bakr, blessé, ramassa sa mitrailleuse et visa les réservoirs du Boeing. L'arme lui éclata à la figure. Le bas du visage et la poitrine criblés de fragments métalliques. Il roula sur le ciment, hurlant de douleur.

Les trois autres jetèrent en même temps les grenades qu'ils avaient. Le terroriste qui se cachait derrière l'escalier roulant n'eut pas de chance : sa grenade au phosphore lui explosa dans la main avec un bruit mou au moment où il relâchait le percuteur. Transformé en

torche vivante, il lâcha son arme et, avec des cris horribles, essaya de se rouler par terre pour éteindre le phosphore qui le dévorait vivant.

Les autres grenades roulèrent un peu partout comme des balles de golf, sans exploser.

Le quatrième Palestinien arriva si près de Malko que ce dernier put voir son visage crispé et haineux. Lorsqu'il voulut balayer d'une rafale Malko et le Boeing, le boîtier de culasse du MP 5 explosa et la culasse fila en arrière, lui transperçant la gorge. Il tomba en avant, une expression d'intense surprise sur ses traits encore enfantins.

Personne ne put dire ce qui avait tué le cinquième terroriste... Son MP 5 se désintégra entre ses mains, le criblant de parcelles métalliques brûlantes au moment où les policiers entassés dans la première jeep tiraient sur lui assez de plomb pour couler un cuirassé. Haché vivant, il ne fut plus qu'un tas sanglant sur lequel tous les nouveaux arrivants vidaient leurs chargeurs. Richard Green extirpa en voltige ses deux cent cinquante livres de la première jeep et fonda sur Malko.

— Il est OK ?

Inutile de demander qui.

— J'espère qu'il ne regardait pas à travers les hublots, dit Malko, encore assourdi par les détonations.

Ils devaient presque hurler pour se parler. Les policiers et les soldats s'acharnaient sur les cadavres, vidant des chargeurs entiers dans les corps qui tressautaient. Comme pour se venger de la peur qu'ils avaient eue. Le sheikh Sharjah, à coup de vociférations, réussit à calmer ses hommes. Silencieusement, les Américains du « Secret Service » formaient une haie ininterrompue autour du Boeing, armes au poing.

Un « vrai » mécanicien accourut avec un micro et des écouteurs qu'il brancha sur le fuselage et on put enfin communiquer avec l'intérieur du Boeing. Richard Green s'empara du micro.

— Ici, Richard Green, annonça-t-il, nous avons la situation en main. Il n'y a plus de danger. Le Secrétaire d'État pourra débarquer dans quelques minutes.

Déjà on embarquait les cadavres dans une camionnette militaire. Il fallait mieux éviter que Henry Kissinger, Prix Nobel de la Paix, ne débarque dans un charnier.

La Continental blindée arriva à son tour, ainsi que d'autres renforts. Sans douceur, les policiers vidaient la salle de transit bloquant tout le monde pour vérification d'identité. Chino-Bu sortit les mains sur la tête, et aperçut Malko. Elle eut un haut-le-corps et essaya d'abord de rentrer, puis, refoulée, tenta de fuir. Happée par des policiers, bourrée de coups de crosse, le visage en sang, on la jeta dans une jeep.

Malko regardait tristement cette scène de carnage. Évidemment

c'était une leçon sanglante. Le sheikh Sharjah s'approcha de lui, un peu calmé.

— Mais, enfin, qu'avez-vous fait ? Pourquoi ces armes ont-elles éclaté ?

Des policiers jetaient hâtivement des bâches sur les taches de sang, d'autres ramassaient les grenades non explosées avec précaution, ainsi que les armes éclatées.

— Oh ! C'est un vieux truc très simple des temps héroïques de l'OSS⁽¹⁷⁾ dont je me suis resservi, expliqua Malko. J'ai pu retrouver ces armes quand j'ai été en Inde. La CIA savait de quel modèle il s'agissait car elles avaient été volées. Pour les mitraillettes, c'était simple. Il suffisait de remplacer les deux premières cartouches de chaque chargeur chargé avec de la « poudre progressive » normale, par des cartouches-pièges fabriquées dans un laboratoire de la CIA, en Allemagne.

— Au lieu de 0 g 43 de poudre, 3 grs de T.N.T. super brisant. Dès le premier coup, l'arme explose entre les mains du tireur. La seconde cartouche-piège est là par sécurité. Au cas où la première serait éjectée par erreur.

— Pour les grenades, c'est le même principe : pour les grenades au phosphore, il suffisait de substituer au dispositif d'allumage en place, un autre sans mèche lente de trois ou quatre secondes. Au moment où on déclenche l'allumeur, la grenade explose entre vos mains.

— Cela aurait été trop dangereux pour les explosives. J'ai seulement remplacé leur allumage par un système inerte.

Sharjah regarda Malko avec admiration.

Solennellement, des officiers de la Mohbakah poussaient une nouvelle passerelle contre le Boeing.

Malko se demanda ce qu'avait éprouvé Henry Kissinger en voyant le commando-suicide se ruer sur le « 707 ».

La camionnette emportant les cadavres passa devant eux. Le sheikh Sharjah murmura :

— Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée.

- {1} Un dinar = 15 francs.
- {2} Robe arabe traditionnelle portée par les hommes.
- {3} Bonjour, Majesté !
- {4} Dieu te donne longue vie.
- {5} Organe officiel du parti Nazi en Allemagne.
- {6} Le scout.
- {7} Palestine Liberation Organisation.
- {8} Police secrète politique iranienne.
- {9} Pas question.
- {10} Environ 1 fr 50 ou 35 cents U.S.
- {11} Bonjour, en hindou.
- {12} On ne peut pas se perdre à Ajuna Beach.
- {13} Mets-le-moi.
- {14} Venez vite. J'ai peur. Jambo est malade.
- {15} Drogés.
- {16} Sécurité militaire.
- {17} Office of Spécial Services.